



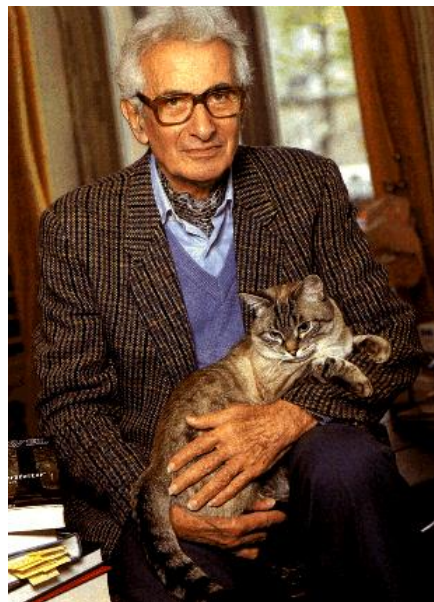
www.comptoirlitteraire.com

présente

RENÉ BARJAVEL

écrivain français

(1911-1985)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout "*Ravage*", "*Le voyageur imprudent*" et "*La nuit des temps*").**

Bonne lecture !

Né le 24 janvier 1911, à Nyons dans la Drôme, petit-fils de paysans, fils d'un boulanger, il fut, pendant la Première Guerre mondiale, son père étant mobilisé, et sa mère, qui dut le remplacer, étant happée par le travail, et n'ayant que peu de temps à lui consacrer, un enfant seul qui découvrit la nature, et s'émerveilla de ses prodiges.

En 1918, il entra à l'école primaire à Nyons, supportant avec difficulté l'enfermement. Son père fut démobilisé, mais sa mère fut une des rares personnes en France à être frappée de la maladie du sommeil.

En 1922, il entra au collège de Nyons. Cette année-là, sa mère décéda, et cette disparition précoce laissa l'enfant de onze ans désemparé. Son professeur de français, Abel Boisselier, remarqua ses capacités dans cette matière, et l'exhorta à continuer ses études. Comme son père ne pouvait les lui assurer, ce professeur le recueillit. Lorsqu'en 1923, il fut nommé proviseur à Cusset, il l'y suivit, y devint pensionnaire, et se passionna pour la littérature. Il indiqua à l'occasion d'une interview : *«J'ai beaucoup lu dans mon enfance, mon adolescence ; j'ai beaucoup lu quand j'ai commencé à écrire. Et il est certain que parmi ces lectures il y en a qui m'ont influencé et sans doute ce sont celles que j'ai oubliées. Ce sont très probablement les lectures de ma première jeunesse. Enfin c'est ce que j'ai lu entre dix et quinze ans. Et là, c'est un mélange de bandes dessinées (et il y en avait déjà ; à l'époque on appelait ça des illustrés), de romans populaires, de classiques, de poésie, parce que j'étais très romantique ; et pas du tout de grands romans de la littérature française que je n'ai lus que beaucoup plus tard. [...] Lorsque je lisais pour découvrir - parce que je lisais pour mon plaisir et non pas pour étudier les hommes, pas pour étudier les mœurs, pas pour étudier la littérature - je lisais des aventures, je lisais de l'action, je lisais des choses qui m'émerveillaient. Donc, j'ai lu Jules Verne naturellement, tout Jules Verne. Et il est certainement un de mes pères, je veux dire p-è-r-e-s, non seulement dans son imagination scientifique, mais aussi dans sa façon d'écrire que - encore une fois - les littérateurs, les gens distingués et bien écrivant méprisent. Il a une immense qualité, c'est la simplicité.»*

En 1927, il obtint le baccalauréat qui mit fin à ses études, car, faute de moyens financiers, il ne pouvait les poursuivre. À Vichy et Moulins, il occupa et quitta divers emplois (pion, professeur d'anglais, agent immobilier, démarcheur, employé de banque), avant d'entrer, à dix-huit ans, au "Progrès de l'Allier", un quotidien de Moulins, où il apprit sur le tas son métier de journaliste.

Il fit, «dans l'infanterie à Chaumont», son service militaire, et devint «violemment anti-militariste» : *«La discipline imbécile de l'époque, la sottise idiote des sous-officiers, tous vérolés, idiots. [...] Sentir que ces gens-là avaient sur moi un droit de vie et de mort... Pour la moindre bêtise, c'était le tribunal militaire, les bat'-d'af' [«bataillons d'Afrique»] qui accueillaient dans leurs rangs les jeunes hommes déjà condamnés dans le civil, au moment où ils devaient faire leur service militaire, et des militaires sanctionnés, après leur passage dans des compagnies de discipline»]. J'en avais ressenti une telle rancune que j'avais écrit "François le fayot". Le "fayot", vous le savez, était celui qui avait rempli : un épouvantable personnage, une brute, un bon à rien.»* En effet, en 1934, il annonça ce roman, qui ne fut jamais publié, qu'il détruisit même.

En 1935, il interviewa à Vichy le brillant éditeur Denoël qui, ayant remarqué son esprit ouvert et curieux, l'emmena à Paris, et l'engagea comme chef de fabrication. Il fit la brève campagne de 1940 dans un régiment de zouaves, assista à l'effondrement traumatique de la France, puis reprit ses fonctions chez l'éditeur le plus sulfureux de l'Occupation, gravissant les échelons de la hiérarchie de la maison pour finir directeur littéraire. Ainsi est-ce lui qui signa les bons à tirer des "Beaux draps" de Céline ou des "Décombres" de Rebatet, mais aussi des textes d'Elsa Triolet. Il confia : *«Robert Denoël était devenu un ami. C'est lui qui a fait de moi un écrivain. En 1939, je lui avais apporté le manuscrit du roman qui devait s'appeler "Ravage" et auquel j'avais voulu donner comme titre : "Colère de Dieu". [...] Il n'a pas aimé le titre. Il a quand même lu le manuscrit dans la nuit et, le lendemain, il a consacré sa matinée à me montrer quels étaient mes défauts et mes qualités. Il a remplacé le titre par celui de "Ravage". J'étais jusque-là un journaliste, il a fait de moi un écrivain. En cette matinée, il m'a appris mon métier. C'était un homme fantastique. À part Céline, tous ceux qui sont passés chez lui lui doivent quelque chose de leur talent. Denoël était un éditeur dans le grand sens du mot.»*

Barjavel put ainsi fréquenter de nombreuses personnalités du monde littéraire dont le philosophe Lanza del Vasto et le dramaturge Jean Anouilh, avec lequel, en 1936, il fonda la revue littéraire "La nouvelle saison".

Il se maria cette année-là à Madeleine-Louise de Wattripont, qui allait lui donner, dans les deux années qui suivirent, deux enfants, Renée et Jean.

Durant cette période, collaborant à divers journaux comme "Le merle blanc", il fit de la critique de cinéma, souvent très acide et sans concession, sous le pseudonyme de «GMLoup» (grand méchant loup).

Il publia :

1934

"Colette à la recherche de l'amour"

Essai

C'est une analyse du thème de l'amour dans l'œuvre de Colette, Barjavel étudiant à la fois l'écrivaine, sa thématique la plus intime, et ses secrets les plus enfouis.

Commentaire

Ce fut l'adaptation d'une conférence donnée à Vichy le 21 février 1934 et à Moulins le 13 mars de la même année, revue et augmentée d'une lettre et de quelques citations.

En 1935, Barjavel devint secrétaire de rédaction de la revue "Le document".

Le 10 mai 1937, dans un article de la revue "Micromégas", intitulé "*Le prophète dans la cité*", il s'intéressa aux conceptions de l'architecte Le Corbusier qui envisageait des villes en hauteur, et avait déclaré aux États-Uniens : "Vos gratte-ciel ? Ils sont trop petits !", et ne manqua pas de signaler que la condition sine qua non de la validité de cette approche est la fiabilité technique absolue des équipements, ascenseurs et protection contre l'incendie en particulier.

Il fit la guerre de 1939-1940 dans un régiment de zouaves, où il fut affecté à l'intendance sous le grade de caporal-chef.

Démobilisé en juin 1940, il s'installa dans les Pyrénées puis à Palavas-les-Flots, fonda à Montpellier "L'écho des étudiants", y faisant débiter Jacques Laurent, François Chalais, Yvan Christ, etc., parmi d'autres qui firent ensuite leur chemin.

Rentré en octobre à Paris, qu'il n'allait plus quitter, il retrouva sa place de chef de fabrication chez Denoël, et fit partie de l'équipe de "Je suis partout", l'hebdomadaire de Robert Brasillach, intellectuel nationaliste et antisémite.

En 1942, il devint le directeur de la collection de livres pour enfants "La fleur de France".

Il publia :

1942

"Roland, le chevalier plus fort que le lion"

Roman

C'est une adaptation de "*La chanson de Roland*", l'épopée du XI^e siècle, où le trouvère Turold raconta la défaite à Roncevaux, dans les Pyrénées, subie de la part des Sarrasins, de l'arrière-garde, commandée par Roland, de l'armée de l'empereur Charlemagne de retour d'Espagne.

Commentaire

Dans cette période difficile que connaissait la France, Barjavel fut certainement animé par le patriotisme.

Lui, qui annonça : *«L'auteur de cet ouvrage n'a pas eu d'autre ambition que de suivre au plus près le texte de la Chanson de Roland, tout en le mettant à la portée de ses jeunes lecteurs. Puisse-t-il leur donner l'envie de lire, par la suite, dans sa version originale, ce chef-d'œuvre de notre littérature héroïque»*, osa cependant y ajouter des éléments. Mais il sut rendre en français moderne le ton de l'épopée médiévale, en employant des mots aux consonnances médiévales («*olifant*», «*hennin*», «*hanap*», «*gonfanon*», etc.), des constructions grammaticales qui rappellent celles du texte original («*Son regard est fier et belle sa contenance*»), en peignant de saisissants tableaux («*Le comte Roland le porte à ses lèvres. Par peine et par effort, par grande douleur, il sonne l'olifant. Les montagnes sont hautes. Le son les franchit comme une tempête. Les rochers tremblent, les arbres plient, les feuilles s'arrachent. Les oiseaux épouvantés s'envolent, les sangliers fuient leurs tanières, les ours dévalent au fond des ravins, les neiges tombent en avalanches. Le son de l'olifant rugit dans les cols, saute de sommet en sommet. À trente lieues de là on l'entendit. Charles et toute l'armée l'ont entendu.*») Voulant donner un caractère repoussant aux armées adverses, il usa à quelques reprises du mot «*nègres*», entachant ainsi le roman d'une connotation raciste : «*Mais, hélas ! une nouvelle armée arrive. C'est celle de l'oncle du roi, le calife. Il commande plus de cinquante mille horribles nègres, qui sont plus noirs que l'encre est noire, et n'ont de blanc que les dents. Ils ont des nez énormes et de lourdes oreilles et chevauchent furieusement.*»

1943

“Ravage”

Roman de 275 pages

En 2052, le monde a, grâce à la science et à la haute technique, qui ont maîtrisé l'énergie nucléaire, atteint un niveau de prospérité et de développement sans précédent. Il est automatisé et mécanisé à outrance, chaque individu étant assisté par une machine en chacun de ses gestes nécessitant un effort physique. La nourriture est produite artificiellement en quantité presque illimitée. Chacun reçoit directement chez lui, en plus de l'eau chaude et froide, du lait. Les transports sont rapides, confortables et sûrs. Les anciens dieux, les anciennes religions, ont disparu, remplacés par le culte de la technique et de la science. Mais on est au seuil d'une nouvelle guerre mondiale déclarée par «*l'empereur noir Robinson, souverain de l'Amérique du Sud*».

François Deschamps, jeune étudiant en chimie agricole, fils et petit-fils de paysans, arrive à Paris pour retrouver sa bien-aimée depuis l'enfance, la jeune et jolie Blanche Rouget. Celle-ci, insouciante, a abandonné les études qu'elle faisait à l'«*École nationale féminine*» qui forme des mères de famille d'élite, car, pour s'amuser un peu, elle, qui est une danseuse de talent, a participé au concours organisé par le plus grand canal d'information national, Radio 300, pour trouver une vedette. Elle séduisit ainsi le patron, Jérôme Seita, richissime et tout-puissant magnat de la presse, auquel sa mainmise sur l'argent et la politique font croire qu'il est le maître du monde ; il ne fait rien par lui-même mais fait agir ses subordonnés ; il s'approprie tout ce qu'il désire, employant pour cela, si nécessaire, des moyens malhonnêtes. Il a décidé de faire de Blanche la danseuse vedette de sa chaîne, tandis qu'elle, qui est attirée par le luxe, la richesse, et qui veut assurer sa carrière, a accepté de se fiancer à lui. Jaloux de François, il s'emploie à lui faire couper progressivement l'eau, le lait et l'électricité, à séparer les deux amis.

Or, au beau milieu d'une représentation d'un spectacle où elle se produit et à laquelle assiste le Tout-Paris, l'électricité s'arrête subitement, sans raison. Tout est paralysé : les lumières s'éteignent, une nuit profonde tombe sur la ville ; les voitures s'immobilisent ; dans les rames de métros plongées dans le noir, bondées de monde et où le feu se déclare, l'affolement est général ; faute de pompes, l'eau ne parvient plus aux robinets, et les Parisiens s'abreuvent à la Seine ; les machines à nourriture n'en

fournissent plus ; la radio n'informe plus. Toute l'économie nationale est stoppée ; on revient au cheval et à la bicyclette. Toute la civilisation technique s'effondre, la société se désagrège ; rapidement, l'anarchie s'installe, et règne la loi du plus fort. La privation d'eau et de nourriture génère la panique. En effet, quand les Parisiens prennent conscience que ces ressources qui leur sont vitales vont manquer, ils s'engouffrent en masse dans les magasins pour se constituer des réserves. La peur les pousse à piller ; à livrer, pour s'approvisionner en boisson, des batailles dans les caves, qui se terminent en boucheries sur du verre pilé et dans des effluves de vins ; à assassiner les propriétaires qui essaient de protéger leurs commerces. Des centaines de personnes meurent étouffées dans des bousculades, mais on ne s'en soucie pas. Des émeutes de la faim et des pillages se multiplient, accompagnés d'incendies destructeurs. Des bandes se forment, et, munies d'armes moyenâgeuses et rudimentaires, s'affrontent chaque nuit pour se voler les quelques sacs de céréales qu'elles avaient réussi à obtenir. Les masses se tournent vers la grande idole moderne, le plus grand des scientifiques, le Dr. Portin, pour tenter d'obtenir une réponse. Mais, celui-ci étant incapable de régler le problème, la foule lynche cette victime sacrificielle destinée à expier les péchés d'une humanité devenue incapable de faire quoi que ce soit par elle-même. Paris n'est bientôt plus qu'un immense champ de carnage où règne un chaos bruyant, d'où surgissent la maladie et la souffrance ; où les secours se déplacent à cheval ; où déjà règne la loi de la jungle, chacun luttant pour sa survie. Les habitants ayant faim, ayant peur, sont assaillis de pulsions inconnues, commettent des excès qui leur ôtent tout caractère humain, et font apparaître chez eux des réflexes indignes de bêtes sauvages. Chacun abandonne ce qui lui est le plus cher, ne pensant plus qu'à lui-même : *« Il n'y avait plus de respect, plus d'amour, plus de famille. Chacun courait pour sa peau. Les boutiquiers avaient laissé l'argent dans les tiroirs, les mères abandonnaient les bébés dans les berceaux. »* Même le jeune et sympathique François Deschamps se transforme en assassin pour trouver à manger. Des meutes de citoyens affamés commencent à attaquer les animaux au couteau, pour se nourrir. Des bandes rivales pillent, violent, tuent sans vergogne, pour s'emparer de nourriture ou de vélos. Alors que les cadavres s'accumulent, une épidémie de choléra commence à décimer la population. Soudain, un incendie se déclenche et ravage en quelques heures la capitale. Les Parisiens croient subir la colère de Dieu : venus en procession, ils se mettent à genoux au pied de la tour Eiffel, implorant le pardon, ce qui fait qu'au cœur de la catastrophe s'instaure, pour un temps, un climat prometteur, jusqu'à ce qu'un prêtre se jette du sommet, et que les fidèles soient balayés par les flammes. Il reste que la guerre mondiale n'a pas lieu.

François court d'abord au secours de sa «*Blanchette*», qui a pu constater que son fiancé, manquant de lucidité, ne pouvant concevoir qu'une situation puisse être à son désavantage, était incapable d'affronter celle qui se présentait, sa première tentative d'imposer un pouvoir qui n'avait plus cours lui coûtant d'ailleurs la vie. Puis François s'organise avec des amis pour quitter la ville après avoir amassé suffisamment de provisions. À la force du gourdin ou de la hache, ils s'ouvrent une voie au travers des bandes de criminels affamés. Ils prennent la route vers le Sud-Est de la France, seule partie du pays à être encore agricole, car elle fait pousser les agrumes qu'on ne peut produire en laboratoire. Ils veulent aller à Vaux, le petit village natal de François et de Blanche en Haute-Provence, où ils comptent reprendre une vie saine, cultiver une terre qui ne ment pas, cesser d'être les esclaves de ces machines dont les humains croyaient être les maîtres. Ils sont munis de vivres et de vêtements, de moyens de locomotion, d'armes et d'outils. Mais la troupe se voit progressivement dépouillée de tout ce qu'elle possédait, et l'exode se transforme en enfer ; le parcours sous un soleil de plomb, à travers cette France ravagée, livrée au chaos, aux épidémies, aux incendies et à la mort, est semé d'embûches : les bandes de pillards, les incendies, les tempêtes. Les morts se succèdent, à cause de la faim, de la soif, de la fatigue. Dans l'adversité de leur migration, François et son clan rencontrent d'autres éprouvés qui ne sont que des loques squelettiques qui s'entre-dévorent. Ils visitent un asile psychiatrique où ils trouvent deux aliénés à qui de fortes doses d'énergie ont été dispensées médicalement, et qui, par la force de leur conviction, extériorisent l'objet de leur folie ; l'un d'eux, se croyant Jésus, peut jouer de l'éclairage environnant ou encore apprivoiser les animaux ; l'autre, se prenant pour la Mort, ne fait que foudroyer l'aventureux Dr. Fauque qui a croisé son regard. François, qui avait naturellement imposé son autorité dès le départ, devient une brute autoritaire qui règne par la force et la violence sur sa femme et sur ses compagnons ; qui n'hésite pas à faire

exécuter sans pitié, pour ne pas s'en encombrer, des criminels qu'ils avaient capturés, sachant que les laisser derrière eux équivaldrait à leur propre condamnation, et imposant cette tâche aux plus faibles de ses hommes pour les mettre à l'épreuve ; qui tue de ses propres mains une sentinelle qui, en s'endormant à son poste, avait mis le groupe en danger. Sur la fin du voyage, ils n'ont plus rien, plus de nourriture, plus de force, ils sont nus, exténués d'avoir fourni tant d'efforts.

Mais, enfin, les quelques survivants, deux hommes et deux femmes, arrivent à Vaux pour constater que les trois-quarts des habitants sont morts du choléra, que les rares paysans encore actifs continuent cependant à cultiver des céréales, et à élever des bêtes. François, élu chef du village, établit une nouvelle civilisation uniquement rurale, où les machines sont proscrites, le progrès banni, la monnaie supprimée, l'étendue des domaines ruraux limitée, comme la population des villages l'est à cinq cents familles. Ce nouvel ordre de vie est fondé sur fondé sur :

- l'harmonie avec la nature, l'amour de la terre, le travail des champs, le respect de l'eau ;
- l'effort, «*l'amour de Dieu, de la famille et de la vérité, et le respect du voisin*» ;
- la mesure, l'interdiction de l'alcool et l'épargne ;
- la polygamie obligatoire, les femmes étant, pour une raison inconnue, bien plus nombreuses à avoir survécu que les hommes, et étant réduites au rôle de reproductrices, car la région doit être rapidement repeuplée ;
- l'ignorance et l'obscurantisme car la curiosité intellectuelle est condamnée (on brûle tous les livres, «*l'esprit même du mal*», sauf ceux de poésie («*ce sont des livres qui ne furent dangereux qu'à leurs auteurs*»), la lecture étant réservée à l'élite dirigeante, car elle «*permet la spéculation de pensée, le développement des raisonnements, l'envol des théories, la multiplication des erreurs*») ;
- l'interdiction de toute construction et de toute innovation.

C'est en fait une dictature patriarcale absolue, dont le chef, incontesté et refusant tout changement, punit celui qui refuse de fournir un travail physique, sélectionne les meilleurs sujets pour assurer sa descendance.

Mais, au cours des célébrations qui fêtent la passation de pouvoir entre François, qui a maintenant cent vingt-neuf ans, et celui qu'il a désigné comme son successeur, un homme surgit avec un énorme véhicule à vapeur artisanale, que ce forgeron a fabriqué pour le donner en cadeau au patriarche. Il affirme avoir trouvé le moyen de délester les siens de la peine des labours. François, fou de rage devant cet engin qui lui rappelle la société mécanisée désormais éteinte, décide de le détruire, et de faire exécuter son inventeur après lui avoir expliqué que la ruine du monde d'antan vint de telles machines. Le forgeron, dans son incompréhension et son égarement, tue le patriarche. Ainsi disparaît le dernier survivant de la catastrophe. Comme il l'avait voulu, la machine est détruite, et, avec elle, le cerveau qui l'a imaginée. Mais les humains demeurent, et d'autres machines sont probablement à venir.

.Analyse

Sources

Barjavel entra en littérature dans un genre guère exploré par les Français (on peut citer Jules Verne, Rosny aîné, Régis Messac, Jacques Spitz) : le roman d'anticipation. Ce grand lecteur nourrit son imaginaire grâce aux œuvres des Britanniques H. G. Wells et Aldous Huxley dont il allait se montrer un singulier héritier.

Pour "*Ravages*", il put d'abord trouver son inspiration dans de grandes œuvres de l'humanité, le thème cataclysmique s'inscrivant dans une tradition prenant sa source dans les mythes les plus anciens. La fin des temps en particulier est un événement prévu par la plupart des religions, pour lesquelles la destruction d'un monde entraîne la naissance d'un nouveau.

Il retrouva ce thème dans la littérature où il fut illustré en particulier, en 1805, avec "*Le dernier homme*" de Jean-Baptiste Cousin de Grainville, Mary Shelley (autrice de "*Frankenstein*") le reprenant en 1826 avec "*The last man*", dans lequel la peste détruit toute humanité, ne laissant qu'un dernier être humain. Malgré l'optimiste positiviste qui naquit alors, le XIXe siècle mit en œuvre des scénarios de catastrophes qui n'ont rien à envier à ceux de la science-fiction du siècle suivant, une certaine

forme d'imagination en moins. Ainsi, Camille Flammarion, dans *"La fin du monde"*, établit un catalogue des catastrophes (comme la chute d'une comète) pouvant provoquer un bouleversement irréversible de la situation de l'être humain. Jules Verne raconta dans *"L'éternel Adam"* la fin d'une civilisation et la naissance d'une nouvelle, cette dernière découvrant inopinément l'existence de la précédente dans des conditions que Barjavel allait reprendre dans *"La nuit des temps"*. D'autre part, Jules Verne, dans son roman posthume, *"Paris au XXe siècle"*, imagina une civilisation future où l'être humain est asservi par la technique ; mais ce roman, dont le manuscrit fut découvert par le petit-fils de l'écrivain en 1990, et qui ne fut édité qu'en 1994, ne peut pas avoir inspiré Barjavel en 1942. Herbert G. Wells, dans *"La machine à explorer le temps"* (1895), fit découvrir à son héros les derniers instants de la vie terrestre. Dès 1910, Rosny Aîné développa aussi ces thèmes, dans un contexte voisin de celui de *"Ravage"* : il raconta en effet, dans *"La mort de la Terre"*, comment la «dégénérescence» de la nature aboutit à l'extinction de l'humanité et à son remplacement par une forme de vie quasi minérale, celle des ferromagnétaux ; dans *"La force mystérieuse"*, on voit une perturbation des lois de la nature affecter le comportement de la lumière, et produire la cessation progressive des phénomènes électriques, ainsi que d'inexplicables et dramatiques anomalies comportementales des êtres vivants, conduisant à la mise en place d'une nouvelle société. En 1920, le roman d'Henri Allorge, *"Le grand cataclysme"*, présenta une trame événementielle indéniablement semblable à celle de *"Ravage"*, mais les implications profondes du récit restent bien en deçà de celles du roman de Barjavel.

À l'intensité dramatique des descriptions apocalyptiques s'ajouta dans la première partie du vingtième siècle un élément d'horreur nouveau : la responsabilité, ou l'irresponsabilité, humaine. C'est que, entre-temps, la civilisation occidentale avait fait face à l'horreur du premier conflit mondial où elle avait découvert que les cataclysmes naturels ou surnaturels imaginés ou inspirés par les prophètes sont largement égalés en horreur par la frénésie de destruction de l'être humain lui-même. Aussi, à partir des années 1920, les romans d'anticipation incorporèrent ce thème : après les épisodes guerriers de *"La machine à explorer le temps"* et de *"La guerre des mondes"* de H.G. Wells, *"La fin d'Illa"* de José Moselli (1930) fut un exemple remarquable de la fusion des deux thèmes : guerre totale et cataclysme balayant une civilisation, ce qu'allait reprendre Barjavel dans *"La nuit des temps"*.

Il avait lu *"La crise du monde moderne"* de René Guénon, dont l'influence sur *"Ravage"* est évidente : la catastrophe qui y est décrite est une version plausible de celle qui, selon ce philosophe, est censée sanctionner la folie du monde matérialiste moderne.

Plus directement, il fut inspiré par le philosophe Lanza del Vasto qui milita pour le réveil spirituel, la vie simple, le travail manuel, et le pacifisme, son ouvrage *"Le pèlerinage aux sources"* ayant été un succès d'édition en 1939 ; il lui servit même de modèle pour la création de François Deschamps.

Genèse

Barjavel confia : *«Deux ans avant la guerre, j'avais fait partie des groupes Gurdjieff [philosophe, écrivain, qui unissait dans une même recherche de soi, la pensée, le sentiment et le corps]. Cela avait orienté ma pensée vers une critique fondamentale de notre société moderne. Quand je suis rentré de la guerre, j'ai continué mon activité avec ces groupes. Je me suis aperçu, à un moment donné, à quel point cette société si développée, si puissante, capable de faire des guerres formidables, était vulnérable. Pourquoi? Parce qu'elle dépend entièrement de l'énergie. J'ai donc écrit une histoire, au début de l'Occupation, dans laquelle une civilisation connaît soudain une privation totale de ses sources d'énergie.»* - *«J'ai exploré la spiritualité indienne, orientale, sans y trouver ce que je cherchais. Elle a trop de répulsions envers la vie. Pour elle, celle-ci est une épreuve abominable qu'il faut subir et dont on doit se détacher pour accéder au nirvana.»*

Éprouvant le besoin d'exorciser par l'écriture les terribles réalités du moment, il fit peser dans le roman, sans aucune nécessité, même si on pourrait croire qu'elle peut expliquer ou causer la catastrophe, la menace d'une guerre déclarée par *«l'empereur noir»*.

Il ne put manquer encore, lors de sa rédaction du livre, d'être influencé par la morosité ambiante dans un monde en guerre et un pays occupé. Il attribua même l'idée de la disparition de l'électricité au couvre-feu qui plongeait alors Paris dans le noir à partir de seize heures. Il confia, dans *"Les années*

de l'homme" (1976), recueil de chroniques parues dans "Le journal du dimanche" : «J'ai vite commencé un roman qui m'a été en partie inspiré par le fait que l'on vivait à Paris à ce moment-là une période de ténèbres. Nous étions dans une ville qui, à partir de quatre heures du soir, était noire. Plus aucune lumière, le black-out total... et c'est cet environnement ténébreux qui m'a sans doute inspiré l'idée de la disparition totale de l'électricité qui est le thème à la base de "Ravage".».

L'exode vers le sud de la France de François et de ses compagnons fut inspiré par celui que les Français venaient de connaître. Le feu, les pillages, les maladies, les rationnements des personnages sont des métaphores à peine voilées de la situation des habitants de Paris pendant l'Occupation.

Intérêt de l'action

Barjavel a sous-titré «roman extraordinaire» une œuvre où, bien avant la grande vogue des romans de science-fiction, il fit de la science-fiction sans le savoir. On parlait alors plutôt d'anticipation. Quand, plus tard, on l'interrogea sur cette littérature, il répondit : «La science-fiction est une hypothèse sur l'avenir. C'est une nouvelle littérature. Elle s'évade du cadre de la chambre à coucher ou de la salle à manger. Elle fait éclater les murs pour nous donner à voir de nouveaux horizons. On retrouve tous les genres en elle et elle peut être épique, lyrique, politique, dramatique... Elle s'intéresse au devenir de l'espèce humaine.» Parmi les grands thèmes de la science-fiction, il privilégia d'abord celui de la fin du monde, "Ravage" se situant entre apocalypse et (re)création d'une pastorale.

La trame du roman, qui est divisé en quatre parties : "Les temps nouveaux", "La chute des villes", "Le chemin des cendres", "Le patriarche", a constamment des accents assez durs. Du fait d'explorations de l'imaginaire aussi variées que surprenantes, d'inventions de scènes apocalyptiques pour décrire ce séisme technologique qu'est la disparition subite et inexplicable de l'électricité, l'action est haletante, un suspense remarquable étant maintenu, le lecteur étant entraîné par la vivacité de la narration.

"Les temps nouveaux" est l'évocation d'une utopie, d'un décor rutilant sous les feux de la haute technique et de la modernité, de l'ambiance sereine et prospère d'une société en fait inhumaine où l'argent et le mensonge sont rois, où la terre et la nature sont oubliées, soumise à la menace guerrière de «l'empereur noir», menace qui est cependant escamotée juste à temps par le cataclysme lui-même qui remet l'humanité face à son dénuement complet.

La partie "La chute des villes" est un texte apocalyptique où, la situation empirant au fil des pages, la société s'écroule peu à peu dans un enfer de feu et de flammes, de soif et de faim, de fatigue et de peste, ces gens de 2052 étant victimes d'une fatalité, ce qui ne leur vaut pas nécessairement la sympathie du lecteur, même s'il est plongé dans une lecture d'autant plus palpitante que, pour sa première apocalypse, l'auteur ne s'est pas privé de récits cauchemardesques, particulièrement atroces, de souffrances, de destructions, de crimes et de catastrophes rapportés avec beaucoup de minutie et un grand soin du détail, la capitale en feu étant le symbole d'un monde que les humains ont abandonné à des forces qu'ils ne maîtrisaient pas, et qui n'est désormais plus qu'une jungle féroce.

Dans "Le chemin des cendres", après la mention que «François épousa Blanche», se clôt déjà le roman d'amour entre eux, qui avait pourtant d'abord tenu beaucoup de place. Mais c'est qu'ils sont, avec leurs compagnons, engagés sur un véritable chemin de croix où, pour redevenir des êtres humains dignes, ils doivent expier leurs erreurs du passé. Leur progression, au début relativement routinière, devient de plus en plus difficile, et, sur la fin, impose un véritable supplice où leur volonté est rudement mise à l'épreuve. Dans cette terrible odyssée, où ils sont fourbus d'efforts, et écrasés par l'hostilité environnante, parcours initiatique plus que simple déplacement géographique (le passage de l'asile de fous étant particulièrement bien réussi), les obstacles affrontés les ayant mis à l'épreuve et les ayant préparés à un nouveau mode de vie, ils comprennent que leur déchéance physique et leur grande affliction ne sont qu'un prix temporaire à payer pour pouvoir profiter d'une vie harmonieuse : même malades et mutilés, nus, mais debout, maigres, affamés, las, mais décidés à la lutte, ils n'ont pas perdu l'essentiel, ils sont demeurés des êtres humains quand ils arrivent dans un monde neuf, purifié, où ils découvrent avec horreur que l'humanité a reculé jusqu'au stade premier, celui de larve dans le milieu originel de l'eau.

La partie "*Le patriarche*", montre en François, qui est celui qui a la plus haute autorité morale et spirituelle, ainsi que la meilleure connaissance du monde et de la façon de vivre en son sein, qui épargne ceux qui le suivent, et élimine ceux qui bravent ses recommandations, un nouvel Abraham, fondateur d'un nouveau peuple, d'une nouvelle société basée sur une vie simple d'agriculteurs. Il est despotique, mais le passage s'est cependant fait d'une civilisation où la technique était maîtresse à une autre où l'être humain est la figure centrale. La naissance de l'enfant d'une femme du groupe, dans une vallée fleurie, symbolise la légitimité de ce nouvel Eden, qui ne connaît pas le mal originel : un couple de vieux bergers, bons et généreux, remplace le serpent biblique, car Barjavel donna à cette partie une dimension biblique et épique, qu'on décèle encore dans la longévité extraordinaire (surtout à l'époque de la rédaction du roman où les doyens étaient en principe seulement octogénaires), digne de celle de Mathusalem, dont bénéficient François et d'autres de ses compagnons. Cependant, la fin présente la conception pessimiste d'un retour des êtres humains à leur vraie nature d'expérimentateurs et d'inventeurs.

"*Ravage*" est donc un roman à la fois passionnant, effrayant et exaltant.

Intérêt littéraire

Le jeune écrivain qu'était Barjavel, ayant bien suivi la leçon donnée par Robert Denoël, se révéla déjà très habile.

Pour créer une ambiance de terreur et de destruction, pour rendre la mort très présente, pour indiquer que, du monde qui s'écroule il ne reste que «cendres» (elles sont si présentes dans le roman que la traduction anglaise porte le titre '*Ashes, ashes*'), «poussière», «débris» et «ruines», il mania un style intense, pour :

- La procession des Parisiens au pied de la tour Eiffel : *«De l'autre côté de la Seine une coulée de quintessence enflammée atteint, dans les sous-sols de la caserne de Chaillot, ancien Trocadéro, le dépôt de munitions et le laboratoire de recherches des poudres. Une formidable explosion entrouvre la colline. Des pans de murs, des colonnes, des rochers, des tonnes de débris montent au-dessus du fleuve, retombent sur la foule agenouillée qui râle son adoration et sa peur, fendent les crânes, arrachent les membres, brisent les os. Un énorme bloc de terre et de ciment aplatit d'un seul coup la moitié des fidèles de la paroisse du Gros-Caillou. En haut de la Tour, un jet de flammes arrache l'ostensoir des mains du prêtre épouvanté. Il se croit maudit de Dieu, il déchire son surplis, il crie ses péchés. Il a envié, parjuré, forniqué. L'enfer lui est promis. Il appelle Satan. Il part à sa rencontre. Il enjambe la balustrade et se jette dans le vide. Il se brise sur les poutres de fer, rebondit trois fois, arrive au sol en lambeaux et en pluie. / Le vent se lève. Un grand remous rabat au sol un nuage de fumée ardente peuplé de langues rouges. Une terreur folle secoue la multitude. C'est l'enfer, ce sont les démons. Il faut fuir. Un tourbillon éteint en hurlant les derniers cierges. Dieu ne veut pas pardonner.»*

- La scène de l'asile d'aliénés : *«Un froid atroce envahit d'un seul coup le couloir. Les deux hommes voient le docteur reculer, tourner vers eux son visage convulsé d'horreur, ses yeux presque arrachés des orbites par l'épouvante regardant par l'entrebâillement de la porte ce qu'ils ne peuvent voir et qui doit être l'Abominable... Le froid leur a déjà gelé tous les muscles superficiels. Ils ont la peau dure comme de la glace. Ils ne peuvent plus bouger. Le froid s'enfonce en eux, atteint les côtes, les poumons. Le docteur tombe contre la porte. La porte se referme en claquant.»*

- La scène où l'un des membres de l'expédition de François, prostrée au sol en pleine tempête, se lève pour gagner un ruisseau voisin, et assouvir sa soif : *«Il se lève. L'ouragan l'enveloppe, le frappe de ses mille poings. Les morceaux de charbon se brisent sur lui. La cendre, arrêtée dans sa course par cet obstacle, coule le long de son corps. Il se précipite, baisse la chemise qui lui protégeait le visage, ouvre les yeux, les referme aussitôt, pleins de poussière et de larmes. En une seconde, il a vu devant lui, au ras de ses prunelles, un gris opaque, une épaisseur qui le touchait. Il se trouvait comme un moellon à l'intérieur d'un mur. Il se baisse, cherche avec ses mains le courant, il trouve une couche de cendres. Ses narines sont déjà à moitié bouchées. Il étternue, crache. Ses yeux lui font mal. Il avance un peu, à quatre pattes. Il étouffe. Il crache encore, se mouche dans sa chemise, se l'enroule*

de nouveau autour de la tête, tourne le dos au vent, reprend son souffle, repart à quatre pattes. Sous la cendre, il sent les galets durs. Mais depuis qu'il avance, il aurait dû trouver le courant, arriver à l'autre berge. Il repart à angle droit. Au bout de quelques pas, il retrouve la rive. Il enrage. Des larmes de sang coulent de ses yeux. Il se relève, s'adosse au rivage, repart tout droit, dans le hurlement du vent qui cherche à le renverser. Le courant doit être là. Il arrache sa chemise, se baisse, enfonce ses doigts dans une boue épaisse. Il n'y a plus d'eau, plus qu'une sorte de ciment, de mastic tiède. Il ouvre la bouche pour crier son affreuse déception, alerter ses compagnons, son chef. La tempête lui enfonce dans la gorge un bâillon sec. Il tousse, il ne peut plus tousser, il râle, il devient violet. Il ouvre plus grand la bouche pour retrouver l'air qui lui manque. La cendre l'emplit, entre par les narines, obstrue les bronches. Le garde tombe, crispe ses deux mains sur sa gorge. Ses poumons bloqués ne reçoivent plus un souffle d'air. Chacun de ses efforts fait pénétrer davantage le bouchon de ciment. Il rue, se tord, griffe son cou.»

Barjavel sut jongler admirablement entre le flot de la narration et des descriptions, et les dialogues, nombreux, vivants, où il put passer d'un style populaire à l'expression recherchée mise dans la bouche d'un avocat.

On remarque de puissantes métaphores :

- celle dont il se servit pour qualifier l'odeur qui se dégage des incendies ravageant Paris : *«C'était une odeur de monde qui naît ou qui meurt, une odeur d'étoile.»*
- celles par lesquelles il évoqua la ferveur religieuse des Parisiens : *«De longues chenilles lumineuses s'étirent vers la Tour Eiffel, se rejoignent et se confondent en un lac palpitant de cent mille flammes.»* - *«Vingt cantiques différents, clamés chacun par des milliers de fidèles, composent un prodigieux choral qui monte vers les étoiles comme la voix même de la Ville suppliante.»* - *«Le peuple des fidèles voit un ruban de lumière se visser peu à peu dans la Tour.»* - *«L'une après l'autre, les phrases roulent sur la place, comme la vague de la marée haute.»*
- celle, pas très fine, par laquelle François justifie la polygamie : *«Il faut que chaque parcelle de cette bonne terre connaisse le soc de la charrue».*

Avec ce premier grand roman, Barjavel affirma déjà ses qualités de grand écrivain.

Intérêt documentaire

L'auteur d'un roman d'anticipation doit aligner toute une série d'innovations caractéristiques du progrès scientifique, technique, social, etc., qui pourrait être atteint par une civilisation future, en offrir un tableau plus ou moins vaste et fouillé. C'est bien ce que fit Barjavel dans la longue première partie de *"Ravage"*, intitulée *"Les temps nouveaux"*, tableau d'une prétendue utopie qui soudain tombe comme un château de cartes. Il imagina que, à la suite d'un tournant décisif appelé les *«Trois Glorieuses du Remplacement»*, dans ce qui est qualifié orgueilleusement de *«Siècle premier de l'Ère de Raison»* :

- En l'an 2052, tout le développement repose sur la maîtrise de l'énergie nucléaire, et tout fonctionne à l'électricité, la crise survenant quand elle disparaît, ce que Barjavel a justifié en se référant à des coupures d'électricité et des pannes classiques de courant qui avaient déjà affecté certaines grandes villes états-uniennes. Dans le roman, l'imminence de la catastrophe est annoncée par quelques signes précurseurs de baisses de tensions, de plus en plus fortes. Plus loin, le Dr. Portin, l'explique par la recrudescence des tâches solaires. Pourtant, dans *"Le voyageur imprudent"*, dans une note de bas de page, Barjavel allait revenir sur cette question : *«L'électricité n'a pas disparu, elle a simplement cessé, en un instant et dans le monde entier, de se manifester sous ses formes habituelles. Ainsi les corps jusque-là conducteurs brusquement ne le sont plus. Ainsi, il n'y a plus de courant, plus de foudre, plus d'étincelles, plus rien dans les piles ni les accus. Ainsi tous les moteurs, y compris les moteurs atomiques et les moteurs nucléaires à cellules photo-électriques, s'arrêtent au même instant dans le monde entier. D'un seul coup, tous les véhicules stoppent, tous les avions tombent, toutes les*

usines cessent de tourner. Plus de transports, plus de courant, plus d'eau, plus de vivres dans les immenses villes qui ont drainé toute la population du XX^e siècle. C'est un écroulement effroyable et subit, à cause de ce simple phénomène : une des forces naturelles auxquelles l'homme s'est habitué a tout à coup changé d'aspect. Quelles sont les causes de ce changement? L'auteur ne saurait vous le dire. Mais sauriez-vous lui dire quelles sont les causes qui font de l'électricité, aujourd'hui, ce qu'elle est?»

C'est aussi dans *"Le voyageur imprudent"* qu'on trouve la raison du choix de l'an 2052. Nostradamus a en effet écrit un verset, qu'un personnage du roman, Essaillon, cite puis interprète :

*«L'an que Vénus près de Mars étendue
A le verseau son robinet fermu
La grand'maison dans la flamme aura chu
Le coq mourant restera l'homme nu.»*

«L'an que Vénus près de Mars étendue» désigne astrologiquement, d'une façon incontestable, l'an 2052, reprit le savant. Les autres vers nous font craindre des événements terribles. Le coq désigne, ici, la France, ou peut-être l'humanité. "Restera l'homme nu..." L'homme nu ! Vous entendez? Que pourra-t-il arriver à notre malheureux petit-fils pour qu'il reste nu? Vous n'avez pas envie de le savoir?»

- La société est entièrement mécanisée, des machines étant chargées de toutes les activités manuelles, leur usage excessif rendant leurs utilisateurs dépendants. Remplacé par les machines qui sont plus efficaces, l'individu se retrouve inutile, presque indésirable. C'est le cas par exemple des serveuses de bar qui ne sont là que pour leur présence.

- Est le matériau de base le *«plastec»*, qui est malléable et très résistant, luminescent, sa couleur changeant avec l'heure ou l'angle de vision ; qui se prête à mille possibilités : on l'utilise dans l'immobilier, l'architecture, l'art, les industries automobiles et vestimentaires, et aussi dans les prothèses ou pour faire des gobelets.

- Dans Paris, ville qui a absorbé quasiment toute la population, comptant vingt millions d'habitants, qui est super-urbanisée, l'architecture tend à la hauteur, des gratte-ciel atteignant parfois plusieurs centaines d'étages. La capitale est dominée par une tour, celle de *«la Ville Radieuse»*, qui, par une curieuse prédiction géographique, est située près de l'emplacement de l'ancienne gare Montparnasse, Barjavel ayant donc imaginé la Tour Montparnasse qui allait être construite trente ans plus tard ; c'est un ensemble bien structuré, salubre, moderne et agréable ; c'est l'œuvre d'un architecte dont le nom, Le Cornemusier, est une allusion évidente à celui de Le Corbusier (aux conceptions duquel Barjavel s'était intéressé dès 1937, dans un article intitulé *"Le prophète dans la cité"*), qui avait proposé, dès 1925, de ré-urbaniser Paris en détruisant les habitations le long des quais et du centre (sauf les monuments historiques reconnus) pour y construire de vastes immeubles gratte-ciel, et qui allait construire, de 1945 à 1952, une "Cité radieuse" à Marseille. Les maisons pivotent quand on en a envie, le sol libéré donnant plus d'espace ; une mairie s'aplatit. La liberté d'action des architectes se déploie dans des formes étonnantes : des *«cylindres de chrome»*, des *«troncs de cônes d'acier»*, des *«cubes de plastec»*. On a ménagé des allées piétonnières. La nature est introduite en ville : jardins, lacs artificiels, cours d'eau qui passent sous les maisons. Cependant, le mauvais goût architectural subsiste toujours dans les maisonnettes de banlieue (chalet suisse, castelet Renaissance !)

- Le réseau de transport, routes et chemins de fer, est très dense. Les voitures volent et permettent de faire le tour du monde en vingt minutes. Leur carburant est la *«quintessence»*. Au tout début du roman, François Deschamp se rend de Marseille à Paris en une heure dans un train à très grande vitesse, une *«automotrice à suspension aérienne [...] rappelant par sa forme élancée les anciens vaisseaux sous-marins»*, dont le départ semble plutôt aérien : *«Une sirène ulula doucement, les hélices avant et arrière démarrèrent ensemble, l'automotrice décolla du quai, accéléra, fut en trois secondes hors de la gare»*, ce qui annonçait le monorail-aérottrain qui n'a été réalisé qu'à notre époque où, cependant, on ne connaît pas encore de ligne Nantes-Vladivostock, mais où on ne peut pas non plus construire la voie en trois jours et trois nuits !

Barjavel, comme beaucoup d'auteurs de science-fiction, s'est aussi trompé en annonçant le transport aérien individuel.

- Les télécommunications sont facilitées par le téléphone à images en relief (ou visiophone), Barjavel faisant aussi référence à la couleur et à l'image en trois dimensions. Il conserva pourtant quelques antiquités telles que le pneumatique (seulement utilisé aujourd'hui en France et par tradition entre le Sénat et la Chambre des députés).
- On porte des vêtements moulants.
- Des «*vibreurs corpusculaires*» répandent des parfums.
- «*Légumes, céréales, fleurs, tout cela pousse à l'usine, dans des bacs*», car on a abandonné les champs, trop sensibles aux divers fléaux naturels (maladies, insectes, gel, grêle...) pour l'hydroponie, et les campagnes sont désertes.
- On consomme de la nourriture industrielle, des aliments synthétiques, qui ont été «*conditionnés*» en usine.
- On se livre, dans des laboratoires, à des créations animales (cygnes multicolores, à plusieurs têtes ; poissons d'agrément) et végétales (fleurs énormes, sans tiges) qui font penser aux actuelles manipulations génétiques.
- On peut garder chez soi les membres de la famille décédés.

Mais Barjavel, trahissant bien là son conservatisme, manqua tout à fait de prospective sur le plan politique (une guerre oppose deux grands blocs) et social. Les mêmes différences sociales subsistent, tous les rouages de la finance et du pouvoir tournent toujours, avec les frictions résultantes. Et les gens des campagnes ne bénéficient pas encore de toutes les innovations techniques dont profitent les gens des villes. Dans cette société indifférente à l'égard de l'individu, où les activités sont déconnectées de toute réalité sensible, on travaille toujours, l'ouvrier spécialisé, qui était un pilier de la société où vivait l'écrivain, ayant toujours, dans le roman, la même place et le même rôle, une éducation limitée, un travail difficile, ennuyeux et aliénant, faisant toujours de lui un esclave, sacrifié à la tâche. On constate la même alternance entre le travail et les loisirs : au «*retour de l'usine*», les ouvriers vont à la pêche. Il y a toujours des «*cités ouvrières*», notion aujourd'hui obsolète. Les mêmes métiers existent toujours : jardiniers, concierges, poinçonneurs, biologistes, architectes.

De plus, on voit souvent, dans le décor futuriste et ultra-moderne, se dérouler des scènes du quotidien du temps de l'auteur : ainsi, Blanche vit dans un décor des années trente, assez déplacé puisqu'il est déjà de nos jours totalement oublié.

Quant aux gens qui ne sont pas normaux (les simples énervés, les anxieux, les distraits, les vantards, les mous, les coléreux, etc.), ils reçoivent un traitement d'électrochocs, dans le but de faire d'eux des citoyens utiles à la nation.

Barjavel n'a donc pas poussé le futurisme très loin dans «*Ravage*», même s'il mit en scène des objets, des techniques accompagnés de problèmes et parfois de leurs solutions, qui étaient difficilement concevables dans le contexte de l'époque où il l'écrivit, et qui firent que les lecteurs des générations suivantes eurent souvent l'impression que le livre venait d'être écrit (il déclara en 1977 : «*Mon premier roman c'était "Ravage". Je l'ai écrit en 42, il est paru en 43. C'était l'histoire d'une civilisation qui s'écroule parce qu'elle manque d'énergie. Les garçons et les filles qui le découvrent aujourd'hui, qui ont seize ans ou dix-huit ans, s'imaginent que je l'ai écrit avant-hier.*»). Aussi allait-il être amené à compléter certains points dans «*Le voyageur imprudent*», en particulier sur les usages linguistiques des populations d'alors, ce dont il n'est fait nulle mention dans le roman de 1943.

L'autre utopie qu'est la société de Vaux est fondée sur :

- un retour à la terre qui est un retour à la simplicité et à la stabilité du monde rural d'autrefois, sinon du Moyen-Âge ou de l'Ancien Testament ;
- un refus du progrès technique, remplacé par le développement des ressources personnelles ;
- un abandon «*de tous les objets devenus inutiles, de toutes les habitudes et de tous les scrupules que l'événement rendait caducs*», pour retrouver une simplicité édénique ;
- l'adoption d'un esprit pragmatique, terre à terre, qui permet de faire face à une vie rude et parfois austère, d'appréhender l'extérieur en prenant pleinement conscience de la limite de ses sens ;

- la réduction de tout à l'échelle humaine, ainsi que le marque bien une des lois de la société nouvelle : «[Il est défendu] à un homme de posséder plus de terre qu'il n'en puisse faire le tour à pied du lever au coucher du soleil, au plus long jour de l'été», tandis que les habitations étant construites sans machines le sont sans démesure, et qu'est limitée l'expansion des villages ;

- la proscription de l'argent et du commerce, chacun ayant à faire par lui-même ce dont il a besoin, la nourriture étant donc le fruit de son travail, car, pour François : «*Une seule chose compte, une seule chose est belle : l'effort*», et cet effort est censé être source de plaisir.

Pour assurer le repeuplement, aucune femme n'est dispensée d'enfanter, les hommes les plus beaux et les plus méritants devant accueillir celles sans grands attraits physiques (François lui-même épouse ainsi une femme à barbe et une autre qui boite !). Et comme les femmes sont plus nombreuses, la polygamie est imposée. Du grand nombre d'enfants, de la soumission à la religion et de l'obéissance aveugle au chef doivent venir le salut de la petite communauté. Or la chair corrompte et fragile retrouve la santé pleine et solide qui n'a pas besoin de médecine.

Dans chaque village, par des épreuves annuelles, est choisi un homme capable, sage, qui est seul à gouverner, sans partage, en cumulant les diverses responsabilités. Ces chefs en viennent à constituer une véritable aristocratie, mais sans transmission de pouvoir par l'hérédité. Au pouvoir s'associe l'âge avancé, image de la sagesse et de la connaissance. Ainsi, François devient le patriarche, le père de toute une civilisation, vieillissant dans un âge très avancé.

Mais cette société, qui refuse le progrès, est fondamentalement obscurantiste. Si l'alcool y est interdit pour ne pas abrutir les masses, et permettre à chacun de rester constamment conscient, ce qu'on peut comprendre et accepter, il en est de même des livres, qui, à l'exception des ouvrages de poésie, sont cherchés et brûlés, une idée qui sera exploitée, mais pour dénoncer l'autodafé, par Bradbury dans «*Fahrenheit 451*» (1953). L'innovation est interdite, et lorsqu'il viendra à l'un des habitants qui, ayant observé l'effet de la vapeur sur une marmite, l'idée de se servir de cette force pour, poussé par la seule curiosité et par une innocente et même généreuse intention, créer une machine qui soulagerait la peine de ses congénères, il sera considéré comme un criminel, qu'il faudra exécuter. Ce sont là des restrictions bien sévères, des interdictions bien catégoriques !

Ainsi, dans «*Ravage*», Barjavel montra-t-il avec beaucoup de puissance deux sociétés tout à fait opposées.

Intérêt psychologique

Deux personnages seulement, sinon même un seul, présentent quelque individualité. Les autres sont des êtres qui, s'ils sont capables d'amour, d'amitié, de fraternité, de gestes nobles et héroïques, laissent surtout leurs défauts apparaître au grand jour. Bons représentants de la nature humaine, ils sont gorgés d'égoïsme et d'intolérance. Emportés dans une lutte pour la survie, ils pensent chacun à son intérêt immédiat, recourent à la force ou à l'argent lorsqu'ils en disposent, se font criminels à l'occasion, n'ont de respect pour l'autorité que sous la crainte d'une rétorsion, offrent donc tous une vraisemblance poignante.

Blanche et François seuls sont de véritables personnages, ne sont pas de purs héros, mais accusent de nombreux travers, évoluent, gagnent en maturité.

La très belle Blanche est, au début, légère, frivole, insouciante, quelque peu écervelée, ambitieuse pourtant, l'amour pour elle étant plus affaire de confort et de jeu que de vrai sentiment, ce qui lui fait préférer à son attachement d'enfant à François des fiançailles au directeur de la radio qui lui apporterait la richesse et le bien-être ; se résoudre à supporter les contraintes conjugales que cela impose en ayant désormais en horreur la condition modeste de son premier prétendant. Mais, lorsque la situation bascule et que la tournure des événements fait de Jérôme Seita un être incapable de les affronter, elle rejoint avec satisfaction la sécurité auprès de François, auquel elle trouve des vertus devenues primordiales : la force et le caractère. Elle devient sa femme dévouée, courageuse et pleine de sagesse, alors même que lui, happé par ses obligations de chef, lui accorde moins d'intérêt. Ne peut-on donc pas trouver à Barjavel une certaine misogynie ?

François Deschamps, d'abord jeune homme de vingt-deux ans, grand et à la constitution solide, se montre alors un amant possessif et jaloux, qui entreprend, lorsque son amie se fiance à un autre, d'empêcher le mariage pour la ramener à lui. Puis, lui qui est habitué, du fait de son ascendance paysanne, à tout faire par lui-même, qui est courageux, persévérant jusqu'à l'obstination dans sa volonté de domination sur les choses, apparaît parfaitement à même d'organiser une expédition destinée à survivre à la catastrophe, à en devenir le chef incontesté, se révélant alors très pragmatique et, à l'occasion, capable de réprimer sans aucune pitié toute tentative de déstabilisation au sein de sa troupe. À Vaux, il établit une société régie par des lois strictes interdisant toute évolution, toute déstabilisation, institue une religion ; mais, même s'il est devenu un patriarche, un vieillard chenu et vénérable, aimé de tous, dans un moment de folie, il exerce encore sa violence contre l'inventeur de la machine à vapeur, pourtant très primitive, étant en fait alors lui-même victime de son utopie.

On le voit, comme souvent dans la science-fiction, ce ne sont pas les personnages qui présentent le plus d'intérêt.

Intérêt philosophique

Dans "Ravage", Barjavel, qui paraphrase Nostradamus en écrivant : «Restera l'homme nu.», prit plusieurs positions, dont certaines sont plutôt inquiétantes, mais qui nous font réfléchir sur notre monde :

Il se livra à une satire de la société contemporaine : l'importance du machinisme, l'industrialisation effrénée, l'urbanisation grandissante et les constructions en hauteur, le développement accéléré des télécommunications, le recours de plus en plus fréquent à des nourritures artificielles. Il constata aussi la place minime qu'occupe l'individu dans la société, dont l'omnipotence l'opprime, dont le matérialisme l'aliène, où il n'est pas heureux, où les problèmes que règle le progrès technique ne font qu'en créer d'autres, ce progrès technique, qui n'est pas accompagné d'un progrès social, se révélant néfaste. Il y a trop de similitudes entre le monde décrit par Barjavel et celui dans lequel nous vivons aujourd'hui pour que son roman nous laisse indifférents.

Aussi trouve-t-on chez Barjavel, qui se plaça, avec quelque naïveté, dans l'esprit inauguré par Jean-Jacques Rousseau, une nette condamnation du progrès : «*Les hommes ont libéré les forces terribles que la nature tenait enfermées avec précaution. Ils ont cru s'en rendre maîtres. Ils ont nommé cela le Progrès. C'est un progrès accéléré vers la mort. Ils emploient pendant quelque temps ces forces pour construire, puis un beau jour, parce que les hommes sont des hommes, c'est-à-dire des êtres chez qui le mal domine le bien, parce que le progrès moral de ces hommes est loin d'avoir été aussi rapide que le progrès de leur science, ils tournent celle-ci vers la destruction.*» "Ravage" est donc un roman violemment antiscientifique et même obscurantiste, où il est démontré que, plus une société est évoluée techniquement, plus elle est vulnérable.

Par opposition, est proposé, par un auteur qui a dédié son livre «*À la mémoire de mes grands-pères, paysans*», un retour à la terre, l'idéalisation d'un monde soumis à la nature, François proclamant : «*La Nature est en train de tout remettre en ordre.*» - «*Chacun allait se retrouver dans un univers à la mesure de l'acuité de ses sens naturels, de la longueur de ses membres, de la force de ses muscles.*», la loi, dans ce monde sans pitié étant cependant dictée par la force et la violence. Aussi un esprit critique ne peut-il manquer de déceler et de dénoncer les immenses dangers que présente ce retour en arrière, de se montrer méfiant à l'égard des propositions des écologistes et autres Verts d'aujourd'hui !

Et il faut se rendre compte que l'éloge dithyrambique de la saine vie à la campagne, prononcé par un homme qui y était né et qui regrettait l'exode rural qui allait s'intensifier jusque dans les années 1970, et transformer la société française de manière irréversible, fut publié par Barjavel alors que le

maréchal Pétain, chef du gouvernement français soumis à l'Allemagne après la défaite, avait proclamé en 1940 : «La terre, elle, ne ment pas. Elle demeure votre recours. Elle est la patrie elle-même. Un champ qui tombe en friche, c'est une portion de la France qui meurt» ; avait fait de «Travail, Famille, Patrie» la nouvelle devise de la France. Barjavel, en prônant les mêmes valeurs manifestement réactionnaires, en se plaçant dans la toute première édition de 1943 sous l'égide de L.F. Céline car elle présentait en épigraphe cette citation de lui : «*L'avenir, c'est pas une plaisanterie...*» («*Voyage au bout de la nuit*») (citation d'ailleurs tout à fait dépourvue de toute intention politique mais qui disparut des éditions suivantes, après que son auteur ait commis des pamphlets racistes, et se soit compromis dans l'appui au régime de Pétain) ne faisait-il pas la promotion du pétainisme sinon de l'hitlérisme? en tout cas, celle du despotisme. François Deschamps est en effet un homme impitoyable qui avait déjà franchi un degré intolérable en assassinant des prisonniers, se disculpant ainsi : «*Je sais que ce n'est pas drôle de tuer des gens sans défense, mais nous devons, avant tout, songer à assurer notre propre sécurité. Nous vivons des circonstances exceptionnelles qui réclament des actes exceptionnels.*», ce qui fait que l'état d'alerte justifierait le meurtre. Il est cependant élu chef du village par ses semblables, étant de ce fait à la fois prêtre, juge, et capitaine. Ce despote prend donc légalement le pouvoir, comme l'avait d'ailleurs fait Hitler en 1933 en Allemagne. Barjavel, sans la moindre ironie, sans la moindre distance critique, fait de son personnage, qu'il dit sage et éclairé («*dans ses yeux brillent la sagesse et la bonté*»), un défenseur de l'ignorance, un phalocrate qui méprise les femmes, ignore leur libre arbitre ; il cautionne donc la conduite de François, le régime autoritaire qu'il instaure. Accordons cependant aux thuriféraires de l'auteur de «*Ravage*» qu'il n'a pas officiellement soutenu la politique du gouvernement de Pétain et l'occupation de la France par les Allemands, qu'il s'est gardé de tout engagement politique.

Plutôt que d'avoir voulu une métaphore pétainiste, Barjavel se livra à une critique guénonienne (René Guénon, admirateur de l'islam et de l'Orient, fut un pourfendeur de l'Occident) du monde moderne. Sans compter qu'il dépeignit avec férocité les mœurs militaires et l'absurdité politico-administrative.

Voyons en son message un pessimisme nuancé. Il montra que le progrès scientifique n'a pas été suivi d'un progrès moral ; que le caractère de l'être humain demeure toujours animé par les mêmes sentiments : amour, haine, jalousie, convoitise ; que, derrière l'être humain, se cache la brute ; que progrès et civilisation ne sont que des vernis fragiles ; qu'il ne faut pas compter sur Dieu, celui de l'Ancien Testament qui, comme c'est indiqué à plusieurs reprises, aurait déclenché la catastrophe pour punir l'humanité (Barjavel avait d'ailleurs intitulé initialement son roman «*Colère de Dieu*», mais en avait été dissuadé par son éditeur), à moins qu'on y voie une nécessité cosmique, un rappel à l'ordre par Mère Nature à la suite des atteintes par l'être humain à l'ordre naturel des choses, de son insouciance, de sa négligence et de son incurie à l'égard de ce qu'il ne maîtrise pas.

Cependant, en montrant que, lors des retournements de situation que peuvent causer des remaniements politiques, des soubresauts économiques, un événement personnel inattendu, ou, comme dans le roman, une catastrophe naturelle, l'impuissance se répercute chez tous et avec d'autant plus d'ampleur que le pouvoir détenu était grand, Barjavel incita à adopter une vie autant que possible indépendante de l'extérieur, non seulement parce que, autrement, on se voit fragilisé en cas de vacillement de l'autorité dont on dépend, mais aussi parce qu'on ne vit vraiment que lorsque c'est par ses propres moyens. L'être humain serait capable, en ayant un attachement aux solides réalités, en ayant suffisamment d'énergie et en mobilisant les forces de son corps, de réaliser de véritables prouesses, et tout ceci de son seul fait. Et, comme la fin du roman le laisse penser, ce ne sont pas la science, la haute technique, les machines qui sont dangereuses, mais l'usage inconsidéré qu'en fait l'être humain.

Ainsi était déjà perceptible dans «*Ravage*» un aspect de la thématique de Barjavel qui allait trouver son plein essor dans ses œuvres à venir.

Destinée de l'œuvre

Après la publication du roman, qui avait été autorisée par la censure (le régime pétainiste devant avoir vu, dans la fin du roman, le tableau d'une société idéale selon son idéologie), l'hebdomadaire collaborationniste de Robert Brasillach "Je suis partout" présenta dans son numéro du 12 mars 1943 un article élogieux à son propos, étoffé d'une interview de l'auteur par Henri Poulain.

"*Ravage*" fut aussi commenté par Henri-François Rey dans la rubrique "Les livres" de la revue "Idées" qui avait été créée à Vichy en novembre 1941 comme «revue de la Révolution Nationale» prônée par le maréchal Pétain.

Le roman eut un grand succès immédiat, car il était le plus étonnant dans le paysage littéraire du moment, Barjavel faisant prendre ainsi un tournant décisif à la science-fiction française. Il le rendit célèbre.

En 1944, il obtint, avec "*Le voyageur imprudent*", le Prix des Dix, attribué par dix humoristes qui se voulaient les remplaçants des académiciens Goncourt.

De ce fait, il garda une réputation «droitière».

Vers la fin des années 1950, lorsque la vogue de la science-fiction prit en France quelque consistance, la critique redécouvrit le roman, qui devançait les préoccupations des jeunes auteurs de science-fiction des années soixante, qui allaient contester à leur tour le machinisme, la science et la société.

À la fin de 1959 fut publiée la première édition de poche (Livre de poche n°520).

Dans son numéro d'avril 1960, la revue "Fiction" publia une critique du roman sous la plume de Démètre Ioakimidis où il écrivit : «Formons donc le vœu que cette parution révèle le nom de Barjavel à un grand nombre de lecteurs, et qu'elle leur donne envie de connaître également les autres œuvres du doyen de la science-fiction française contemporaine.» Quelques années plus tard, Démètre Ioakimidis récidiva en publiant dans le n°191 de "Fiction" une critique couvrant "*Ravage*" et "*Le voyageur imprudent*". Concernant "*Ravage*", son avis n'avait pas changé, mais il insista particulièrement sur l'incomplétude du roman, sur le fait que la catastrophe n'est jamais expliquée, ce qui peut laisser éprouver au lecteur une réticence.

Le roman, qui est aujourd'hui encore un modèle du genre, le livre de science-fiction français le plus connu, qui est étudié dans les lycées et collèges, devint sujet de mémoires et de thèses universitaires. Il a toujours été réimprimé, a largement dépassé un million d'exemplaires.

Il a inspiré d'autres œuvres, comme "*Malevil*" (1972), roman de Robert Merle où le vieux château français de Malevil est la seule construction restée debout dans une campagne carbonisée par le souffle atomique qui n'a préservé qu'une poignée de gens qui s'organisent entre eux et contre les survivants venus d'ailleurs, dans une sorte de nouveau Moyen Âge, où, après l'Apocalypse, l'Histoire reprend comme un éternel retour. Mais ce roman est moins naïf et plus ambitieux que "*Ravage*", car là où Barjavel ne cherchait qu'à idéaliser un monde prétendument naturel duquel machine et progrès sont exclus, Merle poussa la réflexion autour de l'être humain et de son organisation politique.

En 1995, à l'occasion de la parution du volume de la collection "Omnibus" consacré aux textes de science-fiction de Barjavel, Jacques Baudou écrivit dans "Le Monde des livres" : «Plus de cinquante ans après sa parution, "*Ravage*" demeure l'un des plus beaux romans sur le thème du cataclysme et de l'effondrement d'une civilisation. [...] "*Ravage*" et "*Le voyageur imprudent*" ont valu à leur auteur d'être considéré, à juste raison, comme le premier grand auteur français de science-fiction de l'après-guerre et de l'ère moderne.»

De nos jours, les écologistes voient dans le roman une annonce de leurs préoccupations.

1943

“Le voyageur imprudent”

Roman de 240 pages

“L’apprentissage”

En 1940, au début de la Seconde Guerre mondiale, en France, le jeune caporal Pierre Saint-Menoux, dans le civil professeur de mathématiques, avait, avec le 27^e bataillon des chasseurs pyrénéens, occupé pendant deux mois le village de Vanesse. Un soir, à Tremplin-le-Haut, attendant un convoi de voitures, il s’appuie, accablé de fatigue, sur la porte d’une maison. Elle s’ouvre, et il fait alors la connaissance d’un physicien et chimiste infirme et obèse, cloué dans un fauteuil, du nom de Noël Essaillon, et de sa fille, Annette. Essaillon lui dit l’attendre avec impatience. Et Saint-Menoux reconnaît en lui l’individu qui avait répondu à la lettre où il exposait ses spéculations, et qu’il avait envoyée à la “Revue des Mathématiques” en 1939.

Essaillon lui fait part de ses recherches secrètes sur l’espace-temps, qu’il a entreprises à partir des spéculations de Saint-Menoux, animé qu’il est par le désir, en remontant dans le temps, de déraciner la cause du malheur de tous les êtres humains, et de transformer leur sort. Il a réussi à fabriquer une substance, qu’il a appelée la «*noélite*», dont des comprimés ronds permettent à un individu de voyager dans le passé, tandis que d’autres, oblongs, le font aller dans l’avenir. Il a déjà fait utiliser les premiers par sa fille pour qu’elle aille, en cette période de pénurie, chercher des provisions dans le temps où l’abondance régnait, provisions disposées dans des «*garde-temps*».

Parce qu’il est handicapé, il demande à Saint-Menoux de devenir son cobaye et son assistant. Pour le convaincre, il lui fait prendre une pilule qui le fait revenir deux heures dans le passé : il revit les événements qui précédèrent son arrivée dans la maison.

Conquis, il accepte la proposition d’Essaillon. Il prend une pilule qui lui fait explorer le lendemain, se retrouver alors avec confusion dans la chambre d’Annette.

Enfin, Essaillon lui donne une pilule qui le fait avancer de deux ans dans l’avenir, après la fin de la guerre. En un instant, il se retrouve le 21 février 1942, dans un petit appartement de Paris, avec la sensation bizarre de se souvenir d’événements qu’il est censé avoir vécu durant ces deux ans-éclair. Essaillon a eu le temps de perfectionner son invention : il a conçu un «*scaphandre temporel*» enduit de «*noélite*», de couleur verte, qui permettrait à un individu, chose qui était impossible avec les comprimés, d’explorer des époques situées en dehors de sa propre vie, tout en restant invisible grâce à un «*vibreux*» qui assure un décalage temporel.

L’audacieux Saint-Menoux fait l’essai du scaphandre, mais effectue d’abord une fausse manœuvre, et est coincé hors du temps. Peu à peu, il parvient à en maîtriser le fonctionnement, et à en corriger les défauts.

Il se rend d’abord dans l’avenir proche, se rencontre dans un escalier, couche au côté d’Annette, fait une visite à l’école où il est professeur, et où il commet quelques facéties. Puis, s’enhardissant, il fait un premier grand voyage qui le conduit en l’an 2052, où il observe le «*ravage*» décrit dans le précédent roman de l’auteur, dû à la disparition de l’électricité. Il revient à son époque non sans certaines difficultés ; en effet, de la fumée a traversé son corps alors qu’il utilisait le «*vibreux*», et elle y est restée prisonnière ; lorsqu’il se «*rematématise*» chez Essaillon, il doit garder le lit quelque temps.

“Le voyage entomologique”

Après cette expérience catastrophique, Essaillon, désireux d’en savoir plus long sur le sort des survivants de l’an 2052, invite Saint-Menoux à aller explorer le millième siècle.

Le voyageur du temps y rencontre des vaches géantes et des hommes asexués qui semblent occuper la fonction de bergers. Il arrête son «*vibreux*», et, par le fait même, devient visible. Aussitôt, une horde de guerriers se précipite vers lui. Redevenu invisible, il décide d’explorer une espèce de cône dont ils

sont sortis. Il y découvre trois gardiens, des êtres dont la seule fonction est de détecter les intrus, et qui le surveillent chacun à sa façon : l'un par l'ouïe, un autre par la vue, le troisième par l'odorat.

Puis il voit des hommes-ventres, qui sont ceux qui mangent pour les autres : certains boivent du lait, d'autres dévorent des porcs, d'autres encore avalent des fruits. Il constate que tous ces êtres sont enfantés par «*l'être-montagne*», une mère gigantesque et unique ; que cette humanité forme une collectivité, où la notion d'individu est balayée, chaque être étant spécialisé dans une tâche pour œuvrer en vue du bien collectif.

Ce qu'il a vu incite Essaillon, malgré son infirmité, à l'accompagner dans son fauteuil roulant. Le savant tue «*l'être-montagne*». Les deux voyageurs reviennent à leur époque, mais Essaillon y arrive en morceaux, mort. Il avait, sans s'en rendre compte, déchiré son scaphandre. Annette pleure son père, mais Saint-Menoux remédie à la situation en retournant dans l'avenir pour empêcher la déchirure. Essaillon est donc vivant, mais il choisit de retourner vers son destin car il ne veut pas agir contre la volonté divine qui avait décidé de le faire mourir à ce moment précis.

“L'imprudence”

Saint-Menoux se retrouve donc seul avec Annette. Il a l'intention de cesser les expériences, et de se marier avec elle. Pourtant, en pleine guerre, les ressources manquent. Il effectue donc un autre voyage, cette fois-ci en 1890. Une série de vols lui permet de s'enrichir.

En revenant au présent, il découvre que ses exploits, relatés dans les journaux d'avant 1914, ont entraîné l'apparition en 1942 d'ouvrages scientifiques et de romans populaires le mettant en scène, sous le nom de «*Diable Vert*», et qui n'existaient pas avant qu'il n'eût entrepris son voyage. Bien plus, le contenu de ces documents se modifie à mesure que de nouvelles intrusions dans le passé sont effectuées. Il lui semble donc que le temps soit susceptible de plasticité, et que tout soit possible. De plus en plus, il va essayer de changer le passé pour influencer sur le présent, afin d'étudier ses nouveaux pouvoirs.

Cependant, au cours d'un autre voyage, il se fait prendre, et perd son scaphandre. Mais Annette vient le sauver alors qu'il s'explique devant un tribunal de 1890.

Rentrant chez lui, il se rend compte que l'architecte Michelet, son voisin, n'existe plus. Lors d'un voyage, Saint-Menoux avait empêché la célébration d'un mariage, celui des parents de l'architecte. Pourtant, il se souvient de Michelet, et ne peut pas se faire à l'idée qu'il n'existe pas. L'édifice affreux qu'a construit l'architecte est toujours là ; cependant, ce n'est plus son nom qui est inscrit sur la plaque de bronze, mais celui d'un autre architecte. C'est donc dire que la mort d'un être ne modifie en rien le cours des événements, qu'une force mystérieuse tend toujours à recréer les mêmes effets, au besoin à partir de mêmes causes.

Pour se le prouver, Saint-Menoux décide de tuer, avant qu'il ne soit engagé dans l'Histoire, Napoléon, qu'il considère comme un tyran, et de soulager ainsi l'humanité de ce qu'il considère l'un des plus grands fléaux de l'Histoire. Il va le rencontrer alors qu'il n'est encore que Bonaparte et simple lieutenant d'artillerie, et que, en septembre 1793, il fait le siège de Toulon ; il le vise mais un artilleur se jette devant l'officier, et meurt à la place de celui qui deviendra empereur. Or cet artilleur est l'arrière-grand-père de Saint-Menoux qui ainsi s'efface de l'univers. Annette, qui l'attend, sent s'approcher de la maison une vague présence, mais : «*La lune éclaire la rue vide. Un petit tourbillon de vent monte les trois marches et jette sur ses pieds nus une feuille morte.*»

Analyse

Intérêt de l'action

Dans ce roman fondé sur le voyage dans le temps, est évidente l'influence du roman de H.-G. Wells «*The time machine*» (1895, «*La machine à explorer le temps*») où un savant, voyageur solitaire du temps, est curieux de savoir où le progrès va mener l'humanité ; constate, dans un avenir très lointain, sa dégénérescence en races diverses et spécialisées (Morlocks et Éloïs). Cependant, Barjavel alla beaucoup plus loin dans le délire fantaisiste et satirique, l'humanité future (en l'an 100 000)

s'apparentant désormais aux insectes sociaux. D'autre part, le nom de la «noëlite», la substance qui dérobe ce qu'elle recouvre à l'action du temps, a pu être fait sur le modèle de celui de la «cavorite», la substance qui dérobe à la gravitation, et permet la propulsion de la fusée des *“Premiers hommes dans la Lune”*, du même Wells, Cavor étant son inventeur et le héros du roman.

Bien loin de ces spéculations, *“Le voyageur imprudent”* commence ainsi : *«Il faisait un froid de guerre. Au petit matin, le sergent Mosté découvrit un soldat, demi nu, tordu en travers des feuillées. Le gel qui montait de la neige l'avait empoigné à mort. Ses cuisses sonnaient au doigt comme des planches. Quatre hommes l'emportèrent. Celui qui le prit par la tête lui cassa les oreilles.»* Un climat d'inquiétude et un suspense sont ainsi créés, mais ils sont tout à fait inutiles, comme l'est d'ailleurs tout le premier chapitre, simple hors-d'œuvre où Barjavel voulut parler de sa propre expérience de la guerre, même s'il l'avait faite en tant que caporal d'intendance d'un régiment de zouaves.

Le rythme est ensuite soutenu jusqu'à la fin, le lecteur attendant l'erreur qu'annonce le titre, et que va commettre le voyageur du temps. Les voyages s'effectuent sans grand déploiement technique, et ne donnent lieu d'abord à rien d'extraordinaire, puisque Barjavel envoie son héros dans des époques proches, ou réutilise son livre précédent, en le faisant aller en 2052. L'étonnement est plus grand lors du saut au millième siècle, passage où l'humour n'est pas absent : parmi les «hommes-ventres», celui qui avale des raisins a le nez rouge, ne cesse de tourner, est donc l'ivrogne type ; celui qui boit du lait ressemble à un bébé ; celui qui ingurgite les cochons roses ressemble à l'homme qui, chaque midi, engouffre sa nourriture en lisant son journal ! Par contre, l'accident dont est victime Essaillon apporte une touche d'horreur : *«Sous la coupole, dans la lumière des champignons, les débris de chair de mon maître mettaient leurs taches sombres sur l'or roux de la chevelure de la tête coupée. L'expression de celle-ci n'avait pas changé. Les yeux clos, les lèvres enfin calmées esquissaient un sourire de paix totale.»*

La division du roman en trois parties lui imprime une nette progression. Dans la première, dûment intitulée *“L'apprentissage”*, l'explorateur du temps apprend à se servir de son nouvel instrument. Dans la deuxième partie, Saint-Menoux utilise son «scaphandre temporel» pour entrevoir ce que l'avenir réserve à l'humanité, le titre *“Le voyage entomologique”* se justifiant puisque l'explorateur découvre une société d'insectes ; la partie est parsemée de fragments du *“Rapport de Pierre Saint-Menoux à Noël Essaillon sur son voyage en l'an 100000”* : *«En deux mois de notre temps ordinaire, j'ai traversé trente fois mille siècles, et suis trente fois revenu de cet avenir. [...] J'ai accumulé les observations. Il me convient aujourd'hui d'en faire la synthèse.»* Dans la dernière partie, l'explorateur se sert de son scaphandre pour aller dans le passé, et tenter de modifier l'Histoire. Ainsi, contrairement au roman précédent, *“Ravage”*, *“Le voyageur imprudent”* est un roman complet, avec une fin qu'on peut compter parmi les meilleures de l'auteur.

Il orna son histoire de voyage dans le temps d'une histoire d'amour, plus belle que celle qu'on trouve dans *“Ravage”*, mais qui rend le roman peut-être un peu trop sentimental par moments.

Cependant, dans son ensemble, *“Le voyageur imprudent”* est un chef-d'œuvre de fantaisie pure et de cruauté humoristique.

Intérêt documentaire

Dans *“Le voyageur imprudent”*, Barjavel fit un tableau de différentes époques, et surtout imagina les conditions d'un voyage dans le temps.

Parmi ces différentes époques, on trouve d'abord celle, au présent, de la Seconde Guerre mondiale dans la France qui était soumise à l'Occupation, à la pénurie alimentaire, mais fut aussi une période fertile en multiples inventions : pourquoi pas celles de la «noëlite» et du «scaphandre temporel»? Mais on peut s'étonner qu'on puisse, en ce temps de malheurs, se passionner pour l'exploration temporelle.

Puis, dans l'avenir, on revisite le pays en 2052, Barjavel revenant, dans une note de bas de page, sur la question de la disparition de l'électricité, et indiquant même que le choix de cette année serait fondé sur l'interprétation d'un quatrain de Nostradamus.

Enfin, par un saut dont l'énormité est étonnante, semble le fruit d'une folle imagination gratuite, on passe à l'an 100 000. N'est-ce pas beaucoup trop loin (moins cependant que l'an 802 701 de Wells !) pour être intéressant? Mais peut-être était-il plus prudent pour Barjavel de ne pas tenter d'imaginer un futur plus proche? quatre ou cinq ans par exemple...

C'est *"Le voyage entomologique"* (titre inspiré peut-être des *"Souvenirs entomologiques"*, du naturaliste J.H. Fabre, qui fut le premier à décrire avec précision et aussi poésie les mœurs intimes des insectes, les abeilles en particulier), dans un futur guère moins effrayant que celui de Wells, horrible, froid, terrible, inhumain. Barjavel s'essaya, dans une amusante et délirante illustration des thèses évolutionnistes, à une restructuration biologique complète et à une hyperspécialisation radicale des êtres, chacun étant voué à une tâche pour œuvrer en vue du bien collectif : les bergers, les siffleurs d'alarme, les gardiens (trois, dont l'un surveille par l'ouïe, un autre par la vue, le troisième par l'odorat), les guerriers, les hommes-ventres qui mangent pour les autres (certains boivent du lait, d'autres dévorent des porcs, d'autres encore avalent des fruits, car on *«s'est contenté d'exterminer tous les végétaux inutiles ou nuisibles ; [on] a également détruit les oiseaux, les poissons, les reptiles, les batraciens ; [...] tous les habitants des eaux, de l'air et de la terre, dont [on] avait renoncé à se servir. Les mammifères ont été réduits à deux espèces : les vaches et les porcs devenus, herbivores.»*), les cerveaux qui sont des amas obscènes baignant dans le sérum physiologique au cœur de cuves translucides ; tous des robots de chair asexués, tandis que des reproducteurs, homoncules mâles, hommes-spermatozoïdes, fécondent *«l'être-montagne»*, une mère universelle, gigantesque et unique pour une zone géographique, qui pondent, prêtes à servir, toutes les variétés d'humains des temps nouveaux. Saint-Menoux, effaré, la contemple : *«J'ai fait le tour du géant. Je l'ai trouvé pareil de partout. Il avale par toutes ses bouches, à la cadence de plusieurs centaines par minute, la foule des hommes ravis. Ses milliers de lèvres qui s'ouvrent et se ferment composent un bruit mou, un clapotis de mer d'huile. / La foule impatiente qui se presse au-dehors ne doit pas connaître la mort abominable qui l'attend, le piège affreux vers lequel l'attire le mirage. Mais ces êtres ont-ils seulement la notion de la mort? [...] L'être-montagne blotti dans sa carapace de terre, c'est - je n'ose écrire la femme - c'est la femelle, c'est la reine. Et les homoncules qui piétinent d'impatience dans la poussière, ce sont les mâles. / Je comprends maintenant leur joie. C'est vers la vie, et non pas vers la mort, qu'ils se précipitent. Comme mes contemporains, mes frères, me paraissent misérables à côté d'eux ! Le mirage à mille visages, qui attire les petits mâles vers la femme unique est peut-être le seul trait commun entre leurs amours et les nôtres. [...] Tout en haut de l'énorme masse, sous la voûte de la coupole, dans un lit de cheveux d'or repose la tête de la reine. À peine plus grande qu'une tête de femme nôtre, elle s'incline en arrière, les yeux clos. Ses cheveux l'entourent de leurs vagues, viennent battre mes pieds de leur flot blond. [...] Comme un orage, une expression violente bouleverse parfois la face baignée d'or, tord sa bouche, ravage son front. Sans ouvrir les paupières, elle se tourne à droite et à gauche dans l'oreiller de ses cheveux, se débat, puis peu à peu retrouve son calme, sans que j'aie pu deviner si c'est la joie de l'épouse ou la souffrance de l'accouchée qui a un instant troublé son ineffable repos.»* Cette humanité, qui a entièrement soumis la nature à ses besoins tout en s'y adaptant de manière irréversible, a perdu toute intelligence autre que celle de l'instinct, forme une collectivité où la notion d'individu est balayée, l'amas de la ruche ou de la fourmilière l'ayant emporté sur la conscience individuelle, l'amour lui-même étant réduit à la dissolution du mâle.

Cette vision est assez grotesque, frise le ridicule. Si le héros est stupéfait et ému de ce qu'il voit, le lecteur a plutôt tendance à se moquer. Il se demande pourquoi avoir choisi une époque si lointaine alors qu'Aldous Huxley avait traité la question dans *"Le meilleur des mondes"* (1932), en situant ce futur dans seulement six cents ans.

On ne peut pas prendre plus au sérieux la *«noélite»* qui suspend dans le temps ce qu'elle recouvre, une légère impulsion suffisant à faire dériver cette bulle hors-temps à travers le temps, substance

dont la nature demeure évidemment un mystère. De toute façon, ce qui compte, ce sont ses effets, la façon dont elle est utilisée.

Intérêt psychologique

Les trois personnages du roman sont étroitement liés, ce qui leur donne une force que la mort d'Essaillon vient briser. Saint-Menoux prend alors l'initiative, et, comme Annette est trop timide pour le conseiller, il s'engage inconsidérément dans l'aventure finale, et commet une faute fatale. Et ces trois personnages ne manquent pas d'épaisseur et de relief.

Noël Essaillon est énigmatique. Cet homme de science a d'abord, véritable incarnation de l'avertissement de Rabelais : «Science sans conscience n'est que ruine de l'âme», été animé d'un effrayant cynisme : *«Nous autres savants ne devons pas montrer trop de sensiblerie. Qu'est-ce que la mort de quelques milliers d'hommes, quand on travaille au bonheur de l'humanité entière?»* Pour vérifier sa théorie, il avait, dans un acte excessif proche de la folie, donné quelques échantillons de sa mystérieuse substance à des militaires d'un pays éloigné d'Asie qui avaient lancé des bombes de «noëlite» sur une ville, sacrifiant ainsi des vies humaines : *«Neuf hommes sur dix moururent. Cela se fit beaucoup plus vite et plus efficacement qu'au cours des guerres les plus perfectionnées. Les survivants, je pus bientôt m'en assurer, disposèrent d'une force nouvelle, issue de leur cerveau. [...] Certains indices m'inclinent [...] à croire que l'énergie nouvelle existe déjà de nos jours. Mais nous ignorons son existence et négligeons de la découvrir : la puissance de nos machines nous suffit.»* Il décida donc de garder son secret pour lui-même, et de n'utiliser son invention qu'à des fins pacifiques, afin d'étudier l'évolution de l'humanité à travers les âges, de la contrôler afin qu'elle vive dans un monde meilleur : *«Il ne m'est pas défendu d'espérer qu'après avoir voyagé à travers les siècles, étudié dans sa chair l'histoire passée et future, recherché les causes exactes des guerres, des révolutions, des grandes misères, il soit possible d'en éviter quelques-unes... Peut-être accélérer le progrès, emprunter à nos petits-fils des inventions ou des réformes qui les rendront heureux, pour les offrir à nos grands-pères.»* Quand Saint-Menoux le rencontre, il évoque, tant par son obésité (ce bon vivant se sert de son invention pour s'approvisionner abondamment en mets délicats), par son aspect bonhomme et sa jovialité, comme par son prénom, une sorte de Père Noël bienveillant. Il est d'ailleurs un père aimant, d'autant plus que, coupé du monde par son infirmité, il n'a de contact sensible avec lui que par sa fille, qu'il associe d'ailleurs à ses travaux. Il l'adore, et c'est la raison pour laquelle il n'est pas allé dans le passé pour éviter l'accident qui l'avait privé de ses deux jambes car c'est à l'hôpital qu'il avait rencontré celle qui le soignait et qui allait devenir sa femme. C'est pour sa fille qu'il s'est résolu à supporter son infirmité.

D'Annette, Barjavel a fait une femme au summum de ce qu'il considérerait la perfection. Elle n'a que des qualités. Elle est évidemment belle, jeune, douce, très réservée, simple, naturelle, sans aucune complication psychologique, pure et rayonnante. Elle veille sur son père. Toujours prête à rendre service, elle apporte son aide aux deux explorateurs dans leurs travaux. En secret, elle éprouve un sentiment très profond pour Saint-Menoux, l'amour qui naît en elle étant sans honte et sans restriction puisqu'elle se montre tout à fait dévouée pour lui, prête, sans être possessive, à sacrifier le «scaphandre temporel» pour le garder près d'elle, montrant son courage quand elle part à son secours. Mais, ne participant pas aux courses folles des deux hommes après des vérités qui les entraîneront à leurs pertes, elle est à la fin la seule figure vivante qui se dresse dans la nuit et le vent, où ils se sont perdus.

Saint-Menoux, qui est attachant par son caractère un peu simple, naïf même mais touchant, est intelligent, curieux, et a l'âme d'un aventurier qui sait prendre des risques, et en assumer les responsabilités. Passionné par les expériences d'Essaillon, se montrant un disciple plus qu'un simple collaborateur, il est le candidat parfait pour jouer les explorateurs du temps. Mais, lui qui, d'abord soucieux du sort des autres, en vint à développer un égoïsme indifférent où seule la femme qu'il aime trouve une place, lui qui avait affirmé qu'il ne fallait en aucun cas intervenir sur le cours des

événements, se révèle espiègle, n'hésitant pas à utiliser la machine pour «jouer des tours», pour se faire petit voleur sans vergogne, trop audacieux aussi et imprudent en cédant à la tentation de pousser les expériences jusqu'à un point de risque qui peut être un point de non-retour ; c'est d'ailleurs ce dont il est victime à la fin du roman, quand, sans trop de scrupules, il détourne le voyage dans le temps à ses propres fins, devient même un assassin.

Amoureux, Annette *«représentait pour lui, tout ce qui, dans notre humanité si archaïque, agitée de si effroyables secousses, tachée de tant de misères, donnait pourtant à la vie un goût de merveilleuse douceur.»* - *«Il s'aperçut qu'il ressentait un bonheur extrême, une satisfaction chaude de cœur à laquelle s'ajoutait un sentiment de sécurité. [...] Il venait, à l'instant, de le trouver, le compagnon parfait, celui que les hommes cherchent en vain, l'âme jumelle. Entre eux, point de mensonge, de fausse pudeur. Et leur égoïsme, c'était justement ce qu'ils partageaient le mieux.»*

On pourrait regretter qu'il traque aux confins des temps le bonheur des êtres humains, en ignorant le sien propre qui était, dès le début, à côté de lui, bien présent. Mais ainsi le roman aurait perdu tout intérêt !

Et il reste que ce roman, à la différence de la plupart des romans de science-fiction, présente des personnages dotés de personnalités intéressantes.

Intérêt philosophique

"Le voyageur imprudent", s'il est moins engagé que *"Ravage"*, offre des sujets de réflexion sur la conception qu'on peut se faire du destin de l'humanité, et, surtout, sur ce moyen d'échapper aux limitations imposées à l'humanité que pourrait être le voyage dans le temps.

On voit l'humanité passer de la Seconde Guerre mondiale au «*ravage*» de 2052 et enfin à la société «*entomologique*» du millième siècle où chacun est voué à sa tâche dans l'inconscience totale d'être vivant. Barjavel, dépité de voir le gâchis par lequel l'être humain, en pleine possession de moyens, ne les utilise que contre lui, animé d'un grand pessimisme, les lui ôta, montra à quelle aberration totale conduit la tendance à la spécialisation qu'il constatait déjà à son époque. Et, si Saint-Menoux indique : *«Je n'oublie pas que mes explorations n'ont d'autre but que de découvrir le secret du bonheur, sinon pour l'homme, du moins pour les hommes. L'ont-ils enfin trouvé? Il est certain qu'ils ne sont pas malheureux. C'est déjà beaucoup. Sont-ils heureux? Je ne peux résoudre ce problème avant de savoir s'ils connaissent l'amour.»* Or, à ce sujet, il se demande : *«Quelle différence profonde existe-t-il entre la ronde des petits mâles autour de la reine, et le quadrille que les hommes de notre siècle dansent avec les femmes nos contemporaines? La nécessité puissante de la reproduction les meut comme des pantins. Ils se croient libres, chantent l'amour, et les yeux et l'âme de leur bien-aimée. Et la loi de l'espèce les mène par le bout du sexe. Tristan, Roméo sont de simples porte-graine. Ils ont mission de la déposer dans le terrain qui l'attend et qui est toujours le même, qu'il se nomme Iseult ou Juliette. Le reste est littérature.»* C'est donc avec une cruelle ironie que l'auteur marqua que le grand sentiment dont se targuent les êtres humains ne répond qu'à une nécessité purement animale, qu'à l'instinct génésique.

Parmi les rêves d'échappement à leur condition que font ces êtres humains, juste après l'envie de voler comme les oiseaux, vient celle de voyager dans le temps, qui serait la possibilité de modifier les événements selon ses désirs, de contrôler son destin.

On voudrait aller dans l'avenir pour savoir de quoi il sera fait. On pourrait y rester s'il est idéal. On pourrait revenir dans le présent pour mettre à son profit l'avantage qu'on a vu plus tard ; ou, si on y voit le malheur, le naufrage de la civilisation ou de l'humanité, revenir de toute urgence pour porter la mauvaise nouvelle, et tout tenter pour empêcher le pire. Voyager dans l'avenir serait un défi à la mort, un souhait de lui échapper.

On voudrait aller dans le passé pour rectifier les erreurs, les échecs, refaire l'Histoire. Voyager dans le passé serait un défi au destin, à notre identité.

Ces voyages dans le temps sont impossibles. Mais l'idée de leur possibilité, qui depuis toujours fut caressée, se vit ouverte par l'apparition dans les années 1920 de la théorie de la relativité d'Einstein qui couple le temps à l'espace dans un mariage à quatre dimensions, ce qui rendrait possible de se déplacer dans le temps comme on se déplace dans l'espace. Il n'en fallut pas plus pour que la littérature d'anticipation exploite allègrement ce thème, évoquant souvent la «nouvelle physique» comme support des aventures spatio-temporelles qu'elle imagina, et se demander aussi quelles peuvent être les conséquences de telles incursions, aborder les problèmes qu'elles posent, que pose en fait surtout le voyage dans le passé.

Car ce voyage, à moins qu'on ne fasse bien attention à ne toucher à rien dans le passé, conduit à une impasse logique, à une rupture du lien logique qui existe entre une cause et un effet, à ce qu'on appelle un paradoxe temporel. Ce sont ces complications qui firent qu'après Wells le voyage dans le passé fut privilégié par les écrivains.

“Le voyageur imprudent” illustre un de ces paradoxes temporels, le fameux paradoxe du grand-père : un être humain retourne dans le passé et tue son grand-père avant même que ce dernier ait eu des enfants. Barjavel est souvent présenté comme étant le premier à l'avoir énoncé. Il déclara : *«On m'attribue la paternité de ce qu'on appelle “le paradoxe temporel”. En gros, c'est un personnage qui réussit à voyager dans le temps. Dans chacune de mes histoires, le héros parvient à modifier le temps et à mettre en évidence les grandes contradictions de la vie humaine.»*

En fait, l'écrivain ne vit que plus tard l'aporie à laquelle il avait abouti en 1943. Car ce ne fut qu'en 1958, lors de la réédition de son livre dans la collection “Présence du futur”, qu'il ajouta un “*Post-scriptum*”, sous-titré *“To be and not to be”*, où il constatait, en parlant de son héros :

«Il a tué son ancêtre?

Donc il n'existe pas.

Donc il n'a pas tué son ancêtre.

Donc il existe. Donc il a tué son ancêtre.

Donc il n'existe pas...

[...] Être ou ne pas être? se demandait Hamlet. Être et ne pas être, réplique Saint-Menoux.»

Mais ce véritable petit essai à la Philip K. Dick paraissait à une date où le thème avait déjà été redécouvert et amplement exploité par les écrivains états-uniens de l'«âge d'or» de la science-fiction.

Il reste que l'impossibilité pour Saint-Menoux de tuer Bonaparte tout en tuant son arrière-grand-père mène à deux conclusions : on peut changer le cours des événements, mais on ne peut pas changer l'Histoire, puisqu'on ne peut pas faire mourir Napoléon avant la date prévue. Il faut donc constater que l'Histoire est douée d'une sorte d'élasticité, que le temps inclut une part de liberté et une part de fatalité. Et qu'on ne peut le modifier sans se modifier soi-même, sans avoir ce qu'on pourrait appeler une «existence disjonctive» (Barjavel parla ailleurs de *«vie au conditionnel»*).

Ainsi le thème du paradoxe temporel n'est pas un simple jeu d'esprit, mais un acte où se joue toute la condition humaine.

Destinée de l'œuvre

Le roman fut publié en feuilleton, du 24 septembre 1943 au 14 janvier 1944, dans l'hebdomadaire collaborationniste “Je suis partout”, où il fut présenté par un article élogieux de Claude Maubourguet. Cette parution fut ensuite reprochée à Barjavel, qui s'en défendit de bonne foi auprès de Pierre Assouline, auteur d'un livre sur cette période (*“L'épuration des intellectuels”*, 1985).

En 1944, le roman parut en volume. Il connut alors un indéniable succès ; la revue de l'actualité littéraire “Paru” en présenta un résumé précis, dans son numéro 4 d'avril-mai 1944. La revue “Idées”, éditée à Vichy comme “revue de la Révolution Nationale”, le présenta dans l'un de ses derniers numéros (mai 1944) sous la plume de Jean Malabard.

La même année, le roman obtint, avec *“Ravage”*, le Prix des Dix, attribué par dix humoristes qui se voulaient les remplaçants des académiciens Goncourt.

Barjavel nourrit le projet d'en faire une pièce de théâtre. Après une première rédaction à la fin de la guerre où il lui donna la forme d'une tragédie, il revint sur son projet à l'été 1950, puis y renonça.

Le roman resta longtemps relativement oublié jusqu'à ce que, en 1958, il soit republié dans la nouvelle collection "Présence du futur", Barjavel ajoutant alors son "*Post-scriptum*". La jeune revue "Fiction", qui avait déjà salué "*Ravage*" quelques années auparavant, publia une critique dans son numéro 50 de janvier 1958, où fut développée la comparaison avec "*La machine à explorer le temps*" de H.G. Wells et avec "*L'œil du purgatoire*" de Jacques Spitz, paru à la même époque. "*Le voyageur imprudent*" connut alors un rebond, fut considéré désormais comme un grand classique de la science-fiction, surtout de ce sous-genre qui traite du voyage dans le temps, thème que Barjavel n'allait plus traiter, cette préoccupation n'ayant donc été que momentanée. En 1981, Pierre Tchernia réalisa une adaptation sous forme de téléfilm avec Thierry Lhermitte, Jean-Marc Thibault et Anne Caudry.

Avec "*Ravage*" et "*Le voyageur imprudent*", Barjavel illustra une science-fiction «à la française» qui fut très vigoureuse avant que ne survienne massivement la science-fiction états-unienne. En fait, le terme n'était pas encore utilisé dans une France alors coupée du monde anglophone. On avait parlé plutôt de «roman scientifique» chez Jules Verne, de «roman d'anticipation» pour J.-H. Rosny aîné ou Albert Robida. Les «romans extraordinaires» de Barjavel ne faisaient intervenir ni extra-terrestres répugnants, ni robots psychopathes, ni voyages spatiaux délirants, ni mutants inquiétants. Mais il y développait déjà des idées qui allaient dominer le genre lors du déferlement des années 1950 : apocalypse, fin du monde, voyage dans le temps, retour à la barbarie et autres catastrophes imputables à une technique aliénante ou malicieusement utilisée.

Il cessa de collaborer à "Je suis partout" et "Gringoire", devint directeur littéraire chez Denoël, pouvant donc, le 16 juillet, présenter à Lucien Rebatet les premiers exemplaires de son violent pamphlet antisémite, "*Les décombres*", alors que débutait la rafle du Vél' d'Hiv...

Il publia :

1944

"Cinéma total. Essai sur les formes futures du cinéma"

Essai

Barjavel y prédit des moyens audio-visuels dont un grand nombre ont été depuis réalisés, tels que la couleur, l'image en trois dimensions, l'usage abondant et bien accueilli par les spectateurs de la pornographie. Les autres sont pour l'avenir...

En 1944, lors de la libération de la capitale, Barjavel assista avec consternation aux affrontements entre Allemands en fuite, jeunes idéalistes du maquis, et Parisiens devenus justiciers. Lors de l'«épuration» qui suivit la fin de la guerre, il n'échappa pas à la vague de suspicion de l'époque, fut inscrit sur la liste noire du "Comité National des Écrivains", et quelque peu inquiet. Mais ses amis écrivains le blanchirent des accusations de collaboration portées contre lui. En fait, on lui reprochait moins l'idéologie de ses romans que leur prépublication en feuilleton dans l'hebdomadaire "Je suis partout". Dès lors, il allait connaître une longue traversée du désert.

Le comité d'épuration ayant démis Robert Denoël de ses fonctions, il dirigea de fait la maison d'édition. Denoël fut mystérieusement assassiné le 2 décembre 1945.

Après la guerre, Barjavel mêla les activités de journaliste, de critique, de romancier et de scénariste.

Il publia :

1945
“La fée et le soldat”

Nouvelle

Ce joli conte décrit un monde matérialiste, mécaniste, totalitaire et surtout monstrueusement désenchanté.

1946
“Tarendol”

Roman

Le narrateur, qui intervient à de multiples reprises dans le cours du récit, nous prévient : *«C'est une histoire d'amour, et quand le monde peut disparaître en une étincelle, il nous faut nous hâter d'aimer. C'est aussi une histoire de sang et de mort, mais c'est avant tout une histoire d'amour. Si vous y rencontrez si souvent le sang et la mort, c'est qu'elle est une histoire de tous les jours, et, de plus, une histoire de nos jours.»*

Au printemps 1943, Jean Tarendol, élève interne de Terminale dans la petite ville imaginaire de Millon les Tourdres, s'éprend de Marie Margheride, fille de la directrice de l'école des filles. Ils flirtent, mais Jean doit bientôt fuir la ville, victime d'une double dénonciation calomnieuse envoyée à la Gestapo et au maquis. Les parents de Marie, ayant appris son idylle, décident de l'envoyer pour l'été au village de Saint-Sauveur, sous la garde d'une vieille tante. Jean parvient à la retrouver. Il travaille aux champs comme saisonnier. Lui et Marie découvrent le plaisir charnel le soir, en cachette, dans les ruines d'un château abandonné. L'automne arrive. Jean décide de gagner Paris, et d'y faire des études d'architecte. Il demande à Marie de l'attendre auprès de ses parents. Dès qu'il aura un métier, ils vivront ensemble. À Paris, la vie est dure ; comme il n'a pas le sou, Jean, pour survivre, assure des corrections chez un imprimeur qui le nourrit et le loge. Marie et Jean s'écrivent quotidiennement. Mais Marie découvre qu'elle est enceinte. Elle s'en ouvre à ses parents. Ces derniers refusent qu'elle épouse Jean, étudiant misérable qui ne pourra jamais l'entretenir. Son père la pousse à avorter. Marie refuse. Elle appelle Jean au secours. Mais il ne répond pas. A-t-il abandonné Marie comme son père le prétend ? Non. Gravement blessé au cours d'un bombardement allié, il n'est pas en mesure de lui écrire pendant plusieurs semaines. Désespérée, elle fait une fausse couche. Convalescent, Jean lit enfin les lettres de Marie. Il convainc son ami, Bazalo, de l'emmener de toute urgence à Millon où il arrive pour Noël. Trop tard ! Marie est morte de chagrin et des suites de sa fausse couche. Fou de rage, Jean convainc son ami de tuer le père de Marie, étant dans l'incapacité de le faire lui-même car il porte le cadavre de Marie. Jean congédie son ami, et porte Marie jusqu'aux ruines où il songe au suicide ; puis, au dernier moment, il décide de vivre dans le monde des humains, soutenu par le souvenir vivant de son amour pour Marie. Cette phrase conclut le roman : *«Les hommes mûrs, les hommes las, iront à leur tâche avec les joyaux et les larmes et les cendres de leur jeunesse bien secrètement enfermés en eux.»*

Commentaire

En 1934, Barjavel avait annoncé un roman intitulé *“François-le-fayot”*, qui ne fut jamais publié, qu'il détruisit, mais qui a constitué la première écriture de *“Tarendol”*.

Contrairement à ses œuvres les plus connues, il ne s'agit pas d'un roman de science-fiction, mais d'un roman d'amour triste mais beau, qui raconte les amours de deux adolescents, qui est à mi-chemin entre du Pagnol (*“Le temps des secrets”* et *“Le temps des amours”*) et du Shakespeare pour le côté dramatique. En effet, il n'est pas sans rappeler *“Roméo et Juliette”* car c'est une tragédie construite autour d'une galerie de personnages attachants et profondément humains. Il illustre une certaine conception de l'amour : celle de l'amour absolu, un sentiment puissant, connu par bien peu

d'êtres, qui donne aux amants une force incomparable, qui les fait différents du commun des mortels, tandis que *«la haine est la seule passion accessible aux médiocres. Ils trouvent, à haïr, un semblant de grandeur. C'est pourquoi la haine est si commune et si facile à propager.»* Il n'y a aucune mièvrerie dans cette conception de l'amour, car, loin d'être platonique, il inclut le désir charnel et l'union des corps. Mais la sexualité n'épuise pas l'amour. Beaucoup assouvissent leur sexualité sans connaître ce sentiment fort. Ainsi en va-t-il pour Fiston, camarade de classe de Tarendol dont le dépucelage n'est que la satisfaction d'un besoin physique. L'amour est à la fois précieux et fragile, étant menacé par les aléas de l'existence. Le père de Marie, tentant de la dissuader d'épouser Jean et d'avoir un enfant, décrit de manière effrayante ce que pourrait être leur avenir : *«Tu te vois, à seize ans, avec un marmot et un mari ouvrier, qui travaille dans l'encre, qui rentrera tout crasseux, et toujours le portefeuille vide et les assiettes aussi ! [...] Ce seraient les disputes perpétuelles, il te dirait que c'est à cause de toi qu'il a échoué, qu'il n'a pas pu poursuivre ses études, qu'il a dû penser avant tout à vous faire vivre, toi et tes enfants. [...] Et toi peu à peu tu le détesterais à cause de la misère d'où il ne parviendrait pas à vous sortir. Tu lui en voudrais de son échec, des habits usés de tes enfants, de tes mains abîmées aux travaux du ménage, de ta déchéance. À vingt-cinq ans, tu serais une vieille femme, maigre, aux traits tirés, aux yeux tristes.»* La mort de Marie ne permet pas de savoir si cette sombre prédiction se serait réalisée...

En toile de fond, Barjavel décrit une région imaginaire inspirée de sa Drôme natale (dans Millon les Tourdres, il faut reconnaître Nyons, sa ville natale), dans la France occupée par les Allemands. Les privations et les restrictions en constituent le refrain lancinant. Rationnement alimentaire et couvre-feu rythment la vie quotidienne. Ceux qui n'ont pas les moyens de recourir au marché noir connaissent la faim. C'est le cas de Jean Tarendol, fils d'une paysanne misérable. Au-delà, la police, la Gestapo et le maquis apparaissent comme un danger diffus pour ceux qui tentent simplement de vivre sans prendre part aux événements. À Paris, les bombardements alliés divisent la population. Les uns disent que c'est le prix à payer pour être libérés, d'autres répondent qu'ils n'aiment pas les *«Fridolins»* (nom péjoratif donné aux Allemands), mais qu'ils n'aiment pas les bombes non plus. Jean, apolitique, ne prend pas part à ces discussions.

Cette histoire écrite avec une grande simplicité, dans un style poétique inimitable, et avec un humour souvent caustique envers le progrès et les humains, se lit vite, mais serre le cœur.

Julien Duvivier acheta les droits pour le cinéma, et Barjavel fit son premier scénario et son premier dialogue pour le cinéma. Mais le refus du producteur fit qu'il n'y eut pas de film.

En 1980, *«Tarendol»* fut adapté à la télévision par Louis Grospierre, avec Jacques Penot dans le rôle de Jean Tarendol, Florence Pernel dans celui de Marie et Daniel Gélin dans le rôle de Bazalo.

1946

‘Les enfants de l'ombre’

Recueil de nouvelles

‘Monsieur Léry’

Nouvelle

Du fait de la pénurie causée par la guerre, il écume le marché de sa ville sans rien trouver à manger.

“Monsieur Charton”

Nouvelle

Il voit son rêve de jardinier se transformer en cauchemar quand les plantes et surtout un mimosa, devenu ensorcelé, se rebellent contre lui.

“Les bêtes - I. Le têtard”

Nouvelle

“Les enfants de l'ombre”

Nouvelle

Ce joli conte philosophique et fantastique illustre la cupidité des humains, l'horreur de la guerre et l'amour salvateur.

“Les bêtes - II. Les lionnes”

Nouvelle

“Les mains d'Anicette”

Nouvelle

Tous ceux qui croient lire l'avenir dans les mains d'Anicette se trompent lourdement. Les catastrophes s'accumulent.

“Les bêtes - III. Le papillon”

Nouvelle

“Péniche”

Nouvelle

Une fée accorde à un simple d'esprit trois vœux : il bouleverse l'équilibre du monde.

“Les bêtes - IV. La couleuvre”

Nouvelle

“La fée et le soldat”

Nouvelle

(voir plus haut)

“Les bêtes - V. Les loups”

Nouvelle

“L'homme fort”

Nouvelle

Il oblige le monde à vivre en paix, tant qu'il garde ses pouvoirs.

“Les bêtes - VI. La créature”

Nouvelle

“Béni soit l'atome”

Nouvelle

Des milliers d'années ont passé, on est bien au-delà de la conquête de l'espace, mais l'être humain est toujours aussi peu sage et toujours aussi belliqueux.

Commentaire sur le recueil

Il s'agit principalement de contes poétiques ou philosophiques écrits d'une plume malicieuse et pleine d'humour alors que Barjavel était à ses débuts. Étaient déjà là ses thèmes : pacifisme, amour, rejet du matérialisme et du totalitarisme. Sa vision était d'un pessimisme noir, car la guerre, les privations et la menace d'une catastrophe nucléaire sont omniprésentes. Mais c'est dans ces nouvelles qu'il faut chercher ses plus belles pages, ses personnages les plus étranges, les plus lumineux, les plus tendres. Ici, le vieux retraité, la petite fille, la lionne, le guerrier blindé, l'arbre, le «*monstre*» aux ailes blanches sont frères et sœurs, ont le même âge innocent, vivent dans le même univers de poésie fantastique et de lumière.

En 1946, Barjavel entra à “Carrefour”, un grand hebdomadaire né de la Libération, qui était proche des gaullistes, où il fut critique dramatique.

En 1947, il écrivit le scénario et les dialogues du film “*Paysans noirs*” de Georges Rénier, d'après un roman de De Lavignette. Le public ne montra que peu d'intérêt pour le film, et Barjavel pensa que sa collaboration avec le cinéma était terminée.

La même année, il écrivit avec Morvan Lebesque le scénario de “*Le chant de la barque ou Femmes de la tempête*”, qui fut déposé à la “Société des Auteurs de films” puis publié dans la revue “Ciné-Digest”.

Il publia :

1948
“*Le diable l’emporte*”

Roman

Dans les années 1960, l'énergie atomique est domestiquée et disponible à faible coût. Chaque État produit des centaines d'armes nucléaires. Dès lors, ils ne semblent plus avoir aucune raison de s'affronter, et les armes ne sont pas employées. Il est cependant bien évident qu'ils trouveront une raison de le faire. D'ailleurs, on se lance dans la conquête de l'espace, qui doit passer d'abord par la possession de la Lune par une des grandes nations : l'U.R.S.S., l'Europe de l'Ouest ou les États-Unis, et s'ensuivent des conflits, qui se transforment en une guerre froide au niveau mondial.

Aussi pour M. Gé, fournisseur d'armes milliardaire qui ne travaille pas pour un camp en particulier, qui fait des affaires avec tous, il est évident que la planète court à sa perte, que les armes déployées ne resteront pas inutilisées. Il sait que la prochaine guerre risque d'être la dernière parce qu'il n'y aura plus d'êtres humains ! Alors il fait construire une Arche hermétique à quinze cents mètres au-dessous du Sacré-Cœur, destinée à sauver de l'apocalypse nucléaire qui s'annonce douze femmes et douze hommes. Mais ces jeunes gens réunis sans leur consentement vont se déchirer, la plupart des jeunes hommes vont mourir sauf un, que les jeunes femmes se disputent, au point de massacrer une de celles qui avait couché avec lui, et de faire de même avec le pauvre garçon !

Un premier conflit est déclenché quand un satellite américain repère un groupe de personnes passant par le Pôle Nord, et que les États-Unis se considèrent attaqués. Toutes les nations emploient alors leurs stocks de missiles pour tirer sur ces prétendus envahisseurs, qui ne sont que des manchots ! De ce fait, les glaces fondent, et de nombreux pays se trouvent inondés. Toutes les nations s'unissent pour s'aider et reconstruire, et, la tension se relâchant, les armes sont détruites.

Durant cette période, les Britanniques construisent Moontown, une ville utopique, sphérique, géante, qui est un fleuron de la technologie nucléaire. À son sommet loge le « *civilisé inconnu* », citoyen britannique ayant renoncé à tout, jusqu'à son nom, pour devenir le modèle de l'humain du futur ; toute sa vie dépend de l'inépuisable énergie nucléaire ; tous ses organes (même son cerveau) finissent par être remplacés par une machinerie robotique afin de le rendre immortel ; il est devenu immobile, et déclare : « *Je suis heureux* ». Lors de sa visite à Moontown, des Français, les Collignot, le rencontrent. Ce sont le père, qui travaille, la mère, qui reste au foyer, les deux filles, Irène, l'aînée qui est amoureuse de Hono, le scientifique engagé par M. Gé pour construire l'Arche, et Aline, la cadette, qui vit une histoire d'amour avec Paul, leur fils adoptif. Cette famille consomme, tenant à profiter des progrès techniques, comme pour exorciser les privations de la guerre.

Comme l'Arche est désormais inutile, M. Gé fait sortir les humains qu'il y avait gardés, en fait, les quelques femmes qui y ont survécu.

Mais, dans la seconde partie, une autre guerre mondiale éclate, provoquée par la prétention d'un savant de pouvoir transformer en or les roches dont est composée la Lune. Trois nations se partagent alors la presque totalité de l'or du monde : l'U.R.S.S., la Suisse et les États-Unis. Ces derniers convoitent le secret du savant, qui disparaît soudainement. Chaque pays en accuse un autre de l'avoir enlevé. Les tensions reprennent ainsi que la fabrication d'armes. Le monde se redivise en trois blocs : les États-Unis, l'Eurasie et l'Angleterre.

M. Gé réhabilite l'Arche, où il place cette fois deux familles dont l'une est la famille Collignot, l'autre une famille de paysans dont nous ne savons presque rien. Ce seront les derniers humains qui devront reconstruire l'humanité. Au cas où l'abri ne suffirait pas, est prévue une fusée qui, cependant, ne comporte que deux places, l'une pour le dernier homme, l'autre pour la dernière femme.

La guerre commence. Tous les habitants de Paris sont tués sans que les bâtiments subissent de dommages, grâce à une arme qui détruit l'oxygène d'une zone donnée. D'autres villes subissent le même sort avec des armes à ultrasons qui font éclater les tympans des habitants. Dans toutes les villes, les habitants meurent, les seules personnes qui restent vivantes étant celles qui ont trouvé

refuge dans des abris géants. En Suisse, les gens se cachent dans la montagne sous des kilomètres de roche.

Mais la guerre devenant totale, la Suisse est bientôt écrasée par la coalition des puissances eurasiatiques. Cependant, un savant suisse crée une nouvelle arme destructrice, «*l'eau drue*», qui est en fait une modification de la structure du noyau d'hydrogène ; toute l'eau touchée par elle devient elle-même de «*l'eau drue*» ; comme elle gèle à 42° C., la Terre pourrait devenir une boule de glace, sans aucun être vivant. Le savant est décidé à utiliser cette arme si la Suisse tombe.

M. Gé, qui suit la guerre avec attention, prend connaissance de cette arme, et demande à Hono de créer une contre-arme. Le milliardaire fait savoir aux habitants de l'Arche qu'elle ne les protégera pas. Paul et Aline prennent place dans la fusée qui peut les protéger pendant que la Terre sera gelée.

Le savant déclenche l'arme, et, dans les heures qui suivent, toute la Terre est gelée. Mais, avant de geler, Hono a le temps de déclencher la contre-arme : toute l'eau sur Terre brûle, la planète entière s'embrase pour plusieurs années pendant que les deux derniers humains sont dans l'espace.

Sous un Moontown détruit par les États-Uniens et recouvert de glace, le «*civilisé inconnu*» dit encore : «*Je suis heureux*», dernière phrase du livre.

Commentaire

«*Le diable l'emporte*» fut le troisième roman d'anticipation de Barjavel. Il y garda la même ligne de pensée que dans l'ensemble de son œuvre, mais poussa au maximum l'idée de fin du monde apocalyptique, en évoquant le cauchemar nucléaire et celui de «*l'eau drue*» (idée reprise par Kurt Vonnegut avec la «*glace-9*», qui, dans son roman «*Le berceau du chat*» [1963] a la vertu de transformer en solide tout ce qui est liquide?).

Cette vision de l'avenir de la planète est très vraisemblable, très féroce et en même temps humoristique (Barjavel épingla la bêtise humaine, en particulier avec l'épisode des manchots, l'absurde robotisation du «*civilisé inconnu*» ou les dérapages de l'agriculture industrielle, une poule géante dévorant un stade de football !). Cette histoire des troisième et quatrième guerres mondiales (crainte qui était alors très réelle car on était en pleine «guerre froide») est un pamphlet délibérément antibelliciste. Barjavel dénonça la guerre et les énormes moyens mis en œuvre par l'être humain pour se détruire. Du nucléaire au chimique, du bactériologique au mécanique, il explora tout ce qui effrayait à l'époque et revient en force aujourd'hui. Cette préoccupation jalonna toute son œuvre.

Il n'y a aucune issue, la dédicace : «*À notre grand-père, à notre petit-fils : l'homme des cavernes*» étant très significative. Le seul espoir réside dans l'amour, douce et terrifiante nécessité de l'espèce, qui réussit à donner à certains êtres cette humanité qui les sépare du reste de la masse. Hono, misanthrope par excellence (le contraire exact de M. Gé), en tombant amoureux d'Irène, l'héroïne du roman, qui n'a que des qualités, devient plus humain. Mais l'amour sera-t-il assez fort pour sauver le dernier couple, pour laisser une chance à l'humanité?

L'allusion au diable dans le titre est justifiée parce que sa présence se constate tout au long du livre, en particulier lorsque la folie féminine à l'intérieur de l'Arche est dépeinte comme un moment de possession satanique. Pessimiste, Barjavel nous rappelle qu'il ne faut pas jouer à Dieu, qu'on est plus proche du diable à jouer ainsi avec la génétique, le nucléaire, la technologie, sans vision éthique à long terme.

Étrangement, alors que ce livre a été publié en 1946, c'est un peu au monde des années soixante-dix que ses descriptions font penser, l'auteur ayant imaginé beaucoup d'applications techniques dérivées de l'énergie nucléaire et la notion de pile atomique, ayant prévu la recherche génétique, les O.G.M., les cultures de légumes modifiés pour arriver à maturité en quelques jours, la modification des animaux pour leur faire avoir une croissance accélérée ; d'autre part, les couleurs entrent dans les foyers, les meubles sont en «*plastec*», la consommation est facile (Barjavel ne prévoit-il pas les «trente glorieuses» d'une façon assez étonnante tant du point de vue politique qu'économique?).

Mais on sent que le roman a été écrit dans l'urgence, avec le besoin, chez l'auteur, de dire assez vite ce qu'il avait sur le cœur. L'histoire est en fait assez bancal et mal construite, avec un manque de continuité dans le récit. Les dialogues sont peu réussis. Les progrès techniques, sociaux (un peu) sont dépeints dans des listes de mots, qui sont des sarabandes sans verbes. Les personnages sont

sans profondeur, assez frustes, presque simplistes, à part l'étrange M. Gé ; la famille Collignot est l'archétype de la famille française des années d'après-guerre.

C'est le foisonnement des idées qui fait la force du roman, et aussi sa principale faiblesse. Barjavel fut ici moins émouvant : il y a bien une histoire d'amour comme il savait en donner, mais elle n'est qu'une idée parmi d'autres.

Le roman, l'un des chefs-d'œuvre de Barjavel n'eut pas de succès, alors que ce thème était l'un des favoris de la science-fiction états-unienne de l'après-guerre (*"Dr. Bloodmoney"*, de Philip K. Dick, *"Tomorrow sometimes comes"* (*"Le lendemain de la machine"*), de Francis George Rayer, *"I am a legend"* (*"Je suis une légende"*), de Richard Matheson, etc.).

L'échec de *"Le diable l'emporte"* amena Barjavel à interrompre sa carrière de romancier, et à se consacrer au cinéma. Il devint un scénariste forçat, au service de productions souvent alimentaires.

En 1949, il écrivit le scénario de *"Donne senza nome"* (*"Femmes sans nom"*), film de Géza von Radványi, et les dialogues de *"Ein Angel auf Erden"* (*"Mademoiselle Ange"*), autre film de Géza von Radványi.

En 1950, il fit l'adaptation de la pièce de théâtre *"Barabbas"* de Michel de Ghelderode, et tourna *"Barabbas / Jour de feu"* à Collioure pendant les fêtes du 15 août 1950. Mais la réalisation fut brutalement interrompue par l'actualité (la guerre de Corée).

En octobre, il tomba malade, dut momentanément arrêter son activité à "Carrefour". Il partit dans le Midi en convalescence.

Revenu à Paris à l'été 1951, il prit à "Carrefour" la rubrique de critique des émissions radiophoniques. Il écrivit le texte de *"Saint-Louis, ange de la paix"*, film de Robert Darène.

Il publia :

1951

"Journal d'un homme simple"

Autobiographie

Elle comprend douze parties :

- *"Introduction"* : Barjavel prévient le lecteur en qualifiant de « *mensonges roses* » certains des propos qui vont suivre. Il s'explique : *« J'ai eu dans ce livre deux attitudes différentes : j'ai relaté très fidèlement les événements dont j'ai été le témoin, en m'efforçant de garder un regard aussi objectif que possible. En revanche, toutes les notes que j'avais prises sur ma vie personnelle ont été remaniées. J'ai "fabriqué" une comédie avec les personnages qui composent ma famille. Bien entendu ces personnages sont exacts, mais je ne dis pas tout car certaines choses ne regardent personne, et, de plus, je n'ai voulu raconter que des épisodes plaisants. »*

- *"Au rez-de-chaussée des moineaux"* : C'est l'évocation de l'appartement que Barjavel occupait au septième étage du 20 rue de Lacretelle, près de la Porte de Versailles, à son arrivée à Paris.

- *"Pleine malle de plaisirs"* : Il parle de son activité de critique de pièces de théâtre et d'émissions de radio au journal "Carrefour". Mais le chapitre est surtout centré sur les vacances de sa famille, en 1949, à Collioure, dans le Roussillon, petite ville qu'il allait retrouver pour le projet du film *"Barabbas"*.

- *"Ceci est pour vous"* : Il interpelle son lecteur, lui reprochant de n'avoir pas acheté le livre qu'il lit.

- *"Les guerres du temps jadis"* : Il introduit quelques pages de son journal écrites pendant la Libération de Paris.

- *"Confitures"* : Rentrant de vacances, il renoue avec l'actualité, note quelques petits événements qui, au-delà de l'anecdote, révèlent des tournures de pensée de ses concitoyens.

- *"Le jugement de Dieu"* : Il porte quelques jugements sur les écrivains contemporains, fait part de son admiration pour Céline et Marcel Aymé, alors contestés pour certains de leurs écrits ou prises de position pendant l'Occupation.

- *“L'homme et le homard”* : Il donne d'autres commentaires sur Céline et ses œuvres, en introduction à des développements sur l'humanité.
- *“Dieu est pour Barabbas”* : Il rappelle les péripéties de son adaptation de *“Barabbas”*, de son tournage à Collioure pendant les fêtes du 15 août 1950, puis l'interruption brutale à cause de la guerre de Corée.
- *“Marcher sur un mot”* : Il parle de sa participation aux films *“Donne senza nome”* (*“Femmes sans nom”*) et *“Ein Angel auf Erden”* (*“Mademoiselle Ange”*) de Géza von Radványi.
- *“Demandez le programme”* : Il présente sa conception de villes de l'avenir (elles devraient, pour lui, être construites sous terre), exprime l'angoisse que lui inspirait l'époque, le communisme : *«Le communisme m'attire et m'effraie. Il propose une justice sociale idéale. Mais la justice sociale peut-elle exister? Depuis le commencement des siècles, l'homme n'a jamais trouvé une solution sociale au problème du bonheur. Tout au plus peut-il espérer, d'une meilleure répartition du travail et du profit, le bien-être. La propagande bourgeoise nous fait du communisme un épouvantail. Il faudrait voir. Nous ferons sans doute l'expérience, que nous le voulions ou non. [...] Le communisme ne justifiera le sang versé pour lui, par lui et contre lui, que s'il parvient à s'étendre au monde entier. S'il se fait écraser, il sera bien coupable.»*
- *“Bonne année ! Bon siècle !”*

En 1952, Barjavel écrit le scénario et les dialogues de *“Le petit monde de Don Camillo”*, film de Julien Duvivier .

En 1953, il fut l'auteur, le réalisateur et le récitant de *“Les hommes de fer”*, documentaire sur les armures du “Musée de l'Armée” ; il écrit le scénario et les dialogues de *“Le témoin de minuit”*, film de Dimitri Kirsanoff ; il écrit le commentaire de la version française de *“La grande aventure”* (*“Det Stora äventyret”*), film d'Arne Sucksdorff, à la fois documentaire animalier et film dramatique ; il écrit, avec Federico Fellini, Ennio Flaiano, Tullio Pinelli, le scénario de *“Les vittelloni”*, film de Federico Fellini ; il écrit le scénario et les dialogues de *“L'étrange désir de Monsieur Bard”*, film de Géza von Radványi.

Il publia :

1953 *“Collioure”*

Dessins de W. Mucha et texte de René Barjavel

«Collioure est un de ces lieux où la beauté se forge au rouge. Mucha y est chaque jour témoin de cet incroyable combat : la lumière, née dans le ciel et dans la mer, monte à l'assaut des formes, les révèle à elles-mêmes, puis les dévorent et s'installe à leur place, multitude, coquille, drap d'or, feu figé, volumes de braises et d'azur.»

Commentaire

Barjavel avait connu le peintre et dessinateur Willy Mucha à Collioure, où il l'avait hébergé quand il y était venu pour le tournage de *“Barabbas”*.

En 1953, Barjavel réalisa un court métrage, *“Monsieur Lune habille son fils”*, qui est l'histoire d'un petit banlieusard qui veut acheter un costume neuf à son fils dans un grand magasin parisien.

En 1954, il écrit le scénario et les dialogues de *“Noches andaluzas”* (*“Nuits andalouses”*), film de Ricardo Blasco et Maurice Cloche ; il écrit les dialogues de *“Le mouton à cinq pattes”*, film de Henri Verneuil.

En 1955, il écrivit le scénario et les dialogues de *"Les chiffonniers d'Emmaüs"*, film de Robert Darène ; il écrivit les dialogues français de *"Don Camillo e l'onorevole Peppone"* (*"Don Camillo et Peppone"*), film de Carmine Gallone.

En 1956, il collabora au scénario de *"Goubbiah, mon amour"*, film de Robert Darène.

En 1956, il écrivit le scénario et les dialogues de *"Les aventures de Till l'espiègle"*, film de Joris Ivens et Gérard Philipe ; il collabora au scénario de *"Décembre, mois des enfants"*, court-métrage de Henri Storck ; il écrivit le scénario et les dialogues de *"La terreur des dames ou Ce cochon de Morin"*, film de Jean Boyer.

En 1957, il écrivit le scénario, les dialogues et les chansons de *"L'homme à l'imperméable"*, film de Julien Duvivier ; il écrivit le scénario et les dialogues de *"Le cas du Docteur Laurent"*, film de Jean-Paul Le Chanois.

Il publia :

1957

"Jour de feu"

Roman

Les juifs choisissent de sauver Barabbas et de vouer Jésus au supplice. Mais Barabbas trouve la mort presque aussitôt en essayant de porter secours au Christ en croix.

Commentaire

Le livre est né de l'adaptation de la pièce de Michel de Ghelderode, *"Barrabas"*.

En 1958, Barjavel écrivit le scénario de *"Les misérables"*, film de Jean-Paul Le Chanois ; il écrivit les dialogues de *"Totò lascia o raddoppia?"* (*"Parisien malgré lui ou Toto à Paris"*), film de Camillo Mastrocinque où furent reprises des scènes de *"Monsieur Lune habille son fils"* ; il collabora au scénario de *"Racconti d'estate"* (*"Femmes d'un été"*), film de Gianni Franciolini.

En 1960, il écrivit le scénario et les dialogues de *"La grande vie"*, film de Julien Duvivier ; il écrivit les dialogues de *"Boulevard"*, film de Julien Duvivier.

En 1961, il écrivit les dialogues français de *"Don Camillo Monseigneur !"*, film de Carmine Gallone.

En 1962, il écrivit les dialogues de *"Conduite à gauche"*, film de Guy Lefranc ; il écrivit deux dialogues du *"Diable et les dix commandements"*, film à dix sketches de Julien Duvivier.

Il publia :

1962

"Colomb de la Lune"

Roman de 200 pages

Les Français ont décidé d'envoyer eux aussi un homme sur la Lune. Pour cela, le Mont Ventoux est transformé en véritable base spatiale, et dix-sept hommes sont mis en hibernation afin de se préparer au trajet. Mais seul un d'entre eux effectue le voyage : Colomb, et il est le premier homme à se poser sur la Lune. Parallèlement, sa femme se découvre une nouvelle passion amoureuse avec un jeune amant, et s'y consacre nuit et jour. Colomb n'a guère envie de revenir car il se plonge dans le rêve, dans les profondeurs de son imagination. Finalement, c'est l'aventure terrestre de sa femme qui se révèle plus dangereuse que la conquête des étoiles.

Commentaire

Le héros de ce roman poétique et philosophique se nomme symboliquement Colomb, comme le navigateur homonyme, mais ressemble à un Pierrot lunaire. Ce livre a été écrit sept ans avant qu'on pose vraiment le pied (et même les deux !) sur notre satellite ; aussi certains éléments, notamment ceux qui le concernent, sont-ils complètement erronés.

S'il est court, intense, féroce et pervers et poétique, le roman demeure léger, l'auteur ayant décidé de jouer sur l'humour pour faire passer son message. Il va même jusqu'à s'adresser au lecteur directement en lui faisant part de la difficulté à inventer une histoire.

On y retrouve plusieurs des thèmes habituels de Barjavel : le grand projet qui réunit en un lieu clos et isolé les plus grands spécialistes mondiaux ; l'idée que les mathématiques peuvent être considérées comme un langage universel qui permet de tout expliquer dans l'univers ; le rôle majeur donné à l'amour.

En 1962, Barjavel participa à l'essor que prit alors la science-fiction française en publiant des nouvelles dans la revue "Fiction".

En 1963, il écrivit le scénario et les dialogues de "*Chair de poule*", film de Julien Duvivier ; il écrivit les dialogues français de "*Le guépard*" ("*Il gattopardo*"), film de Luchino Visconti.

En 1965, il écrivit les dialogues de "*Don Camillo en Russie*", film de Luigi Comencini.

En 1966, il écrivit les dialogues français de "*Comment j'ai appris à aimer les femmes*", film de Luciano Salce.

Il reprit une activité littéraire et journalistique de presse écrite et radio à RTL.

Il publia :

1966

"*La faim du tigre*"

Essai

Pour Barjavel, «*L'homme se trouve devant deux destins possibles : périr dans son berceau, de sa propre main, de son propre génie, de sa propre stupidité, ou s'élancer, pour l'éternité du temps, vers l'infini de l'espace, et y répandre la vie délivrée de la nécessité de l'assassinat. / Le choix est pour demain. / Il est peut-être déjà fait. / Par un homme? Par l'Espèce? Par la vie? Par le Plan? / Par qui? / Ou par QUOI?*» Il se livre à une interrogation empirique et poétique sur l'existence de Dieu et le sens de l'action de l'être humain sur la Nature. Il va jusqu'à envisager que l'humanité s'est dotée de la bombe atomique par instinct malthusien de limitation de l'explosion démographique.

Le livre, où il est question du tout et du rien, du divin et de l'humain, de la vie, de l'espèce, du sexe et de la mort, où foisonnent les questions dérangeantes et les réponses qui ne le sont pas moins, s'articule autour de trois idées principales. Barjavel met en lumière la vanité et l'absurdité de la condition humaine, et s'interroge sur la violence intrinsèque à toute vie. Il pointe l'incapacité de l'être humain à appréhender et comprendre le monde dans lequel il est plongé au-delà des apparences et de ses sens par nature limités. Enfin, il part à la recherche des traces d'une vérité perdue sur le sens de la vie dont les religions révélées auraient été les dépositaires. Il se plaît à noter que, si les mathématiques restent l'affaire de spécialistes, tout le monde est néanmoins capable de se servir de certains concepts fussent-ils élémentaires, comme l'addition.

Commentaire

Le titre est extrait d'une citation de Charles-Louis Philippe qu'on trouve dans les pages préliminaires : «*La faim du tigre est comme la faim de l'agneau.*» C'est la faim naturelle et implacable, mais douloureuse, de vivre ; c'est cet appétit insatiable de provoquer ou d'endurer l'atrocité au quotidien,

pour perdurer ; c'est ce sinistre théâtre où s'illustrent souffrances, crimes, terreur et esclavage, auxquels seule la mort peut mettre fin ; c'est enfin et surtout la recherche rageuse de la raison pour laquelle, dans un cynisme sordide, ce sont la grâce, la beauté, l'innocence et l'amour, qui ont été choisis pour rythmer cette tragédie.

Dans cet essai, Barjavel apparaît comme un homme aux mille questions, aux mille angoisses qui ne l'ont jamais quitté, comme un philosophe, comme un sage : *«Je me sens aussi jeune qu'elles [ses filles], plus peut-être à cause de ma curiosité et de ma joie qui sont plus grandes que les leurs. Elles vivent. Moi je sais que je vis. Il m'a fallu beaucoup de temps pour l'apprendre. Et je voudrais savoir tout le reste. À moins d'être Dieu, le temps tout entier n'y suffirait pas.»*

Comme il crut couronner sa carrière avec ce livre bouleversant, écrit sur un ton philosophique voltairien, avec un humour dévastateur, qui était le résumé de tout ce qu'il avait pensé jusque-là, le ton et la conclusion en gardent la marque. Il déclara : *«Je donnerais tous mes livres pour celui-ci.»*

En 1966, Barjavel commença à travailler, avec le réalisateur André Cayatte qui, désirant frapper un grand coup, lui commanda un scénario de science-fiction pour un film envisagé comme une superproduction comme en font les États-Uniens, c'est-à-dire avec des effets spéciaux et de gros maquettismes. Il bâtit alors une passionnante intrigue autour d'un couple d'humains retrouvés sous la calotte glaciaire de l'Antarctique, qui seraient les rescapés d'une civilisation disparue neuf cent mille ans plus tôt, après une catastrophe technologique. Las ! le budget manqua, et le film fut abandonné. Mais Barjavel aimait trop son histoire pour la remiser ; qu'à cela ne tienne, il en fit un roman. Riche idée : "La nuit des temps" est l'un des plus gros succès éditoriaux de la fin des années 1960. Après vingt ans de purgatoire, Barjavel romancier renaquit de ses cendres. À la joie de ses admirateurs, son imaginaire avait conservé toute sa noirceur, accrue par les menaces de la guerre froide et du péril atomique.

Dans une interview à la revue "Trente ans de prix des libraires", Barjavel révéla qu'une fausse dépêche publiée dans un journal de l'été 1965 fut en partie à l'origine de ce projet. *«Les journaux annoncèrent en trois lignes qu'un satellite américain au-dessus du pôle Sud avait reçu et enregistré des signaux radio. Mais, extraordinaire coïncidence, je venais, dans les jours précédents, de prendre contact avec André Cayatte, qui avait envie de réaliser un film de science-fiction et m'avait demandé de travailler avec lui à construire un scénario d'après une idée qu'il avait eue.»* Le réalisateur lui proposa un récit sur la découverte d'un homme issu d'une ancienne civilisation. Il raconterait pourquoi sa société avait disparu pour permettre aux contemporains de ne pas reproduire les mêmes erreurs. Partant de cette idée jointe à la fausse dépêche, les deux artistes ébauchèrent un synopsis de trois ou quatre pages, puis un scénario de quarante-deux pages, qui leur permit d'attirer l'attention d'un producteur.

Malheureusement, l'industrie cinématographique française de l'époque, pourtant relativement riche et coutumière des coproductions coûteuses, n'envisageait pratiquement jamais de projets de science-fiction. Après deux ans d'écriture et de multiples versions, le producteur jugea la réalisation trop chère, et le projet cinématographique fut abandonné. De guerre lasse, Barjavel décida de «novéliser» son scénario, renouant ainsi avec la littérature après des années de découragement. Rédigé en seulement six mois, son texte fut refusé par l'éditeur Denoël. Heureusement, "Les Presses de la cité" se rendirent compte du potentiel du manuscrit. Barjavel put donc publier, dédié à André Cayatte :

1968
"La nuit des temps"

Roman de 380 pages

Vers 1990, dans l'Antarctique, une expédition polaire française, qui effectue un relevé du sol sous-glaciaire, va clore tranquillement sa mission quand les appareils sondeurs enregistrent subitement un signal qui parvient des couches profondes de la glace dont l'ancienneté remonte à neuf cent mille ans

environ. La nouvelle éclate comme une bombe ; le monde entier est à l'affût. Pour Simon, le médecin français de l'expédition, il est clair que s'impose le devoir de savoir. La France demande aux autres nations de se joindre à elle, pour l'aider dans cette exploration, pour travailler dans un but commun, et presque toutes lui donnent une immédiate réponse favorable, chacune fournissant les meilleurs de ses scientifiques et techniciens, et le meilleur de son savoir technique. Devant l'importance de la situation, une commission de l'U.N.E.S.C.O. se réunit en une séance particulière. Une importante mission scientifique internationale, «*l'Expédition Polaire Internationale*» ou E.P.I., se constitue en vue de résoudre ce mystère. Elle est équipée, en particulier, d'une pile atomique. Surtout, ses membres peuvent se comprendre grâce à une machine, «*la Traductrice universelle*», créée par le philologue turc Lukos. Les médias et tous les habitants du monde entier sont captivés par cette découverte. Rassemblant toutes leurs sciences et leurs savoir-faire, l'E.P.I. creuse, nuit et jour, le «*Puits*», et, à une profondeur de plus d'un kilomètre, découvre une sphère d'or, d'où le signal est émis.

La sphère s'avère constituée d'un métal étrange, de l'or synthétique, or pur qui casse tous les outils. Mais on parvient tout de même à la perforer à l'aide d'un chalumeau nommé «*plaser*». Quand, évitant l'entrée visible dont on craint qu'elle ne soit piégée, on finit par la percer, pénètrent dans la salle, vêtus de leurs combinaisons d'amiante, l'États-Unien Hoover et la Soviétique Léonova qui, une fois la poussière dissipée, constatent qu'elle contient un «*Œuf*». Celui-ci une fois ouvert, on y trouve l'émetteur du signal, des appareils scientifiques méconnus, et deux corps, dont les visages, d'abord cachés sous un masque, se révèlent être celui d'un homme et celui d'une femme, «*gisant*» nus, superbes, bouleversants, reposant sur un piédestal d'or dans de l'hélium solide, dans le froid absolu, en animation suspendue depuis neuf cent mille ans. Autour d'eux, les scientifiques, en particulier Hoover et Léonova, qui en sont venus à former un couple amusant, s'agitent, se chamaillent : certains veulent les laisser dormir par peur de ce qu'ils vont découvrir, mais aussi par respect ; d'autres veulent les réveiller, au nom de la science, du progrès, de la curiosité. Mais qui va-t-on ramener à la vie en premier ? Comment va-t-on habituer ces survivants d'un passé immémorial au monde de 1990 ? Par quels mots les apprivoiser ?

C'est la femme qui est choisie, et, après un réchauffement très contrôlé, elle est réanimée par Simon, qui est tombé immédiatement amoureux fou d'elle, et jaloux de son compagnon. Elle éprouve un grand effroi, tandis que, dans la boîte de nuit, le «*shaker*», qui se trouve dans la cave de l'«*International Hotel*» de Londres, les danseurs sont bouleversés par la retransmission des premiers battements de son cœur. Et, grâce à un «*cercle d'or*», appareil sophistiqué retrouvé parmi les affaires personnelles de la jeune femme, et qui, transmettant des ondes cérébrales, permet une communication télépathique, cercle qui est branché sur la télévision, le monde entier peut voir les émotions de celle dont, au fur et à mesure que les scientifiques parviennent à comprendre son langage inconnu, on apprend qu'elle s'appelle Éléa, qu'elle est au côté de Coban, le plus grand savant de leur pays. Celui-ci, appelé Gondawa, était rationnel, socialiste et pacifiste, jouissait d'une civilisation hautement développée (chaque citoyen accédant à la richesse grâce à une «*clé*»), avait conquis l'espace (la Lune et Mars), mais avait vu son bonheur idyllique menacé par un autre pays, le primitif, fasciste et militariste Énisoraï qui avait déjà déclenché plusieurs guerres dont l'une avait obligé les Gondas à se réfugier dans les profondeurs de la terre. Ce fut dans la crainte d'une destruction de Gondawa, en dépit de sa possession de la terrible «*Arme solaire*», que Coban avait placé dans la sphère d'or non seulement le corps d'une femme et celui d'un homme, mais aussi une «*mange-machine*» qui fournissait la nourriture, un coffre du savoir acquis dont, surtout, «*l'équation de Zoran*» qui, dans des termes mathématiques universels, recèle la clé de toutes les connaissances de Gondawa.

En conséquence, les grandes puissances s'allient pour décider que Coban, «*l'équation de Zoran*» et «*l'énergie universelle*» resteront neutres, tandis que Gartner, le P.D.G. de la «*Mécanique et électronique Intercontinentale*», met ses puissants ordinateurs au service de la base pour l'aider dans la traduction de la langue gonda. On pénètre ainsi dans l'intimité de cette femme dont l'âme était rattachée à celle de son amour de toujours, Païkan, car, en Gondawa, l'ordinateur central procédait à «*la Désignation*», c'est-à-dire décidait de façon rationnelle de l'union de chaque homme avec une femme, lien qui subsistait à jamais. Et ils étaient tous les deux devenus ingénieurs du temps. Comme

Éléa est projetée dans un monde qu'elle ne comprend pas et qui lui répugne, elle voit tout d'abord en Simon une aide vite indispensable, puis éprouve même de l'amour pour lui.

Mais elle est censée se trouver, dans l'«*Œuf*», avec le redoutable savant Coban, qu'elle hait. Dans la folie guerrière qui opposait Gondawa et Énisoraï, dans l'escalade de la peur, alors que les étudiants criaient leur refus : «*Pao ! Pao ! Pao ! Pao !*», le savant avait construit la sphère, «*l'Abri*», et y avait placé, avec les secrets des connaissances de Gondawa, à côté du corps d'Éléa, qui y fut contrainte, son propre corps, dans le but de repeupler la Terre après la catastrophe prévisible, et de rétablir la civilisation gonda après la destruction de leur monde.

Or, dans le chaos de ce qui devait être la dernière guerre, déclenchée après qu'ait été impossible d'obtenir la médiation de l'université du pays neutre qu'était Lamoss, Éléa s'était évadée, commettant même un premier meurtre, pour rejoindre Païkan, et fuir avec lui, à travers des difficultés sans cesse apparues, malgré la surveillance exercée par la «*Police blanche*», ce qui les obligea à un autre meurtre, jusqu'à ce que, grâce au paria qu'est un «*sans-clé*», ils puissent, par «*l'Escalier*», s'échapper dans les profondeurs, atteindre un lac au bord duquel ils connurent un moment de bonheur, parmi des animaux sensibles à leur union parfaite, firent l'amour pour la dernière fois. Puis, devant l'imminence de la fin inéluctable, Païkan, se soumettant à la volonté de Coban, renonça à Éléa qui fut donc endormie et enfermée avec, croyait-elle, Coban, dans «*l'Abri*», qui fut coincé par le déséquilibre du globe terrestre provoqué par l'éclatement de «*l'Arme solaire*». En fait, au dernier moment, Païkan prit la place de Coban.

L'E.P.I. entreprend de ranimer celui qui est, pour elle, le seul homme capable de lire «*l'équation de Zoran*». Mais la situation se complique. D'abord, parce que, comme on constate que cet homme est dans un état déplorable, qu'un problème se pose avec ses poumons qui ont été brûlés, les savants sont obligés d'accélérer sa réanimation, Éléa lui donnant son sang. Comme elle croit que c'est Coban, pendant la transfusion, elle s'empoisonne, à l'aide de la «*Graine Noire*» qui lui fut donnée lors de la guerre contre les Énisors, tuant celui qui est en fait Païkan !

D'autre part, alors que les savants de l'E.P.I. sont en faveur de la paix universelle, le désir de posséder le secret de Coban provoque de sordides querelles entre les représentants des différentes nations participant à la mission, chacun accusant les autres de vouloir s'approprier la traduction de «*l'équation de Zoran*», ainsi que les découvertes scientifiques et les techniques de Gondawa. Certains vont jusqu'à tenter de voler des enregistrements des révélations d'Éléa ; d'autres tentent d'assassiner son compagnon avant même qu'il ait été réveillé ; un individu malintentionné pénètre dans la sphère plongée dans le zéro absolu, et y est transformé en statue de glace ; une nation inconnue a envoyé un sous-marin que permet de détecter la coopération entre les Soviétiques et les États-Uniens. Lukos, sans qu'on sache pourquoi ou pour qui il trahit, fait disparaître les textes gondas au «*plaser*», pose des mines, et détruit «*la Traductrice universelle*», avant d'être réduit à l'impuissance, de refuser de livrer la moindre information, de parvenir à se procurer de force l'arme de Simon, et à se suicider.

Tandis que des conflits éclatent un peu partout dans le monde, les membres de l'E.P.I., ne pouvant plus se comprendre, fuient précipitamment la base, alors que les mines explosent, que la pile atomique saute, rendant Éléa et Païkan à leur nuit éternelle, ce qui révolte la jeunesse partout dans le monde qui crie : «*Pao ! Pao ! Pao ! Pao !*»

Analyse

Sources

Barjavel replit, en les modernisant, plusieurs grands thèmes de la tradition ou de la science-fiction :

Dans la tradition, on trouve fréquemment la croyance en une civilisation plus avancée que la nôtre mais qui connut, dans un cataclysme, une disparition dramatique, la plus célèbre de ces civilisations disparues étant l'Atlantide, dont, au IV^e siècle avant J-C, parla Platon dans deux de ses œuvres, «*Timée*» et «*Critias*» ; dans la première, il rapporta le récit qu'aurait fait un vieux prêtre égyptien au législateur athénien Solon : neuf mille ans plus tôt, Athènes aurait affronté un royaume créé par

Poséidon, le dieu de la mer, l'Atlantide, royaume qui voulait envahir toute la Grèce ; Athènes eut le dessus, mais un cataclysme engloutit tous les combattants et l'Atlantide ; dans la seconde œuvre, qui resta inachevée, il décrit les merveilles de l'île fabuleuse. On a situé cette cité au Groënland, au Sahara (dans *"L'Atlantide"* [1919], roman de Pierre Benoît), dans la Méditerranée ou l'Atlantique (dans *"Vingt mille lieues sous les mers"* de Jules Verne). Le cataclysme qu'elle aurait connu fut attribué par Edgar Cayce à un changement de l'axe des pôles qui aurait eu lieu il y a environ cinquante mille ans, qui aurait conduit à la congélation des gros animaux retrouvés en Sibérie, et qui fit émigrer les races blanche et jaune. Dans *"Les grands bouleversements terrestres"*, un ouvrage très curieux qui fut un succès de librairie dans les années 1950, Immanuel Velikovsky expliqua ce basculement de la Terre. Mais le cataclysme est peut-être plutôt une réminiscence de celui qui mit fin à la civilisation minoenne vers 500 avant J-C..

La tradition et Platon rapportaient aussi que le premier continent habité fut le pôle Nord, appelé «Hyperborée», ou «Ultima Thulé», ou «Île blanche». Y habitaient des êtres à la peau blanche, aux cheveux roux et aux yeux bleus, qui mesuraient quatre mètres. Venus du système solaire d'Aldébaran, l'astre principal dans la constellation du Taureau, ils auraient été une race divine, spirituelle, élevée à un niveau de conscience cosmique. Ils auraient utilisé comme énergie une force appelée «Vril» ou «Prana» ou «éther», qu'ils soustrayaient au champ magnétique terrestre, et, grâce à l'existence de deux champs magnétiques inversement rotatifs, disposaient de disques permettant la lévitation, l'accès à de grandes vitesses. Ils étaient végétariens. Ils ne connaissaient pas les guerres. Ils auraient formé les premières civilisations aryennes en Asie, Iran et en Inde. Leur continent aurait été englouti par un cataclysme, sept cent mille ans avant l'époque tertiaire, les survivants disparaissant dans les entrailles de la Terre où leur race se perpétuerait encore.

On a encore évoqué (inventé?) d'autres continents disparus : la Lémurie (qui aurait été située dans l'océan Indien, et expliquerait la présence de lémuriens à Madagascar et en Malaisie), le pays de Mû (qui aurait existé dans le Pacifique, des Mariannes à l'île de Pâques et des Fidji aux Hawaï). Mais a réellement existé le Gondwana, un supercontinent formé à la toute fin du néoprotérozoïque (– 600 millions d'années), où les continents émergés n'étaient pas ceux que nous connaissons aujourd'hui, et qui, après une intense activité volcanique, commença à se fracturer au jurassique (– 160 millions d'années) ; comme le prouve l'étude des fossiles, son climat était chaud car le continent n'était pas situé au pôle Sud, mais s'y fixa après une lente dérive ; il a été nommé Gondwana par Edward Suess, d'après le nom d'une région de l'Inde où une partie de la géologie de cet ancien continent a pu être retrouvée, nom à partir duquel Barjavel fit celui de son «Gondawa».

L'idée que des civilisation plus évoluées existèrent avant la nôtre et non dans le futur, qu'elles auraient totalement disparu à la suite de leur autodestruction par une technologie trop avancée, était fort à la mode dans les années soixante, étant défendue par des auteurs comme Robert Charroux (*"Histoire inconnue des hommes depuis 100 000 ans"*), Jacques Bergier (*"Le matin des magiciens"*) ou encore Serge Hutin (*"Hommes et civilisations fantastiques"*) qui, avec force érudition, relevaient des faits inexplicables, exploitaient les lacunes de l'archéologie officielle.

La science-fiction reprit le thème de la civilisation hautement évoluée et disparue. On peut mentionner des œuvres qui purent inspirer directement Barjavel :

- Le roman de José Moselli, *"La fin d'Illa"* (1930). Dans le passé le plus lointain, deux cités se disputent l'hégémonie dans une lutte atroce : Nour, qui est immense, tentaculaire, et Illa, qui est beaucoup plus petite, mais très avancée scientifiquement, dotée d'une arme meurtrière, la «pierre-zéro», véritable bombe atomique moderne. Hélas, gouvernée par un dictateur, elle offre l'image d'une ville avilie dont l'appareil policier est si atroce qu'aucune opposition n'y est possible ! Et pourtant Illa a besoin de tout un peuple «valide» pour livrer la guerre à Nour sa rivale. Aussi cette lutte fait-elle sombrer la civilisation, et toute trace humaine est détruite. N'est-ce pas un exemple remarquable de la fusion des deux thèmes : guerre totale et cataclysme balayant une civilisation, qu'allait reprendre Barjavel dans *"La nuit des temps"*?

- Le roman *"Tomorrow sometimes comes"* (1951, *"Le lendemain de la machine"*), de Francis George Rayer, où on trouve le thème du voyageur congelé pour la survie de l'espèce. Mais le survivant,

endormi après la guerre atomique, est projeté, lui, dans un lointain futur où, comme dans l'œuvre de Barjavel, un immense ordinateur règne sur une société parfaite.

- Le roman *"Pygmalion 2113"* (1958), d'Edmund Cooper, où un homme congelé se réveille, là encore à la suite d'une guerre nucléaire, dans un monde dominé par les robots.

- Le roman de l'Australien Erle Cox, *"Out of the silence"* (1925, *"La sphère d'or"*). Dans les années vingt, en Australie, un jeune homme, Alan Dundas, creuse une citerne dans son jardin quand sa pioche heurte une matière très dure qui est le sommet d'une sphère faite d'un or plus résistant que tous les matériaux connus. Au prix de nombreuses ruses qui transforment sa descente en une sorte de parcours initiatique, il parvient au cœur de la sphère. Il y découvre de véritables trésors culturels et scientifiques témoins d'une très ancienne civilisation dont le génie ravale les intelligences modernes au rang de leurs ancêtres australopithèques. Il consacre désormais à la sphère tout son temps, négligeant non seulement les travaux de sa ferme, mais sa jeune fiancée. Car le véritable joyau du trésor souterrain, c'est une jeune fille, appelée Hiéranie, d'une beauté incomparable qui vit là, en état d'hibernation, depuis vingt-sept millions d'années. Elle est blonde, ses yeux sont d'un gris inoubliable, son corps dégage une santé radieuse, et il en est tombé amoureux. Avec l'aide du docteur Barry, il la ramène à la vie. Hiéranie leur livre alors les grands faits et principes de sa civilisation, et leur révèle que, quelque part dans l'Himalaya, dort, dans une sphère identique, Andax, pur produit masculin de la race qui a construit les sphères. Et il s'agit bien de race, et même de race blanche, puisque toutes les races de couleur ont été éliminées au nom d'une certaine «qualité de la vie». Dès lors, Hiéranie forme le projet de libérer Andax, pour mener à bien avec lui la purification de notre propre civilisation. Mais le docteur Barry veille...

Barjavel avait pu, parmi les romans de science-fiction qui ont constitué une part importante des lectures de sa jeunesse dans les années 20 et 30, dévorer ce roman. Et il aurait pu l'imiter sinon le plagier dans *"La nuit des temps"* car la parenté des thèmes est plus qu'une coïncidence : civilisation très ancienne et techniquement évoluée qui, sentant sa fin proche, met en place un moyen de conserver un couple de survivants, redécouvert à l'époque contemporaine quasiment par hasard et dans une contrée plutôt déserte, mais sans que cette découverte et leur réanimation aboutisse à son terme avec succès. Mais, au-delà de ces ressemblances d'ordre général, on notera en particulier les ressemblances de détail suivantes :

- conditions de la découverte : d'un côté, par hasard, en creusant une mare – de l'autre côté, en essayant un sonar ;
- constitution de la sphère : d'un côté, matériau artificiel très dur, qui casse le ciseau - de l'autre côté, or pur qui casse tous les outils ;
- entrée dans la sphère : d'un côté, elle est piégée par des boutons électrifiés, d'où des explosions - de l'autre côté, l'ouverture est faite au chalumeau, de peur que l'entrée visible ne soit piégée ;
- ouverture de la salle centrale de la sphère : d'un côté, par un mécanisme «presse-bouton» déclenchant l'ouverture - de l'autre côté, avec des ventouses tirées par un vérin ;
- découverte de l'endormie : d'un côté, sur un socle d'or coiffé d'un dôme de cristal transparent - de l'autre côté, dans un bloc d'hélium solide ;
- réveil de l'endormie : d'un côté, après une intervention médicale - de l'autre côté, après réchauffement très contrôlé médicalement ;
- mêmes merveilleuse beauté et intelligence supérieure de l'endormie dont le protagoniste tombe amoureux ;
- nourriture : d'un côté, losanges nutritifs - de l'autre côté, «mange-machine» ;
- peuple ennemi : d'un côté, «les races de couleur» - de l'autre côté, Énisoraï (ancêtres entre autres des Amérindiens) ;
- même savant «universel» que les deux femmes n'aiment pas, dont la science est dangereuse, et qui restera endormi : d'un côté, Dundas - de l'autre côté, Coban ;
- coutume socio-familiale : d'un côté, mariages organisés scientifiquement - de l'autre côté, «*Désignation*» ;
- transmission d'informations entre individus : d'un côté, télépathie - de l'autre côté, «*cercle*» transmetteur d'ondes cérébrales ;
- arme de destruction individuelle : d'un côté, cylindre et manette - de l'autre côté, le «*gant*» ;

- mêmes guerres d'extermination dont les deux civilisations anciennes sont le théâtre ;
- fin de la civilisation : d'un côté, cataclysme dû à l'inclinaison de l'axe terrestre - de l'autre côté, cataclysme causé par «*l'Arme Solaire*» ;
- même issue dramatique : d'un côté, destruction de la sphère - de l'autre côté, destruction de la sphère et de la base de l'expédition ;
- mêmes morts à la fin des deux femmes qui emportent leurs secrets ;
- intrigue amoureuse : d'un côté, entre Andax et Hiéranie - de l'autre côté, entre Simon et Éléa ;
- implications politiques vouant l'histoire à l'échec : d'un côté, volonté de Hiéranie d'apporter, avec Andax, toutes les réformes - de l'autre côté, possibilités offertes par les techniques et le savoir de Coban ;
- jugement porté sur les Turcs : d'un côté, Erle Cox exprimait (sans le remettre en question par un dialogue contradictoire) son mépris pour eux - de l'autre côté, Lukos, qui trahit en détruisant les bandes de traduction de la bibliothèque scientifique et toutes les connaissances placées par la civilisation de Gondawa dans la sphère, est Turc.

Néanmoins, certaines différences sont flagrantes, sur le fond en particulier : certains des thèmes de «*La sphère d'or*», comme filtrés, ne se retrouvent pas dans «*La nuit des temps*», voire même s'y retrouvent mais inversés :

- alors que le secret est gardé par Dundas sur sa découverte, chez Barjavel, les découvertes au Pôle Sud sont présentées au monde entier et en temps réel ;
- à l'eugénisme assez radical et aux positions racistes exposées dans le roman d'Erle Cox, et qui expliqueraient que l'édition ait été vite retirée dans les années trente (même si le roman se termine très moralement avec la mort violente d'Hiéranie, la disparition de son «supporter», Dundas, et la mise hors d'état de nuire d'Andax sur ces mots : «Grâce à Dieu, il attendra désormais l'éternité») s'opposent le cosmopolitisme des membres de la commission à Paris et de ceux de l'E.P.I., les discours passionnés sur la cohabitation et la coopération des peuples (même si une intonation quelque peu ironique plane sur ces épisodes, et si le tout se termine par un échec complet et quasi apocalyptique) ;
- sont propres à «*La nuit des temps*», la substitution de Païkan à Coban, et la révolution étudiante mondiale.

D'autre part, Barjavel ne manqua pas de se souvenir de thèmes bibliques : celui d'Adam et d'Ève dont Païkan et Éléa sont de nouvelles incarnations ; celui de la tour de Babel, nommément évoquée par deux fois dans le roman à propos de l'installation et du sabotage de «*la Traductrice universelle*» ; celui de Sodome et Gomorrhe qui furent anéanties par le feu du ciel comme le sont Gondawa et la base de l'E.P.I. L'individu malintentionné qui pénètre dans la sphère plongée dans le zéro absolu y est transformé en statue de glace, comme la femme de Loth fut changée en statue de sel pour s'être retournée pour voir le châtiment de Sodome.

On peut encore noter que l'amour d'Éléa et de Païkan ressuscite l'histoire, contée par Ovide dans «*Les métamorphoses*» (chapitre VIII), de Philémon et Baucis, dont le couple est sauvé quand leur ville est engloutie par punition divine ; comme celle de Tristan et Iseut, que la mort même ne peut séparer. Enfin, le long sommeil d'Éléa rappelle celui de la «belle au bois dormant».

Intérêt de l'action

«*La nuit des temps*» est un triple roman d'aventures :

- Le roman de la découverte et des travaux de l'expédition où s'imposent l'inconnu, le mystère, l'extraordinaire, l'exceptionnel, le surnaturel, le fantastique, l'épouvante ; où l'attente est savamment prolongée, puis déçue, enfin relancée ; ce creusement glacé, cette attente de l'Inconnu qui frappe à la porte du XXe siècle, sont passionnants, émouvants, le lecteur, remué par cette recherche dont il espère et craint à la fois le dénouement, se laissant mener comme un petit enfant par l'auteur. Le

roman d'aventures est alors un roman d'anticipation. Il est aussi un roman d'espionnage quand se pose la question de l'identité du saboteur et des occupants du sous-marin.

- Le roman de Gondawa et d'Énisoraï, le roman d'aventures devenant alors une véritable épopée mais aussi un scénario de politique-fiction. Un conflit oppose les deux pays, le rationnel, socialiste et pacifiste Gondawa, qui jouit d'une civilisation hautement développée, et le primitif, fasciste et militariste Énisoraï. La «troisième guerre», qui a duré «une heure» mais a fait 800 millions de victimes (Éléa raconte : «À la surface de notre continent, il ne restait plus rien et les survivants ne pouvaient pas remonter à cause des radiations mortelles.») aboutit au traité de Lampa. Mais Énisoraï reprend son expansion. S'impose alors à Coban la nécessité d'une dernière guerre, pour laquelle Gondawa pourra se servir de «l'Arme solaire», en se protégeant dans les «Grands Abris» de «la Cinquième Profondeur». Il a préparé un «sérum universel» contre la mort qui doit permettre à deux êtres de survivre à la catastrophe qu'annonce une alerte, tandis que le satellite est atteint, que la mobilisation est décrétée, qu'est déclenchée la bataille de la Lune, que le président Lokan prononce des paroles rassurantes, et que se manifeste l'opposition des étudiants, qu'enfin est déclenchée «l'Arme solaire» qui provoque la catastrophe finale.

- Le roman d'amour, qui est surtout celui d'Éléa et Païkan, grand chant passionné des amants éternels et maudits, leur histoire étant proche d'une tragédie grecque. Mais s'y joint l'amour de Simon (auquel le lecteur peut s'identifier) pour Éléa, amour sans espoir mais qui lui permet de la comprendre mieux que les autres, de comprendre aussi son univers perdu, d'en saisir mieux toute l'intensité.

L'entrelacement de ces trois aventures différentes est très habile.

L'action se déroule en une grande variété de lieux, sur toute la surface du globe : l'Antarctique, Paris, le logement d'une famille française (les Vignont qui observent les événements à travers leur téléviseur), l'O.N.U., le «shaker» de Londres, le «jet» de Gartner, un lycée, le bureau du président de la république française, un sous-marin, la flotte qui le cherche, et, en particulier, «le Neptune», etc..

La tension est continuelle (il n'y a peut-être que les moments de bouffonnerie entre l'États-Unien Hoover et la Russe Léonova qui la relâchent : «Léonova accompagnait Hoover. Par moments, il prenait sa main menue dans sa main énorme, ou bien c'était elle qui accrochait ses doigts fragiles à ses énormes doigts. Et ils avançaient ainsi, sans y prendre garde, dans les salles et les couloirs de la Traductrice, main dans la main comme deux amants de Gondawa.»). Les scènes d'action de ce roman, qui a parfois l'allure d'un roman policier ou d'un roman d'espionnage, qui rend avec précision les faits comme les paroles, sont parmi les plus prenantes et les plus angoissantes qu'ait écrites Barjavel. Les rebondissements sont incessants. Le suspense est maintenu par la progression dans la découverte, par l'invention constante de péripéties qui nous passionnent (la principale étant celle de la fuite d'Éléa et de Païkan), même si nous connaissons la fin tragique dès la première phrase du roman prononcée par Simon : «Ma bien-aimée, mon abandonnée, ma perdue, je t'ai laissée là-bas au fond du monde, j'ai regagné ma chambre d'homme de la ville avec ses meubles familiers.» Pour le lecteur, l'intrigue n'est donc pas tant de savoir quelle est l'issue, mais bien comment et pourquoi on arrive à cette fin tragique.

La longueur des chapitres est très variable, ce qui imprime son rythme au livre. Ainsi, celui où l'on voit la fuite de Païkan et d'Éléa est beaucoup plus long que tous les autres. De l'un à l'autre, il y a changement de temps ou changement de lieu, à la fois pour maintenir le suspense et pour suivre tous les fils de l'intrigue.

Quand le roman se termine, l'énigme se replie sur elle-même (mais pouvait-il en être autrement?), les révélations qu'auraient pu faire Éléa, Coban / Païkan sont escamotées, ce qui compte étant en fait l'avertissement donné à notre monde par celui de la «nuit des temps».

Après le flashback du début, qui se justifierait par le désir de Simon de revivre une nouvelle fois cette période de sa vie où il côtoya Éléa, la chronologie est linéaire en ce sens qu'au présent se juxtapose la progressive découverte du passé, que présent et passé se mêlent à certains endroits dans un

véritable simultanéisme, au point qu'est atteinte une osmose entre eux (à cet égard, il faut être attentif au jeu avec les temps grammaticaux). Barjavel est d'ailleurs un spécialiste du jeu avec le temps, la méditation sur le temps étant au centre de son œuvre (voir "*Le voyageur imprudent*"), le choix du titre étant d'ailleurs significatif.

Les séquences, entre lesquelles il n'y a pas de transitions, sont très brèves. C'est que, dans ce qui fut d'abord un scénario, le découpage, afin de rendre la simultanéité des événements (par exemples, les incursions chez les Vignont ; la soudaine mention de l'émoi causé dans le «*shaker*» par l'éveil du cœur d'Éléa ; l'intérêt soulevé par le sort de Coban dans une classe de philo et chez le président de la république française qui a une conversation téléphonique) et de maintenir le «suspense» (accru en particulier à la fin de chaque chapitre), est très cinématographique. Le texte a la rapidité, l'absence de transition, l'ubiquité, la précision ou le flou de l'image télévisée. Sont insérés aussi des extraits de manchettes de journaux, et des nouvelles données par la télévision, sans que soit indiquée leur origine car elle est parfaitement intégrée, un élément naturel de la vie. La lecture n'est pas ainsi rendue artificiellement plus difficile ; elle est, au contraire, parfaitement adaptée à la sensibilité d'un lecteur d'aujourd'hui.

Il y a alternance entre une narration objective et ce qu'on peut considérer comme le monologue intérieur ou le journal de Simon car les séquences où il parle sont en italiques, cette typographie donnant une impression d'écriture manuelle, donc d'expression subjective ; ils viennent aussi quelque peu ralentir l'action. Mais le narrateur ne dévoile pas tout du point de vue de ce personnage.

"*La nuit des temps*" est donc un roman captivant, passionnant, très habilement construit.

Intérêt littéraire

D'habitude, on ne s'intéresse guère au style dans lequel est écrit un roman d'aventures. Mais, ici, il faut remarquer la grande variété des styles dont disposa Barjavel qui écrivit toujours dans une langue naturelle, franche, savoureuse, souvent scandée par les répétitions, ne craignant pas les néologismes (le «*snodog*», le «*plaser*») et l'emploi de l'anglais (quitte à en donner parfois, et de façon tout à fait aléatoire, une traduction en notes de bas de page), mettant, pour plus d'intensité, des mots et phrases en majuscules.

On peut distinguer :

- Le style neutre de la précision scientifique, de la description technique, de l'exposé historique :
 - Ainsi, après avoir fait figurer un croquis représentant «*l'état des travaux au moment où l'on découvrit la porte*», Barjavel tint à l'expliciter dans le chapitre suivant : «*La lettre A marque la portion de la poche rocheuse débarrassée du sable. / La lettre B désigne la portion encore emplie de sable. En C débouche l'extrémité du Puits. / S désigne bien entendu la Sphère et P le piédestal. On continuait à désigner ainsi ce dernier, bien qu'il fût devenu évident qu'il ne servait aucunement de support à la Sphère. Les sondages avaient révélé qu'il était creux comme cette dernière. / Un croquis désincarne la réalité, et les chiffres sont inexpressifs. Pour matérialiser ce que représentaient les 27 mètres de diamètre de la Sphère, il faut se dire que c'est la hauteur d'une maison de 10 étages. Et, compte tenu de l'épaisseur de sa paroi, il restait encore place, à l'intérieur, pour une maison de 8 étages.*»
 - «*Une voix explique que le mot "plaser" a été formé par la conjonction des deux mots plasma et laser*».

Mais, si l'auteur confie l'explication à un personnage, elle peut alors être donnée avec truculence ; ainsi, pour le fonctionnement des «*cercles d'or*» : «*Faut pas s'y tromper, dit Brivaux, c'est de l'électronique moléculaire. Ce truc-là est aussi compliqué qu'un émetteur et un récepteur TV. Tout est dans les molécules ! C'est formidable ! À mon idée, comment ça fonctionne ? Comme ça : quand tu te*

metts le bidule autour de la tête, il reçoit les ondes cérébrales de ton cerveau. Il les transforme en ondes électromagnétiques, qu'il émet. Moi, je coiffe l'autre machin. La plaque baissée, il fonctionne en sens inverse. Il reçoit les ondes électromagnétiques que tu m'as envoyées, il les transforme en ondes cérébrales, et il me les injecte dans le cerveau...»

- Le style familier (surtout dans les dialogues, un langage vraisemblable et significatif étant prêté à chacun des personnages, de l'argot étant mis dans les bouches des membres de l'expédition («Y a un enfant de salaud qui a trafiqué mon moulin !») des Vignont, etc.) qui va jusqu'à l'utilisation d'interjections et d'onomatopées, comme lorsque le lecteur entend le cœur de l'endormie revenir à la vie : *«Silence ./ Un coup sourd / Voum... / Un seul. / Silence... Silence... Silence... / Voum.../ Silence... Silence... / Voum... / / Voum... Voum.../ / Voum... Voum... Voum, voum, voum...»* ;

- Le style vif et coloré du reportage :

- Ainsi lors de la levée du corps d'Éléa : *«En synchronisant leurs mouvements, ils glissèrent leurs mains gantées sous la femme glacée et la séparèrent du socle. Lebeau avait craint qu'elle ne restât collée au métal par le gel, mais cela ne se produisit pas et les huit mains la soulevèrent, raide comme une statue, et la portèrent à hauteur des épaules. Puis les quatre hommes se mirent en marche lentement, avec la crainte énorme d'un faux pas. La neige pulvérulente leur battait les mollets et s'écartait devant leurs pas comme de l'eau. Monstrueux et grotesques dans leurs combinaisons casquées, à demi effacés par la brume, ils avaient l'air de personnages de cauchemar emportant dans un autre monde la femme qui les rêvait. Ils montèrent l'escalier d'or et sortirent par le trou lumineux de la porte.»*
- Ainsi lors de la découverte du dommage causé aux poumons de Païkan : *«Les cellules du tissu pulmonaire, les merveilleuses petites usines vivantes sont en train de fabriquer à toute vitesse de nouvelles usines qui leur ressemblent, pour remplacer celles que le froid ou la flamme a détruites. En même temps, elles font leur travail ordinaire, multiple, incroyablement complexe, dans les domaines chimique, physique, électronique, vital. Elles reçoivent, choisissent, transforment, fabriquent, détruisent, retiennent, rejettent, réservent, dosent, obéissent, ordonnent, coordonnent avec une sûreté et une intelligence stupéfiantes. Chacune d'elles en sait plus que mille ingénieurs, médecins et architectes. Ce sont des cellules ordinaires, d'un corps vivant. Nous sommes construits de milliards de cela, milliards de mystères, milliards de complexes microscopiques obstinés à leur tâche fantastiquement compliquée.»*

- Le style incisif de la satire très amusante des scientifiques, des politiques (la logorrhée à l'O.N.U.), de la presse friande de malheurs, de la bêtise des Vignont («Ce type, dit la fille, moi, je le refoutrais au frigo. On se débrouille bien sans lui...[...] Il peut crever ! grogne le fils.»), de la population française (comme le révèlent des sondages, du genre «micro-trottoir», faits auprès d'elle tout au long du récit : *«Interview des passants sur les Champs-Élysées : - Vous savez où c'est le pôle Sud? - Ben... heu... - Et vous? - Ben... c'est par là-bas... - Et vous? - C'est au sud ! - Bravo ! Vous aimeriez y aller? - Ben non, alors. - Pourquoi? - Ben, il y fait bien trop froid.»* ; satire qui va donc jusqu'à la caricature.

- Le style lyrique :

- Pour les propos de Simon : *«Ma bien-aimée, mon abandonnée, ma perdue, je t'ai laissée là-bas au fond du monde....»*

- Pour le portrait du génie de l'électronique qu'est Brivaux : *«Il écartait les bras à l'horizontale et agitait les doigts, comme pour inviter les courants mystérieux de la Création à pénétrer dans son corps et à le parcourir. Simon souriait, l'imaginant, Neptune de l'électronique, debout au pôle, ses cheveux plantés dans les ténèbres du ciel, sa barbe rouge plongée aux flammes de la Terre, ses bras tendus dans le vent perpétuel des électrons, distribuant à la Nature les flux et les influx vivants de la planète mère.»*

- Pour l'évocation d'Éléa : *«Ses seins étaient l'image même de la perfection de l'espace occupé par la courbe et la chair. Les pentes de ses hanches étaient comme celles de la dune la plus aimée du vent de sable qui a mis un siècle à la construire de sa caresse. Ses cuisses étaient rondes*

et longues, et le soupir d'une mouche n'aurait pu trouver la place de se glisser entre elles. Le nid discret du sexe était fait de boucles dorées, courtes et frisées. De ses épaules à ses pieds pareils à des fleurs, son corps était une harmonie dont chaque note, miraculeusement juste, se trouvait en accord exact avec chacune des autres et avec toutes. [...] Sa bouche fermée - nacrée par le froid et le sang retiré - était comme l'ourlet d'un coquillage fragile. Ses paupières étaient deux longues feuilles lasses dont les lignes des cils et des sourcils dessinaient le contour d'un trait d'ombre dorée. Son nez était mince, droit, ses narines légèrement bombées et bien ouvertes. Ses cheveux d'un brun chaud semblaient frottés d'une lumière d'or. Ils entouraient sa tête de courtes ondulations aux reflets de soleil qui cachaient en partie le front et les joues et ne laissaient apparaître des oreilles que le lobe de celle de gauche, comme un pétale, au creux d'une boucle.»

- Pour l'ode à l'accord sensuel entre elle et Païkan, d'abord quand ils font l'amour dans une piscine : «Païkan leva les bras et se laissa glisser derrière elle. Elle s'appuya à lui, assise, flottante, légère. Il la serra contre son ventre, prit son élan vers le haut et son désir dressé la pénétra. Ils reparurent à la surface comme un seul corps. Il était derrière elle et il était en elle, elle était blottie et appuyée contre lui, il la pressait d'un bras contre sa poitrine, il la coucha avec lui sur le côté et du bras gauche se mit à tirer sur l'eau. Chaque traction le poussait en elle, les poussait tous deux vers la grève de sable. Éléa était passive comme une épave chaude. Ils arrivèrent au bord et se posèrent, à demi hors de l'eau. Elle sentit son épaule et sa hanche s'enfoncer dans le sable. Elle sentait Païkan au-dedans et au-dehors de son corps. Il la tenait cernée, enfermée, assiégée, il était entré comme le conquérant souhaité devant lequel s'ouvrent la porte extérieure et les portes profondes. Et il parcourait lentement, doucement, longuement, tous ses secrets. / Sous sa joue et son oreille, elle sentait l'eau tiède et le sable descendre et monter, descendre et monter. L'eau venait caresser le coin de sa bouche entrouverte. Les poissons-aiguilles frissonnaient le long de sa cuisse immergée. / Dans le ciel où la nuit commençait, quelques étoiles s'allumaient. Païkan ne bougeait presque plus. Il était en elle un arbre lisse, dur, palpitant et doux, un arbre de chair, bien-aimé, toujours là, revenu plus fort, plus doux, plus chaud, soudain brûlant, immense, embrasé, rouge, brûlant dans son ventre entier, toute la chair et les os enflammés jusqu'au ciel. Elle étreignit de ses mains fermées autour de ses seins et gémit longuement dans la nuit qui venait. / Une immense paix remplaça la lumière. Elle se retrouva autour de Païkan. Il était toujours en elle, dur et doux. Elle se reposa sur lui comme un oiseau qui s'endort. Très lentement, très doucement, il commença à lui préparer une nouvelle joie.» ; puis quand ils le font une dernière fois alors que retentissent les bruits de la guerre : «Ils étaient seuls au milieu du rempart vivant des bêtes qui les protégeaient et qu'ils rassuraient. Il glissa sa main sous la bande qui couvrait la poitrine d'Éléa et fit fleurir un sein entre deux boucles. Il posa sur lui sa paume arrondie et le caressa avec un gémissement de bonheur, d'amour, de respect, d'admiration, de tendresse, avec une reconnaissance infinie envers la vie qui avait créé tant de beauté parfaite et la lui avait donnée pour qu'il sût qu'elle était belle. / Et maintenant, c'était la dernière fois. / Il posa sur lui sa bouche entrouverte et sentit la douce pointe devenir ferme entre ses lèvres. / - Je suis à toi... murmura Éléa. / Il délivra l'autre sein et le serra tendrement, puis défit le vêtement de hanches. Sa main coula le long des hanches, le long des cuisses, et toutes les pentes la ramenaient au même point, à la pointe de la courte forêt d'or, à la naissance de la vallée fermée. / Éléa résistait au désir de s'ouvrir. C'était la dernière fois. Il fallait éterniser chaque impatience et chaque délivrance. Elle s'entrouvrit juste pour laisser la place à la main de se glisser, de chercher, de trouver, à la pointe de la pointe et de la vallée, au confluent de toutes les pentes, protégé, caché, couvert, ah !... découvert ! le centre brûlant de ses joies. / Elle gémit et posa à son tour ses mains sur Païkan. [...] Éléa ne voyait plus rien. Païkan voyait Éléa, la regardait de ses yeux, de ses mains, de ses lèvres, s'emplissait la tête de sa chair et de sa beauté et de la joie qui la parcourait, la faisait frémir, lui arrachait des soupirs et des cris. Elle cessa de le caresser. Ses mains sans forces tombèrent de lui. Les yeux clos, les bras perdus, elle ne pesait plus, ne pensait plus, elle était l'herbe et le lac et le ciel, elle était un fleuve et un soleil de joie. Mais ce n'étaient encore que les vagues avant la vague unique, la grande route lumineuse multiple vers l'unique sommet, le merveilleux chemin qu'elle n'avait jamais si longuement parcouru, qu'il dessinait et redessinait de ses mains et de ses lèvres sur tous les trésors qu'elle lui donnait. Et il regrettait de n'avoir pas plus de mains, plus de lèvres pour lui faire partout plus de joies à la fois. Et il la remerciait dans son cœur d'être si belle et si heureuse. [...] Éléa

brûlait. Haletante, impatiente, ce n'était plus possible, elle prit dans ses mains la tête de Païkan aux doux cheveux couleur de blé qu'elle ne voyait pas, qu'elle ne pouvait plus voir, la ramena vers elle, sa bouche sur sa bouche, puis ses mains redescendirent et prirent l'arbre aimé, l'arbre proposé, approché et refusé, et le conduisirent vers sa vallée ouverte jusqu'à l'âme. Quand il entra, elle râla, mourut, fondit, se répandit sur les bois, sur les lacs, sur la chair de la terre. Mais il était en elle - Païkan -, il la rappelait autour de lui, à longs appels puissants qui la ramenaient des bouts du monde - Païkan -, la rappelaient, l'attiraient, la rassemblaient, la condensaient, la durcissaient, la pressaient jusqu'à ce que le milieu de son ventre percé de flammes - Païkan ! - éclatât en une joie prodigieuse, indicible, intolérable, divine, bien-aimée, brûlant, jusqu'à l'extrémité de la moindre parcelle, son corps, qui la dépassait.»

- Pour le tableau de «la Forêt Épargnée» : *«Les arbres immenses, rescapés de la troisième guerre, dressaient en énormes colonnes leurs troncs cuirassés d'écailles brunes. Au départ du sol, ils semblaient hésiter, essayaient une légère courbe paresseuse, mais ce n'était qu'un élan pour se lancer vertigineusement dans un assaut vertical et absurde vers la lumière que leurs propres feuilles repoussaient. Très haut, leurs palmes entrelacées tissaient un plafond que le vent brassait sans arrêt, y perçant des trous de soleil aussitôt rebouchés, avec un bruit lointain de foule en marche. Les fougères rampantes couvraient le sol d'un tapis rêche. Les biches ocellées le grattaient du sabot pour en découvrir les feuilles les plus tendres qu'elles soulevaient du bout des lèvres et arrachaient d'une brusque torsion du cou. L'air chaud sentait la résine et le champignon.»*

- Le style intense qui rend l'action violente :

- Pour une première fuite d'Éléa : *«Les journalistes [...] virent la porte de l'infirmerie s'ouvrir brusquement et Éléa courir comme une folle, comme une antilope que va rattraper le lion, droit devant elle, droit vers eux. Ils firent barrage. Elle arriva sans les voir. Elle criait un mot qu'ils ne comprenaient pas. Les éclairs doubles des flashes au laser jaillirent de toute la ligne des photographes. Elle passa au travers, renversant trois hommes avec leurs appareils. Elle courait vers la sortie. [...] Dehors, c'était une tempête blanche, un blizzard à 200 à l'heure. Folle de détresse, aveugle, nue, elle s'enfonça dans les rasoirs du vent. Le vent s'enfonça dans sa chair en hurlant de joie, la souleva, et l'emporta dans ses bras vers la mort. Elle se débattit, reprit pied, frappa le vent de ses poings et de sa tête, le défonça de sa poitrine en hurlant plus fort que lui. La tempête lui entra dans la bouche et lui tordit son cri dans la gorge. / Elle tomba.»*

- Pour la manœuvre, pleine de ruse, d'érotisme et de cruauté par laquelle Éléa semble s'offrir au garde qui l'empêche de s'échapper : *«Ils étaient debout, nus, l'un devant l'autre. Elle recula lentement et, quand elle eut le tapis sous les pieds, elle s'accroupit et s'allongea. Il s'approcha, puissant et lourd, précédé de son désir superbe. Il se coucha sur elle et elle s'ouvrit. / Elle le sentit se présenter, noua ses pieds dans ses reins et l'écrasa sur elle. Il entra comme une bielle. Elle eut un spasme d'horreur. / - Je suis à Païkan ! dit-elle / Elle lui enfonça ses deux pouces à la fois dans les carotides. / Il suffoqua et se tordit. Mais elle était forte comme dix hommes, et le tenait de ses pieds crochetés, de ses genoux, de ses coudes, de ses doigts enfoncés dans ses cheveux tressés. Et ses pouces inexorables, durcis comme de l'acier par la volonté de tuer, lui privaient le cerveau de la moindre goutte de sang. / Ce fut une lutte sauvage. Enlacés, noués l'un à l'autre et dans l'autre, ils roulaient sur le sol dans tous les sens. Les mains de l'homme s'accrochaient aux mains d'Éléa et tiraient, essayaient d'arracher la mort enfoncée dans son cou. Et le bas de son ventre voulait vivre encore, vivre encore un peu, vivre assez pour aller au bout de son plaisir. Ses bras et son torse luttèrent pour survivre, et ses reins et ses cuisses luttèrent, se hâtaient pour gagner la mort de vitesse, pour jouir, jouir avant de mourir. / Une convulsion terrible le raidit. Il s'enfonça jusqu'au fond de la mort accrochée autour de lui et y vida, dans une joie fulgurante, interminablement toute sa vie. La lutte s'arrêta. Éléa attendit que l'homme devînt entre elle passif et pesant comme une bête tuée. Alors elle retira ses pouces enfoncés dans la chair molle. Ses ongles étaient pleins de sang. Elle ouvrit ses jambes crispées et se glissa hors du poids de l'homme. Elle haletait de dégoût. Elle aurait voulu se retourner comme un gant et laver tout l'intérieur d'elle-même jusqu'aux cheveux.»*

- Pour le tableau de la guerre entre Énisoraï et Gondawa : *«Dans les diffuseurs éclataient des fracas, des explosions, des cris horribles, des roulements de tremblements de terre. Sur l'écran, le*

circuit image traduisait les impulsions reçues par des écroulements de couleurs gigantesques, des chutes interminables vers un abîme sulfureux, des éruptions de ténèbres. C'était le retour d'un monde fracassé vers le chaos qui précéda toutes les créations.» - «Le grondement furieux de la guerre devint un hurlement. Païkan leva la tête. La porte de l'Oeuf était ouverte, et au sommet de l'escalier celle de la Sphère était ouverte aussi. De l'autre côté du trou d'or, des flammes flambaient. On se battait dans le labo. Il fallait fermer l'Abri, sauver Eléa. Coban avait tout expliqué à Eléa du fonctionnement de l'Abri, et toute la mémoire d'Eléa était passée dans celle de Païkan. Il savait comment fermer la porte d'or. / Il vola sur l'escalier, léger, furieux, grondant comme un tigre. Quand il arriva sur les dernières marches, il vit un guerrier énisor s'engager dans l'entrée de la porte. Il tira. Le guerrier rouge le vit et tira presque en même temps. En retard d'une fraction de temps infinitésimale. Ajoutée à chaque jour pendant des milliers de siècles, elle n'aurait pas construit une seconde de plus à la fin de l'année. Mais ce fut assez pour sauver Païkan. L'arme de l'homme rouge dégageait une énergie thermique pure. De la chaleur totale. Mais quand il appuya sur la commande, son doigt n'était déjà plus qu'un chiffon mou qui volait en arrière avec son corps broyé. L'air autour de Païkan devint incandescent et s'éteignit dans le même temps. Les cils, les sourcils, les cheveux, les vêtements de Païkan avaient disparu. Un millième de seconde de plus et il ne serait rien resté de lui, pas même une trace de cendres. La douleur de sa peau n'avait pas encore atteint son cerveau qu'il frappait du poing la commande de la porte. Puis il s'écroula sur les marches. Le couloir percé dans les trois mètres d'or se ferma comme un œil de poule aux mille paupières simultanées.»

Le style épique :

- Dans le tableau que fait Simon du souvenir qu'a Eléa de l'attaque de Gondawa par Énisoraï : *«JE VOIS !... C'est l'Apocalypse !... Une plaine immense... brûlée vive !... vitrifiée !... Des armées tombent du ciel ! Des armes crachent la mort et les détruisent... Il en tombe encore !... Comme mille nuages de criquets... Ils fouillent le sol !... Ils s'enfoncent !... La plaine s'ouvre ! s'ouvre en deux... d'un bout à l'autre de l'horizon... Le sol se soulève et retombe !... Les armées sont broyées ! Quelque chose sort de terre... quel... quel... quelque chose d'immense !... Une machine... une machine monstrueuse, une plaine de verre et d'acier... elle se sépare de la terre, s'élève, s'envole, se développe... s'épanouit..., elle emplit le ciel !...»*

- Dans la description de l'effet qu'a l'éclatement de «l'Arme solaire» : *«Le choc avait été si violent qu'il s'était répercuté sur la masse de la Terre. La Terre avait perdu l'équilibre de sa rotation et s'était affolée comme une toupie basculée avant de retrouver un nouvel équilibre sur des bases différentes. Ses changements d'allure avaient fêlé l'écorce, provoqué partout des séismes et des éruptions, projeté hors des fosses océanes les eaux inertes dont la masse fantastique avait submergé et ravagé les terres.[...] Les eaux s'étaient retirées, mais pas partout. Gondawa s'était trouvée placée par le nouvel équilibre de la Terre autour du nouveau pôle Sud. Le gel avait saisi et immobilisé les eaux du raz de marée qui balayait le continent. Et, sur ce glacis, les années, les siècles, les millénaires avaient accumulé de fantastiques épaisseurs de neige transformée à son tour en glace par son propre poids.»*

- Dans la description de la catastrophe qui détruit la base : *«La Pile sauta / Les caméras virent le champignon gigantesque empoigné par le vent, tordu, couché, déchiqueté, éventré jusqu'au rouge de son cœur d'enfer, emporté en morceaux vers l'océan et les terres lointaines.»*

On remarque de significatives métaphores. Voici celle qui illustre la formation des couples à Gondawa grâce à la «Désignation» : *«Le garçon et moi, moi et le garçon, nous sommes comme un caillou qui avait été cassé en deux et dispersé parmi tous les cailloux cassés du monde. L'ordinateur a retrouvé les deux moitiés et les rassemble»*. L'«Œuf», qui contient l'humanité future pour les Gondawas, est le symbole de la maternité, de la fécondité, l'image de la matrice, de la protection, mais aussi le germe qui va éclore. Un tourbillon dans l'eau est *«un muscle d'eau palpitante et tiède»*. *«Une musique naquit, pareille au souffle d'un vent léger dans une forêt peuplée d'oiseaux et tendue de harpes.»* *«Gondawa était un lac, Énisoraï un fleuve.»*

Ainsi, sachant aller du réalisme à la poésie, en passant par des traits d'un humour souvent subtil, Barjavel a révélé dans *'La nuit des temps'* une grande maîtrise de l'écriture.

Intérêt documentaire

Comme tout bon auteur de science-fiction, qui ne conçoit pas son activité sans une sérieuse documentation, soigneusement tenue à jour, sur les dernières découvertes et actualités, scientifiques bien sûr, mais sur de bien d'autres domaines, Barjavel s'appuya sur une grande masse d'informations diverses, mit en œuvre, à l'instar de Jules Verne, toute une série de notions scientifiques, et toute une série d'applications techniques dont on peut apprécier la plausibilité, donnant, dans *'La nuit des temps'*, deux tableaux très impressionnants et très crédibles à la fois du monde de 1990 et de celui de Gondawa.

Le monde de 1990 :

Par bien de ses aspects, le récit demeure très ancré dans l'air du temps des années 60, dans les mentalités et le contexte politique de l'époque. Les vêtements, les meubles, etc., ne laissent pas d'évoquer le design et la mode de ces années-là : ses couleurs vives, ses moquettes épaisses et ses thèmes floraux. On note certains changements qui ont eu lieu : il est fait mention de l'aérogare de Paris-Nord, des trente tours de la Défense, du barrage d'Assouan, de l'Union Européenne, du troisième bac que doivent passer les élèves français (aspect où la prospective de Barjavel fit défaut, car il n'y a déjà plus aujourd'hui qu'un bac, et indigne de ce nom !).

Cependant, est remarquable l'invention du «shaker» dont il est dit : *«C'était ainsi qu'on nommait les salles de plus en plus vastes où se réunissaient les jeunes gens et les jeunes filles de tous les degrés de classes, de richesse, et d'esprit, pour s'y livrer en commun à des danses frénétiques.»*

En ce qui concerne la politique, on retrouve dans le roman la tension politique entre le Bloc de l'Est et le Bloc de l'Ouest qui régnait dans les années soixante. États-Uniens et Soviétiques ne cessent de s'affronter, de se provoquer, au fil de la trame, ce qui rappelle le contexte de la guerre froide de l'époque. Sur ce modèle, la guerre de *«la nuit des temps»* oppose deux nations dominantes, le rationnel et pacifiste Gondawa, et le primitif et militariste Énisoraï. Mais Barjavel dépassa l'opposition entre les deux Blocs pour envisager l'émergence d'autres nationalismes, qui mettent aussi en danger l'humanité. Il évoqua aussi un conflit à l'O.N.U. entre la Chine et les États-Unis.

A-t-il eu la prescience des mouvements étudiants de 1968 ? Il plaça cette note de bas de page : *«L'auteur tient à préciser que cette histoire a été composée dans son ensemble pendant l'été 1966. Déjà, la révolte des étudiants y figurait. Sa rédaction définitive a été terminée le 10 mars 1968. Depuis ce jour, rien n'a été rajouté ou retranché. Les épisodes auxquels participent les étudiants, la conception de l'Université indépendante n'ont donc pas été inspirés par les événements de mai 1968, mais leur sont antérieurs.»* Mais il reste que des révoltes d'étudiants avaient déjà secoué le monde peu auparavant : contre la guerre du Vietnam, contre les armes biologiques et nucléaires, pour la défense des libertés civiles, contre le racisme, pour le féminisme, pour la défense de l'environnement, contre les régimes totalitaires, en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Pologne, au Japon, au Mexique, au Brésil, et dans de nombreuses villes des États-Unis (en particulier après l'assassinat de Martin Luther King), sans oublier la Tchécoslovaquie du printemps de Prague ou la Chine de la Révolution culturelle.

Ce qui compte surtout, c'est que sont époustouflants le nombre et la variété des domaines scientifiques que Barjavel embrassa pour rendre crédible la découverte du signal de la sphère d'or, et la mise en œuvre de l'«*Expédition Polaire Internationale*» (il est amusant de constater que son patriotisme les lui fit attribuer à la France !). Il exploita habilement le caractère mystérieux de l'Antarctique où, d'ailleurs, actuellement, un millier de savants de dix-huit nationalités différentes travaillent dans plus de cinquante bases, la France ayant les siennes dans la partie qui lui a été accordée, la Terre Adélie. En 1961, fut signé, par trente-huit pays, le traité de l'Antarctique qui en fit une zone démilitarisée où les revendications territoriales sont impossibles. C'est donc le continent de la paix et de la science.

Les sciences impliquées sont la géographie, la géologie, la paléontologie, la physique (la pile atomique, l'invention par Barjavel du «*plaser*» [chalumeau laser+plasma]), l'astronomie, l'exploration spatiale (satellites stationnaires, base de départ pour la Lune), la météorologie, la médecine, la linguistique (la «*Traductrice universelle*», Barjavel reprenant l'idée de Stanislas Lem dans son roman "*Feu Vénus*" [1962]), l'informatique (l'interconnexion d'ordinateurs en réseau qui forment un «*Cerveau Total*»), les télécommunications (le stockage multimédia ; le branchement des «*cercles d'or*» sur la télévision en trois dimensions, ce qui fait que les émotions d'Éléa sont visibles sur l'écran), la psychologie (la mémoire subconsciente), etc..

Le monde d'il y a 900 000 ans :

C'est, paradoxalement, dans cette découverte du passé que se trouve la véritable anticipation.

On y jouit d'une formidable puissance fondée sur une extraordinaire connaissance symbolisée par «*l'équation de Zoran*», qui permet la maîtrise de «*l'énergie universelle*». En effet, Barjavel, persuadé qu'il était que la vérité ultime est fondamentalement simple, affirma : «*Dans le domaine de l'énergie, nous approchons peut-être de cette fameuse équation cherchée par Einstein, celle du champ universel ; elle permettrait de puiser directement dans l'énergie universelle dont celles que nous connaissons ne sont que des variantes.*» Ignorant en matière de mathématiques, il s'en remit à sa puissante imagination d'auteur fantastique pour faire dessiner par Éléa l'élégant tracé, la calligraphie stylisée, de l'équation qui supporte toute la connaissance, mais se lit dans le langage courant aussi bien que dans le langage scientifique, contrairement aux symboles hermétiques des mathématiques. Cette équation est censée dire : «*Ce qui n'existe pas existe*», ce concept du Tout qui transcende le Rien (et réciproquement), pouvant avoir été inspiré à l'écrivain par le taoïsme, car on lit dans le "*Tao To King*" : «*L'immobilité est le mouvement du Tao. Dans sa faiblesse réside sa puissance. Tous les êtres de ce monde sont nés du visible. Le visible procède de l'invisible. Car tout est et n'est rien.*»

Cependant, «*l'équation de Zoran*», si elle est possédée par les deux grands pays du monde d'il y a 900 000 ans, Gondawa et Énisoraï (il est fait mention aussi d'un pays neutre : Lamoss, où le chef de l'université, Partao, est en relation avec Coban, et sert d'intermédiaire entre les deux puissances ennemies), y connaît des applications bien différentes.

Gondawa :

Comme Barjavel devait faire croire à l'existence de ce monde, il a donné une grande précision au tableau qu'il en a fait.

Fidèle à une tradition très vivante dans la littérature et spécialement dans la science-fiction, il créa avec Gondawa une véritable utopie. Ce pays jouit d'un grand développement scientifique et technique, d'une organisation économique, sociale et politique quasi idéale, qui font que, pour Éléa, le monde de 1990 est arriéré, pas assez évolué.

Le grand développement scientifique et technique s'appuie, grâce à «*l'équation de Zoran*», sur la maîtrise de «*l'énergie universelle*» qui permet de disposer d'une puissance sans limite, et qui peut prendre toutes les formes. Elle explique :

- l'automatisation généralisée,
- l'urbanisme étonnant (conception de villes souterraines, idée qui cependant pouvait avoir été reprise de "*La fin d'Illa*" de José Moselli, et du roman d'Isaac Asimov "*Les cavernes d'acier*"),
- l'architecture hardie,
- les transports perfectionnés,
- la fourniture de nourriture par la «*mange-machine*» qui produit, à partir de rien, des pilules nutritives entièrement synthétiques et aux vertus thérapeutiques, par la matérialisation de «*l'énergie universelle*», car, pour la civilisation de Gondawa, manger ce qui appartient à la nature est aussi grave que de l'anthropophagie.
- la communication télépathique par les «*cercles d'or*» ;
- la force énorme de l'arme qu'est le «*gant*», qui broie les gens à distance ;
- la multiplicité de fonctions du «*cube, aux coins arrondis, de 22 cm d'arête*» qui, différentes baguettes pouvant y être introduites, produit de la lumière, émet des sons et des images sur toutes ses faces, remarquable miniaturisation de circuits intégrés ;

- les hologrammes, images en trois dimensions apparaissant comme suspendues en l'air ;
- les plaquettes-courrier ;
- la cryogénie, moyen d'obtenir une animation suspendue, la température du zéro absolu, à -260 degrés, provoquant l'immobilité totale des molécules.
- l'exploration spatiale qui a permis de faire de la Lune un lieu de loisir, de divertissement et de tourisme (Éléa se rappelle *«les prés fleuris de la Lune»*, où il n'y a pas de cratères, ceux-ci n'ayant été creusés que par la guerre car Gondawa et Énisoraï s'y opposaient), tandis que Mars est encore un lieu d'exploration, d'où, imagine Barjavel, sont originaires les Noirs (Éléa évoque *«les troupeaux de Mars et leurs bergers noirs»*, et l'écrivain s'épanche : *«Race infortunée, son errance n'avait donc pas commencé avec les marchands d'esclaves ! Déjà, au fond des temps, les ancêtres des malheureux arrachés à l'Afrique avaient eux-mêmes été arrachés à leur patrie du ciel. Quand donc s'achèveraient leurs malheurs ? Les Noirs américains se rassemblaient dans les églises et chantaient : "Seigneur, ramène-moi dans ma patrie céleste". Une nouvelle nostalgie naissait dans le grand cœur collectif de la race noire.»*

D'autre part et surtout, Gondawa est le modèle économique d'une société socialiste, sans argent, grâce à la «clé», qui, en plus de contenir le code génétique de chaque individu, d'être sa carte d'identité, est aussi sa carte de crédit, Barjavel pouvant même être considéré comme l'inventeur de la carte à puce (pour Pierre Creveuil, spécialiste de Barjavel, la clé est, sans l'ombre d'un doute, l'ancêtre de la carte bancaire : «J'ai eu le témoignage personnel d'un directeur technique de chez Bull qui m'a confié et l'avait dit à Barjavel, que le moyen de paiement était inspiré de la lecture de "La nuit des temps".») : *«La clé était la base du système de distribution. Chaque vivant de Gondawa recevait chaque année une partie égale de crédit, calculée d'après la production totale des usines silencieuses. Ce crédit était inscrit à son compte géré par l'ordinateur central. Il était largement suffisant pour lui permettre de vivre et de profiter de tout ce que la société pouvait lui offrir. / Chaque fois qu'un Gonda désirait quelque chose de nouveau, des vêtements, un voyage, des objets, il payait avec sa clé. Il pliait le majeur, enfonçait sa clé dans un emplacement prévu à cet effet et son compte, à l'ordinateur central, était aussitôt diminué de la valeur de la marchandise ou du service demandés. / Certains citoyens, d'une qualité exceptionnelle, tel Coban, directeur de l'Université, recevaient un crédit supplémentaire. Mais il ne leur servait pratiquement à rien, un très petit nombre de Gondas parvenant à épuiser leur crédit annuel. Pour éviter l'accumulation des possibilités de paiement entre les mêmes mains, ce qui restait des crédits était automatiquement annulé à la fin de chaque année. Il n'y avait pas de pauvres, il n'y avait pas de riches, il n'y avait que des citoyens qui pouvaient obtenir tous les biens qu'ils désiraient. / Le système de la clé permettait de distribuer la richesse nationale en respectant à la fois l'égalité des droits des Gondas, et l'inégalité de leurs natures, chacun dépensant son crédit selon ses goûts et ses besoins. Une fois construites et mises en marche, les usines fonctionnaient sans main-d'œuvre et avec leur propre cerveau. Elles ne dispensaient pas les hommes de tout travail, car si elles assuraient la production, il restait à accomplir les tâches de la main et de l'intelligence. Chaque Gonda devait au travail la moitié d'une journée tous les cinq jours, ce temps pouvant être réparti par fragments. Il pouvait, s'il le désirait, travailler davantage. Il pouvait, s'il voulait, travailler moins ou pas du tout. Le travail n'était pas rétribué. Celui qui choisissait de moins travailler voyait son crédit diminué d'autant. À celui qui choisissait de ne pas travailler du tout, il restait de quoi subsister et s'offrir un minimum de superflu.»*

Pourtant, il y a dans cette société des «sans-clé» ou «Gris», parce que Barjavel pensa lucidement qu'il y aura toujours, quelle que soit la perfection atteinte, ou du fait même de cette perfection, des êtres qui refusent de s'intégrer, qui s'excluent volontairement, comme beaucoup de clochards, de S.D.F..

Inversement, sont privés aussi de la clé, s'excluent aussi de la société les membres de la «Police blanche» qui, pour s'entraîner à la répression la plus sévère, *«se livraient sans arrêt à des batailles sans pitié les uns contre les autres», «se battaient, dormaient, mangeaient, se battaient, dormaient, mangeaient, la nourriture qu'ils recevaient transformant en activité de combat leur énergie sexuelle inemployée»*, Barjavel ayant certainement voulu caricaturer ainsi les C.R.S. français.

Les Gondas bénéficient de «*la Désignation*» qui réunit, à l'âge de sept ans, dans «*l'Arbre-et-le-Miroir*», un garçon et une fille dont l'ordinateur a déterminé la compatibilité parfaite, même s'il y a une langue masculine et une langue féminine, les noms des hommes finissant par «an» (Coban, Forkan, Lokan, Milian, Moïssan, Mozran, Païkan), ceux des femmes par «a» (Éléa, Doa, Anéa, Lona). Comme l'explique Éléa, qui reçut le jour de sa Désignation le numéro 3-19-07-91 : *«L'ordinateur central possède toutes les clés, de tous les vivants de Gondawa, et aussi des morts qui ont fait les vivants. Celles que nous portons ne sont que des copies. Chaque jour, l'ordinateur compare entre elles les clés de sept ans. Il connaît tout de tous. Il sait ce que je suis, et aussi ce que je serai. Il trouve parmi les garçons ceux qui sont et qui seront ce qu'il me faut, ce qui me manque, ce dont j'ai besoin et ce que je désire. Et parmi ces garçons, il trouve celui pour qui je suis et je serai ce qu'il lui faut, ce qui lui manque, ce dont il a besoin et ce qu'il désire. Alors, il nous désigne l'un à l'autre. [...] Ils sont élevés ensemble. Dans la famille de l'un, puis de l'autre, puis dans l'une, puis dans l'autre, Ils prennent ensemble les mêmes goûts, les mêmes habitudes. Ils apprennent ensemble à avoir les mêmes joies. Ils connaissent ensemble comment est le monde, comment est la fille, comment est le garçon. Quand vient le moment où les sexes fleurissent, ils les unissent, et le caillou rassemblé se ressoude et ne fait plus qu'un.»* Cette symbiose va jusqu'à une véritable osmose des esprits et des pensées des amoureux : *«Coban avait tout expliqué à Éléa du fonctionnement de l'Abri, et toute la mémoire d'Éléa était passée dans celle de Païkan.»* Cette prédestination est donc à la base de couples et de familles stables, d'autant plus que la clé avait encore la fonction d'empêcher la fécondation : *«Gondawa maintenait sa population à un niveau constant».*

Ainsi, le monde de Gondawa, qui a encore le vif souci de l'écologie, apporte à de nombreux problèmes contemporains, mais aussi en fait éternels, des solutions profondes. Mais il est pourtant exposé à la guerre, ce qui, en un sens, le rapproche du nôtre, du fait qu'existe à côté de lui un autre pays qui compromet l'utopie :

Énisoraï :

Par opposition au monde rationnel qu'est Gondawa, c'est un monde soumis à des mythes et à des rites primitifs. Ainsi les Énisors, en qui sont vus les ancêtres des Mayas, chez qui «*le serpent-flamme*» est le symbole de l'énergie universelle, qu'ils possèdent tout en étant sous-développés, célèbrent-ils la «*fête du Nuage*» qui semble conçue sur le modèle du Nouvel An babylonien : *«On vit la Flèche [du temple] s'enfoncer dans le Nuage [...], se retirer, recommencer, de plus en plus vite, comme pour un immense accouplement de la Terre et du Ciel»* tandis que *«dans les palais, dans les maisons, dans les rues, sur les places, les hommes s'approchaient des femmes et les femmes des hommes, au hasard, simplement parce qu'ils étaient proches, et sans savoir s'ils étaient beaux ou laids, vieux ou jeunes et qui il était et qui elle était, ils se saisissaient ou s'étreignaient, s'allongeaient sur place, à l'endroit où ils se trouvaient, entraient tous ensemble dans le rythme unique qui secouait la montagne et la ville. [...] Il en était ainsi, une fois par an, dans toutes les villes d'Énisoraï. Pendant le reste des jours et des nuits, les hommes énisors ne s'approchaient pas des femmes.»*

De ce fait, la démographie n'était pas maîtrisée et, en conséquence, s'affirmait une volonté d'agression : *«Énisoraï n'avait pas la clé, et n'en voulait pas. Énisoraï pullulait. Énisoraï connaissait l'équation de Zoran et savait utiliser l'énergie universelle, mais s'en servait pour la prolifération et non pour l'équilibre. Gondawa s'organisait, Énisoraï se multipliait. Gondawa était un lac, Énisoraï un fleuve. Gondawa était la sagesse, Énisoraï la puissance. Cette puissance ne pouvait faire autrement que s'épanouir et s'exercer au-delà d'elle-même. C'étaient les engins d'Énisoraï qui s'étaient posés les premiers sur la Lune. Gondawa avait suivi aussitôt, pour ne pas se laisser submerger. Pour des raisons balistiques, la face Est de la Lune convenait parfaitement au départ des engins d'exploration vers le système solaire. / Énisoraï y construisit une base, Gondawa aussi. La troisième guerre s'alluma en ce lieu, d'un incident entre les garnisons des deux bases. Énisoraï voulait être seule sur la Lune. / La peur mit fin à la guerre. Le traité de Lampa divisa la Lune en trois zones, une gonda, une énisor et une internationale. Celle-ci était à l'est. Les deux nations s'étaient mises d'accord pour y construire ensemble une base de départ commune. / Les autres peuples n'avaient pas de morceau de Lune. Les autres peuples s'en moquaient. Ils recevaient d'Énisoraï ou de Gondawa des promesses de protection et des machines immobiles qui pourvoyaient à leurs besoins. Les plus habiles recevaient*

des deux côtés. Ils avaient reçu aussi, des deux côtés, beaucoup de bombes pendant la troisième guerre. Mais moins que Gondawa et beaucoup moins qu'Énisorai. / Énisorai avait une population trop nombreuse pour être mise à l'abri. Mais sa fécondité, en une génération, avait remplacé les morts. / Par le traité de Lampa, Énisorai et Gondawa s'étaient engagées à ne plus jamais utiliser les "bombes terrestres". Celles qui restaient furent envoyées dans l'espace, en orbite autour du Soleil. Les deux grandes nations avaient pris en outre l'engagement de ne pas fabriquer d'arme qui dépassât en force destructrice celle qui venait d'être mise hors-la-loi. / Mais une formidable puissance d'expansion gonflait Énisorai. Énisorai se mit à fabriquer des armes individuelles utilisant l'énergie universelle. Chacune de ces armes avait une force de choc limitée, mais rien ne pourrait résister à leur multitude. Et chaque jour accroissait le nombre des armées. Le fleuve impétueux de la vie en expansion emplissait de nouveau son lit, prêt à déborder. / Alors le Conseil Directeur de Gondawa décida de sacrifier la ville du milieu, Gonda I. Elle fut évacuée et résorbée et, dans son emplacement souterrain, les machines se mirent au travail. Et le Conseil Directeur de Gondawa fit savoir au Conseil de Gouvernement d'Énisorai que, si une nouvelle guerre éclatait, ce serait LA DERNIERE.»

Barjavel esquissa même une histoire de l'humanité à partir de Gondawa, voyant, dans les masses d'eau «*projetées hors des fosses océanes*» au moment du basculement de la Terre, «*l'origine du mythe du déluge qu'on retrouvait aujourd'hui dans les traditions des peuples de toutes les parties du monde.*», tandis que «*l'Abri*» de Coban est une nouvelle arche de Noé.

«*La nuit des temps*» est donc une grande réussite dans le genre de la science-fiction. D'ailleurs, lors de sa parution, de nombreux scientifiques apportèrent à Barjavel un sympathique soutien en élaborant un petit livret de présentation où ils mirent en valeur la pertinence des informations et des prévisions du roman, chacun dans son domaine respectif.

Intérêt psychologique

Alors que, de façon générale, dans les romans de science-fiction, les personnages ne présentent guère d'intérêt, «*La nuit des temps*» est un roman d'autant plus réussi que les siens, même les plus fugitifs, ont beaucoup de relief, de vérité ; que les autres ont une réelle épaisseur, sont dotés d'une personnalité complexe, ont chacun son propre caractère et ses propres émotions ; qu'on s'attache à eux.

Les personnages secondaires sont évidemment souvent réduits à l'état de silhouettes. Ainsi, les différents membres de l'expédition qui sont des représentants stéréotypés des nations auxquelles ils appartiennent, et montrent chacun un orgueil patriotique. Ainsi, les Vignont qui ne sont que des fantoches blasés en dépit des nouvelles sensationnelles (comme le sont des baigneurs à Miami) ; qui représentent diverses aliénations de la société contemporaine, le père ne pensant qu'à l'argent, la mère ne pensant qu'au sexe, la fille ayant cependant un vernis de culture, tandis que le fils, d'abord abruti et frustré, se réveille, transfiguré, à la fin ; ils rappellent les Collingot de «*Le diable l'emporte*».

Le couple formé de la Russe Léonova et de l'États-Unien Hoover n'est pas seulement comique par une opposition qui est à la fois de race, de sexe et de tempérament : si elle use de la langue de bois usuelle en U.R.S.S., elle ne manque pas d'émotivité et même de poésie ; si lui semble une caricature amusante et conventionnelle, le symbole grossier de toute une nation, dont il a le mauvais goût et aussi l'efficacité froide, il est nettement individualisé, et joue un rôle essentiel.

Le philologue turc Lukos a un rôle double et contradictoire : génial inventeur de la «*Traductrice*», il fait échouer l'entreprise, sans qu'on sache pourquoi ou pour qui il trahit.

Coban, le directeur de l'université, est la figure idéale du Savant, mais aussi un être terrifiant parce qu'asséché et isolé par sa supériorité.

Simon, qu'on découvre directement à travers les chapitres en italiques où l'on entend sa voix, apparaît comme le modèle de l'amoureux fou. Lui, qui a perdu une femme aimée, se fait d'emblée le

protecteur d'Éléa : *«Je suis entré, et je t'ai vue. / Et j'ai été saisi aussitôt par l'envie furieuse, mortelle, de chasser, de détruire tous ceux qui, là, derrière moi, derrière la porte, dans la sphère, sur la glace, devant leurs écrans du monde entier, attendaient de savoir et de voir. Et qui allaient TE voir, comme je te voyais. / Et pourtant, je voulais aussi qu'ils te voient. Je voulais que le monde entier sût combien tu étais merveilleusement, incroyablement, inimaginablement belle. Te montrer à l'univers, le temps d'un éclair, puis m'enfermer avec toi, seul, et te regarder pendant l'éternité.»* Aussi est-il donc tout de suite malheureux car il se montre jaloux du compagnon de la jeune femme, de Coban donc, puis surtout de Païkan. De son rôle de temporisateur, de protecteur, il passe à un attachement sans faille, à un amour que rien ne pourra jamais effacer ou remplacer. Et il parvient à obtenir la confiance de sa protégée : *«Il lui tendit la main. Elle regarda cette main tendue, hésita un instant, puis y posa la sienne.»*

D'autre part, il est aussi le modèle du médecin. Si, jeune d'esprit, il a beaucoup de naïveté ou d'idéalisme, il est très humain. Et, comme il est toujours au cœur de l'action, qu'une conjonction de hasards fait qu'il est le premier à descendre dans la sphère, il se montre courageux, aventureux même, influe sur le cours de l'action : *«Il y a une façon bien simple de savoir s'ils sont morts ou vivants, dit la voix de Simon dans le diffuseur. Et en tant que médecin, j'estime que c'est notre devoir il faut essayer de les ranimer...»*

Éléa et Païkan sont des figures idéales de la femme et de l'homme (leur perfection physique, leur force et leur ruse inventive), le couple idéal, qui s'oppose au couple grotesque formé de Léonova et d'Hoover. Ils étaient déjà des réfractaires, des marginaux qui préféraient vivre à la Surface, fréquenter *«la Forêt Épargnée»*. Unis depuis *«la Désignation»* par un amour passionné (le leitmotif est *«la main dans la main»*), ils montrent une totale communauté d'esprits, jouissent du bonheur jusqu'à ce qu'Éléa soit choisie par Coban.

Païkan est un parfait héros à qui son courage fait déployer une indomptable énergie pour sauver Éléa (*«Je viens te chercher ! Je briserai tout ! Je les tuerai !»*) ; à qui sa tendresse et son habileté sensuelle lui font connaître de grandes joies ; à qui sa loyauté le fait se plier à la volonté de Coban, tout en préférant la voir survivre sans lui plutôt que de la voir mourir avec lui ; jusqu'à ce sursaut qui crée un fort effet dramatique, car l'amour est plus fort que l'ordre établi. Mais Éléa ne le saura pas, et il mourra de cette ignorance. Du sang même de sa bien-aimée.

Éléa impressionne d'abord par sa beauté surnaturelle, décrite à l'envi et par le menu, et par son intelligence qui est la preuve de la supériorité de la civilisation de Gondawa sur la nôtre. Puis elle émeut car elle a tout perdu et surtout l'homme qu'elle aime, et que, étant à lui, elle refuse le présent ; en proie à la terreur au souvenir du passé et révoltée contre la guerre, victime d'une sorte de neurasthénie, elle n'a d'abord qu'une indifférence méprisante pour toute l'agitation autour d'elle dans la base ; si elle aide les scientifiques, c'est avec un complet détachement. Mais celle que l'ordinateur définit comme *«équilibrée, rapide, obstinée, offensive, efficace»*, révèle une énergie, une ruse, une cruauté confondantes : *«Elle a détruit tout ce qui l'empêchait de passer, hommes, portes et murs !»* ; elle tue même trois fois pour Païkan : d'abord le garde qu'elle avait laissé entrer en elle pour pouvoir échapper à Coban, ensuite l'homme qui l'avait suivie dans *«l'Abri»* et qu'elle croyait être Coban ; enfin elle-même, puisqu'elle ne pouvait vivre sans Païkan et que Païkan était mort. Elle alla jusqu'au bout de ses idées et de ses convictions

Intérêt philosophique

On peut, de *«La nuit des temps»*, dégager plusieurs thèmes de réflexion :

- Sur la science :

Le livre montre ses progrès pour mieux dénoncer son insuffisance ou sa maladresse, épingler la passion exclusive et réduite des savants pour leur spécialité (ainsi, la défiance des médecins les uns envers les autres à l'heure où Païkan meurt, ce qui ne fait qu'accélérer sa perte), pour indiquer qu'elle est dangereuse si elle ne s'accompagne pas aussi d'une morale (selon le précepte de Rabelais :

«Science sans conscience n'est que ruine de l'âme»). Contre la technique, qui détruit la beauté, le rêve, est affirmé le nécessaire respect de l'être humain.

- Sur l'amour :

À travers Éléa et Païkan, Barjavel définit l'amour parfait, et fait constater à Simon, son alter ego, la faiblesse du mot comme du sentiment : *«Amour. [...] Depuis que je t'ai vue vivre auprès de Païkan, j'ai compris que c'était un mot insuffisant. Nous disons "je l'aime", nous le disons de la femme, mais aussi du fruit que nous mangeons, de la cravate que nous avons choisie, et la femme le dit de son rouge à lèvres. Elle dit de son amant : "Il est à moi." Tu dis le contraire : "Je suis à Païkan", et Païkan dit : "Je suis à Éléa." Tu es à lui, tu es une partie de lui-même. - Je n'étais pas, dit-elle. NOUS étions...»*

- Sur la conduite à tenir dans notre monde :

Conscient des enjeux géopolitiques de son époque, Barjavel voulait, à travers la chute du Gondawa, mettre en garde contre l'apocalypse nucléaire.

Mais, au-delà du thème : «Civilisations, nous savons maintenant que vous êtes mortelles» (Valéry), fréquemment illustré par la science-fiction et qui est vraiment philosophique car il fait prendre conscience de leur fragilité et de leur relativité, au-delà de la condamnation de l'orgueil humain, du cycle de violence engendré par la volonté de puissance, *«La nuit des temps»* impose l'idée que *«ce monde disparu, qui avait résolu certains des problèmes qui préoccupent tant le nôtre, [...] semblait entraîné comme lui de façon inéluctable vers des affrontements que pourtant rien de raisonnable ne justifiait»*. L'utopie qu'était Gondawa s'est révélée non viable parce qu'elle n'était pas réalisée sur toute la surface de la Terre, parce que le pays, qui avait atteint le plus haut degré de développement scientifique, technique et social, ne s'était pas soucié de la croissance anarchique du primitif Énisoraï, ce qui avait provoqué sa chute.

Or le monde de 1990, en fait celui de 1968, se voyait divisé entre un bloc dominé par les États-Unis et un autre dominé par l'U.R.S.S. (*«"Énisoraï, c'était déjà vous", dit Léonova à Hoover.»*), avec d'ailleurs, entre eux, des non-alignés qui profitaient des largesses de l'un et de l'autre. Cette haine entre les nations, à laquelle sont opposés un temps la fragile entreprise de coopération scientifique internationale et d'efforts désintéressés qu'était l'E.P.I., le court-circuitage par les savants des décisions imbéciles des gouvernants, la volonté des peuples contre leurs gouvernements, la démocratie directe par les moyens de communication de masse, triomphe tout de même à la fin, ne laissant place qu'à la révolte de la jeunesse, critiquée pour son inconscience, stupéfiée par la musique, mais qui se réveille alors, et reprend le cri des jeunes de Gondawa : *«Pao ! Pao ! Pao ! Pao !»*

Or, dans notre monde, celui du début du XXI^e siècle, on laisse grandir l'écart entre les pays développés (le Nord riche et peu peuplé) et les pays sous-développés (le Sud pauvre et surpeuplé). Et une réflexion est à tirer de l'action suicidaire, dans le roman, d'un petit pays, l'équilibre du monde pouvant en être aussi victime aujourd'hui (du fait de l'Iran ou de la Corée du Nord par exemple).

Cet avertissement qui nous est donné par Barjavel, ce *«pessimiste gai»* sans trop d'illusions sur l'être humain, *«si grand et si pitoyable»*, doit nous faire comprendre que nous sommes tous interdépendants.

«La nuit des temps» présente une histoire intemporelle.

Destinée de l'œuvre

En 1969, le roman reçut le prix des libraires, et les louanges des médias :

- "Le Magazine littéraire" évoqua un Barjavel «nostalgique du bonheur» et «grand visionnaire».

- "Paris Match" le qualifia de «défricheur d'utopie».

- "Le Figaro" l'inscrivit «dans la grande tradition de Jules Verne».

Le succès fut retentissant.

“*La nuit des temps*” est aujourd’hui un classique. C’est l’œuvre de Barjavel la plus appréciée, et, avec “*Ravage*”, la plus vendue (plus de 2,5 millions d’exemplaires), étant constamment rééditée depuis 1968.

En 2019, les “Éditions des Saints Pères”, avec la collaboration de Jean Barjavel (le fils de l’auteur), publièrent, dans deux ouvrages colossaux de 992 pages et en mille exemplaires, le manuscrit original du roman, 929 feuillets volants. On constata alors que ce chef-d’œuvre de la science-fiction française n’avait pas pris une ride.

Avec “*La nuit des temps*”, Barjavel acquit le statut de grand écrivain populaire.

Pourtant, il devint chroniqueur au “*Journal du dimanche*” (“*Les livres propos de René Barjavel*”, qui allaient être recueillis dans “*Les années de la lune*” (1972), “*Les années de la liberté*” (1975) et “*Les années de l’homme*” (1976), écrivit aussi des articles dans “*France-Soir*”. Il dressa ainsi un tableau des années Pompidou, des années peu héroïques, commentées sur un ton familier, concret, attentif à l’évolution des mœurs qui en restent le trait marquant,

En 1968, il commenta sur RTL le vol d’Apollo 8, la seconde mission habitée du programme spatial Apollo, qui fut la première mission à transporter des hommes au-delà de l’orbite terrestre, ainsi que la première mission habitée lancée par la fusée spatiale Saturn V.

Après avoir adapté le scénario d’André Cayatte et écrit les dialogues du film réalisé par celui-ci, avec Serge Gainsbourg, Jane Birkin, Elsa Martinelli, Renaud Verley..., “*Les chemins de Katmandou*”, et sorti en 1969, il publia :

1969

“*Les chemins de Katmandou*”

Roman

Ayant constaté que, dans la révolte de mai 1968, les étudiants n’ont eu qu’un rôle de faire-valoir, que ceux qui ont fait bouger la France sont les ouvriers qui, par leurs grèves, ont bloqué le pays jusqu’à obtenir la capitulation du gouvernement, le jeune Olivier décide d’abandonner ses utopiques combats révolutionnaires, et entreprend désormais de se battre pour son propre compte, afin de rejoindre le camp des dominants. Or Closterwein, personnage énigmatique, notable influent de la capitale, lui demande de l’accompagner à Katmandou, la ville bouddhique sacrée vers laquelle converge une foule hétérogène de gens à la recherche, les uns d’argent facile et de réussite rapide, les autres d’idéaux religieux ou sociaux, sans oublier ceux qu’attire la drogue qui y circule abondamment. Il s’y rend car son père organise au Népal des safaris pour milliardaires. Il veut lui soutirer les pensions impayées, qu’il estime à plusieurs millions. La première étape de son parcours confirme son opinion, car il pénètre l’univers factice de la mode où est enchaînée sa mère, Martine, et le fuit dans l’effroi et la violence. En Inde, il rencontre un ami, Patrick, qui est membre d’une mission humanitaire dans des villages déshérités ; mais, refusant de donner et ne voulant plus que prendre, il fuit aussi cet endroit, tout en ayant profité du moyen de transport mis à sa disposition. Arrivé à Katmandou, il y rencontre Jane, une jeune hippie britannique, qui y est venue avec le Norvégien Sven chercher un lieu de vie communautaire idéal pour son mouvement, dont les membres affluent par d’innombrables petits groupes. Olivier et Jane tombent amoureux ; mais il ne renonce pas à son but premier qui est d’amasser argent et pouvoir, voie où elle refuse de le suivre. Il continue alors son voyage qui l’amène à rencontrer Jacques, son père, homme innocent et naïf qui, manipulé et exploité par un homme d’affaires sans scrupule, Ted, n’a pas d’argent, et vit de son seul travail et de l’amour d’Yvonne, la femme de Ted. Olivier change alors d’avis, et décide de ne plus s’attaquer aux possédants, qui lui apparaissent de prime abord des cibles clairement désignées, mais ont fini par se révéler eux aussi des victimes. Il ne pense plus dès lors qu’à retrouver Jane qui a cependant également choisi une voie sans issue : droguée, malade, abandonnée, elle gît dans le manque et la mendicité. Il entreprend de la sauver, et fait pour cela appel à Ted, le patron de son père, qui l’engage dans un trafic illégal de

statuettes sacrées. Il se rend alors compte qu'il s'est encore fourvoyé dans la recherche d'un objectif lointain, tandis que, pendant ce temps, les autres tirent parti du présent, bon ou mauvais, juste ou injuste. Il abandonne sur le champ, et se rend au côté de Jane pour ne plus la quitter et l'aider dans sa cure. Il surprend Ted en train d'abuser de la jeune femme, raison pour laquelle il l'a maintenue dans la dépendance de la drogue. L'issue est fatale pour Ted et pour Jane. Olivier, bien décidé à ne plus vivre dans de chimériques combats pour le monde de demain, retourne auprès de Patrick pour, dans les misérables villages de l'Inde, creuser des puits, afin de comprendre ce que lui et le restant des humains font sur Terre.

Commentaire

Dans ce roman, qui devint le livre-culte des «babas-cools», Barjavel se révéla très en phase, plus ou moins consciemment, avec les idées de Mai 68.

Les personnages du roman sont plus nuancés que ceux du film, le héros étant moins irréprochable, et le «méchant» plus soucieux d'égards.

Barjavel exprima encore une fois ici son horreur de l'être humain, en même temps que les espoirs qu'il mettait encore en certains individus. À travers ces destins de jeunes plus ou moins idéalistes, il nous montra leurs visions de l'avenir, mais aussi la cruauté du présent. À la liberté sexuelle réclamée par les jeunes, il opposa l'envers de la médaille, des viols à n'en plus finir, l'œuvre de brutes comme de créatures esseulées.

En juillet 1969, Barjavel fut à Cap Kennedy lors du décollage d'Apollo XI, la première mission spatiale à avoir conduit un homme sur la Lune. Puis il fut sur le plateau de l'émission "Les dossiers de l'écran" pour y accueillir Armstrong, Aldrin et Collins de retour de la Lune.

Cette année-là, alors qu'on lui avait demandé s'il se considérait comme un visionnaire, il confia : *"Comme je suis infiniment curieux (je lis toutes les revues scientifiques), je sais à peu près ce qui se passe et j'essaie d'en déduire ce qui va se passer."*

En 1972, il participa à la création du prix Apollo, destiné à réhabiliter la science-fiction dans l'esprit du public français, et allait faire partie du jury.

Il réédita *"Roland, le chevalier"*.

Durant cette période, il s'adonna aussi à la photographie, à l'écriture de chansons.

En 1973, il eut de nouveau, avec André Cayatte, le projet d'un film pour la télévision, qui ne fut pas réalisé. Il en fit un roman :

1973

"Le grand secret"

Roman de 370 pages

Jeanne et Roland sont liés par un amour fou. Un jour, celui-ci disparaît mystérieusement sans laisser de traces. Décidée à le retrouver, avec courage et persévérance, elle mène son enquête et, au fur et à mesure qu'elle progresse, on en apprend plus sur un *«grand secret»*, et sur les différents accords qu'il a amené à prendre les grands dirigeants du monde. On apprend enfin que ce *«grand secret»* est la découverte, par hasard, en 1955, par un savant indien, qui faisait des recherches pour combattre le cancer à l'aide de rayonnements sur des cellules, d'un virus contagieux qui procure l'immortalité, le plus grand espoir de l'humanité mais aussi le plus grand danger qu'elle court, du fait de l'expansion catastrophique de la démographie qu'elle entraînerait : *«La vie sans la mort rend-elle la vie impossible?»*

Comme ont été mis au courant du secret et en possession d'une ampoule contenant le virus les dirigeants des grandes nations (Mao, Krouchtchev, Kennedy, Nixon, De Gaulle) sont, par-dessus les oppositions des idéologies et des impérialismes, unis dans une angoisse commune. Ainsi se trouvent

expliqués des événements politiques majeurs (entre autres : certaines déclarations de De Gaulle en mai 1968 ; l'assassinat de Kennedy rendu nécessaire parce qu'il a violé le secret dont il était l'un des dépositaires ; la fin de la guerre froide ; les voyages de Nixon, en 1972, à Moscou et à Pékin). Ces dirigeants ont isolé les contaminés sur un îlot de l'archipel des Aléoutiennes dans le Pacifique où est créée une vie paradisiaque, jusqu'à ce que Jeanne, étant parvenue, au terme de sa quête haletante de dix-sept ans, à rejoindre Roland qui avait été enlevé parce que devenu immortel, vient, alors que la contraception a été imposée, y donner aux jeunes le goût d'avoir des enfants, qui doit être empêché, d'où leur révolte qui entraîne la destruction de l'îlot sous le prétexte d'un essai nucléaire.

Commentaire

“*Le grand secret*”, le roman le plus troublant de Barjavel, est à la fois une touchante histoire d'amour fou (avec la douleur de cette femme qui a, pour l'éternité, dix-sept ans de plus que l'homme aimé !), une habile uchronie, une étonnante œuvre de science-fiction, un très habile suspense (Barjavel nous fait patienter cent cinquante pages avant de nous révéler «*le grand secret*»!).

Le style, qui est constamment intense, que ce soit dans l'action, l'émotion et même la poésie, et le rythme haletant, qui est maintenu par la succession de chapitres courts, ne sont pas sans rappeler “*La nuit des temps*”. Cependant, on peut être déçu par la fin qui semble avoir été bâclée, avoir pour seul objectif de terminer le livre sans avoir à porter la réflexion plus loin, car se posent des questions philosophiques telles que celles de la mort (qui est utile et même indispensable !), de l'amour, de la liberté individuelle et sexuelle, et, pour les femmes, celle de l'envie d'être mère..

Le roman obtint le “Prix des maisons de la presse”.

En 1988, il fit l'objet d'un feuilleton télévisé scénarisé par André Cayatte et réalisé par Jacques Trébouta, avec Claude Rich, Louise Marleau, Peter Sattmann, Fernando Rey et Claude Jade.

Barjavel écrit en collaboration avec Olenka De Veer, et publia le premier tome d'une saga familiale irlandaise :

1974

“*Les dames à la licorne*”

Roman de 210 pages

En Irlande, à la fin du XIXe siècle, l'île de Saint Albans est ce qui reste à Sir Jonathan Greene qui dépensa la fortune familiale pour sauver ses gens de la grande famine. Et vient y vivre son fils, John, avec sa femme et leurs cinq filles. Leur histoire commença dix siècles plus tôt par le mariage du premier duc d'Anjou, Foulques le Roux, avec une licorne ayant pris forme humaine. Leur descendance, qui compte des rois d'Angleterre et des rois d'Europe et aussi les cinq filles par la lignée des femmes, mêle ainsi le sang du lion (la fougue masculine) et celui de la licorne (l'indépendance, et plus tard le féminisme). Chacune des cinq sœurs a sa propre personnalité, ses propres rêves et sa propre destinée à vivre. Mais l'une d'elles, la jeune sauvageonne Griselda, chez laquelle le sang de la licorne est plus fort, rêve d'un destin extraordinaire loin de cette île. Et il lui est offert quand un descendant de roi, Hugh O'Farran, chef rebelle en fuite du fait du conflit entre catholiques et protestants, aboutit sur l'île.

Commentaire

L'île est un endroit plein de mystère et de beauté sauvage. L'intendante de Saint-Albans, gardienne de la mémoire irlandaise, évoque de nombreuses légendes. D'autres éléments de merveilleux saupoudrent le récit (Barjavel introduisant une histoire de Merlin qu'il allait reprendre dans

“*L’enchanteur*” [1985]), qui pourrait basculer dans le fantastique, mais ne le fait pas, car il se borne aux amours des jeunes filles. Le style est parfois d’une simplicité enfantine : «*Les chants des oiseaux semblaient faire partie du silence, comme une broderie bleue sur la nappe bleue du lac déployé.*»

Olenka de Veer livra en annexe son arbre généalogique, qui indique qu’elle est l’arrière-petite-fille d’Helen Greene, et la fait remonter aux grandes familles royales anglaises. Elle révéla aussi qu’elle fut traumatisée par le divorce de ses parents dès son jeune âge, et se passionna pour l’astrologie, publiant une vingtaine de livres sur le sujet.

Le roman fut adapté en feuilleton pour Antenne 2.

Olenka De Veer seule allait donner des suites aux “*Dames à la licorne*”.

1974

“***Le prince blessé***”

Recueil de nouvelles

“***Le prince blessé***”

Nouvelle

Un richissime prince de Bagdad, fils du Commandeur des croyants, venu se faire déniaiser à Paris, tombe éperdument amoureux d’une actrice alors qu’il était censé apprendre à se comporter avec les femmes, et à gérer son immense harem. Il a une fin cruelle...

On retrouvait dans le recueil “*Monsieur Léry*”, “*Monsieur Charton*”, “*Les enfants de l’ombre*”, “*Les mains d’Anicette*”, “*Péniche*”, “*La fée et le soldat*”, “*L’homme fort*”, “*Béni soit l’atome*”.

Barjavel écrivit les textes de “***Brigitte Bardot amie des animaux***” (1974), album de photos couleurs. Continuant sur le thème de son roman “*Le diable l’emporte*”, il composa et fit jouer :

1976

“***Madame Jonas dans la baleine***”

Pièce de théâtre

Un mystérieux Monsieur Gé convainc M. et Mme Jonas de se réfugier dans son «*sous-terrain*», un abri extrêmement profond, parfaitement conditionné, où ils attendront pendant vingt-cinq ans que les radiations nocives qui vont tout détruire à la surface de la Terre soient dissipées. Vingt ans après, les Jonas sont les parents de jumeaux, un grand fils et une grande fille, et, la parfaite innocence de la nature ayant joué, la fille va avoir un enfant de son frère. Mais le «*sous-terrain*» n’est prévu que pour cinq personnes : faut-il sacrifier l’enfant à naître? ou assassiner Monsieur Gé?

Commentaire

L’écueil de la science-fiction, où l’on procède un peu mécaniquement en tirant les conséquences d’un postulat, sans laisser beaucoup de place à l’invention et à la liberté, est surtout sensible au théâtre. Le point de départ amuse, mais le développement languit quelque peu. Pourtant, le dialogue est coloré, vif, amusant, les gags tenant surtout des étonnements des enfants, qui ne disposent que d’un “La

Fontaine" et d'un "Petit Larousse" (on retrouve là la méfiance envers les écrits exprimée déjà par Barjavel dans "*Ravage*"), et ne peuvent donc s'imaginer comment étaient les choses à la surface. La pièce fut montée au "Théâtre des Bouffes-Parisiens".

En 1977, Pierre Sabbagh en fit une adaptation pour la télévision, sur un scénario de Barjavel, avec Rosy Varte (Mme Jonas), Guy Tréjan (M. Gé), André Gille (Jonas), François Cluzet (Jim), Micky Sébastian (Jif), Marie-Anne Leverbe (Marguerite), Edward Sanderson (Harold) et Philippe Guiguin (Le gorille).

1976

"Si j'étais Dieu..."

Essai

Le texte donne d'abord l'impression d'un roman, car le «*Grand Ordinateur*» annonce à Dieu que «*L'HOMME EST MORT !*», alors qu'il a oublié que celui-ci fut sa créature sur une planète appelée la Terre. De ce point de départ, somme toute assez dramatique et ceci d'autant plus qu'il est bien présenté comme plausible, l'idée vient de Tout recréer, à partir d'un nouveau Rien, donc de profiter de cette «réinitialisation» du monde pour expérimenter de nouvelles solutions, pour ré-imaginer le monde et le vivant, afin de tenter de se prémunir contre les inconvénients dont pâtissait l'ancienne création. Et l'auteur débride son imagination, sa fantaisie et sa poésie, au service de sa profonde pensée philosophique.

Dans "Le journal du dimanche" du 4 septembre 1977, Barjavel rendit compte de sa visite à Jules Hourdiaux, un inventeur de génie méconnu.

Lui et Olenka de Veer donnèrent une suite aux "*Dames de la licorne*" :

1977

"Les jours du monde"

Roman

Les «*dames à la licorne*», les cinq filles de Sir John Greene, ayant quitté leur île fabuleuse, sa maison blanche et sa forêt de fleurs, sont parties vers l'amour, vers Dieu, vers l'aventure, persuadées qu'elles allaient trouver mille fois ce qu'elles avaient laissé. Mais «*les jours du monde*» ne ressemblent pas aux matins de l'île. Les voici lancées dans le réel, plus fantastique peut-être que le rêve, mais moins facile à vivre... Voici Helen, voici Griselda, à Paris, à Pékin, à Bangkok, dans le désert de Gobi, en cette période bouillonnante qui précède la Première Guerre mondiale, alors que tout commence dans un élan prodigieux : l'aviation, l'automobile, la libération de l'Irlande et celle de la femme, qui jette son corset aux orties. Voici une nouvelle maison étrange et ses animaux familiers, Shama, le corbeau blanc, le cheval Trente-et-un, Laura, la perroquette bleue, la girafe qui boite, et l'éléphant à trois défenses. Et voici les enfants des «*dames à la licorne*» qui grandissent, guettés à leur tour par l'amour et l'aventure, tandis que s'enfle la rumeur de l'énorme guerre qui s'approche. Une même nostalgie les unit à leurs mères : celle de l'île perdue, loin de laquelle ils sont nés. Vont-ils la retrouver un jour?

Fut diffusé sur FR3, le 7 août 1977, "*L'homme en question*", documentaire réalisé par Patrick Bureau sur Barjavel, qui y déclara : «*L'homme est déraciné aujourd'hui. L'homme des villes est une bête dans une cage, et l'homme de la campagne d'ailleurs ne vaut pas beaucoup mieux, il est une bête échappée du zoo, il ne sait pas non plus ce qu'il fait et ce qu'il veut. Moi je suis... peut-être un exemple "typique" de ce phénomène. Je suis véritablement un déraciné, un homme né à la*

campagne, dans une certaine civilisation, et transporté par les circonstances dans une autre civilisation qui est la civilisation urbaine.»

La même année, alors qu'avaient lieu des débats publics et des manifestations sur l'énergie nucléaire, lui, qui était passionné par la nature, prit des positions écologistes mais non conformistes qu'il exposa dans :

1978

“Lettre ouverte aux vivants qui veulent le rester”

Essai

Barjavel prenait clairement position contre le nucléaire civil.

Barjavel montra les fruits de sa passion pour la photographie en couleurs en publiant :

1978

“Les fleurs, l'amour, la vie”

Album de photographies avec texte

À l'été 1979, la “Fondation pour le rayonnement des arts et des lettres”, de Genève, décerna à Barjavel le “Prix Europa-Littérature” «pour l'ensemble de son œuvre et le rayonnement de la langue française».

Il collationna, avec son demi-frère, Paul Achard, ses souvenirs d'enfance pour écrire :

1980

“La charrette bleue”

Autobiographie

Barjavel avait gardé d'intenses souvenirs de son enfance, s'étant attaché à ne pas perdre la naïveté qui préserve du mal-être de l'âge adulte. Mais il n'en avait aucune nostalgie, parce qu'il n'avait pas tout perdu du bonheur incessant de vivre les choses les plus simples, qu'il jugeait miraculeuses et éternelles.

Commentaire

Dans cette autobiographie romancée, les campagnes d'autrefois sont évoquées dans un style légèrement surchargé.

En 1980 à la mort de Sartre, Barjavel écrivit : *«Je n'aimais pas Sartre, d'abord à cause de son physique. Je ne croyais pas qu'un homme affligé d'un strabisme tel que le sien puisse avoir une vision claire du monde.»*

En 1981, âgé de soixante-dix ans, il cessa ses chroniques au “Journal du dimanche”, et reprit l'écriture de romans :

1981

“Une rose au paradis”

Roman

Dans un futur proche, une gigantesque manifestation réunit, place de la Concorde, des millions de femmes enceintes venues dénoncer les effets de la nouvelle bombe U. Mais il est déjà trop tard... Le cataclysme se déclenche. La planète Terre est réduite à néant. Cependant, Lucie, l'une des manifestantes, échappe mystérieusement à la déflagration. Seize ans plus tard... elle vit avec son mari, M. Jonas, et leurs deux enfants jumeaux dans un univers étrange où le temps n'existe plus, où il suffit d'appuyer sur un bouton pour obtenir vêtements et nourriture. Que s'est-il passé? Pourquoi ont-ils échappé au cataclysme? Qui est l'énigmatique M. Gé que les enfants assimilent confusément à un Dieu?

Jonas, le plus grand génie technique de l'époque, avait été contacté, à la limite enlevé, par M. Gé, la plus grosse fortune du globe, qui lui avait présenté son projet : contre la prolifération de la nouvelle bombe U (qui faisait passer les A et H pour des pétards mouillés !), il avait décidé de sauver la Terre des ravages causés par les êtres humains. Pour ce faire, il allait provoquer une réaction en chaîne qui ferait exploser toutes les bombes U. Cependant, il avait créé une «Arche» souterraine, dans laquelle il allait s'enfermer avec les Jonas pour vingt ans.

Mais les innocents jumeaux Jim et Jif, âgés de seize ans, font l'amour, et, bientôt, un sixième occupant doit venir au monde dans l'«Arche», où il n'y aura donc pas assez d'air pour tous. Que faire? Faire avorter Jif? Sortir, avec quatre ans d'avance, et risquer l'irradiation? Madame Jonas, au nom du sang, refuse de sacrifier son petit-fils. Et ne peuvent-ils pas rester cinq dans l'Arche... en sacrifiant M. Gé, par exemple? Malheureusement, les choses vont aller de mal en pis, l'Intelligence Artificielle qui gère l'«Arche» s'emballe, et quelques incidents réveillent les animaux congelés dans les niveaux inférieurs...

Commentaire

Barjavel reprit encore le personnage de M. Gé, et continua le sujet de sa pièce *“Madame Jonas dans la baleine”*. Mais il n'évita pas de nombreux illogismes : M. Gé fournit des contraceptifs à la mère mais pas à la fille, les enfants sont à la limite idiots sous prétexte de naïveté originelle à préserver, les évolutions de leurs caractères sont brutales....

On n'en apprécie pas moins la qualité du huis-clos, l'humour parfois absurde de certains passages, la cruelle réalité de certaines remarques. Et on s'étonne de cette prémonition des bandes sauvages des villes et banlieues d'aujourd'hui, *«les tondus»* : *«On les appelait les tondus parce qu'ils se rasaient le visage et le crâne en réaction contre leurs pères, les pacifiques barbus des années 70, à qui il avait fallu peu de temps pour devenir de vieilles barbes. La nouvelle génération était prête à faire n'importe quoi, la révolution, l'incendie, le meurtre, la guerre, pourvu que ça bouge.»*

1982

“La tempête”

Roman de 280 pages

À la fin du XXe siècle, la Chine, acculée par sa démographie galopante, déclare la guerre aux États-Unis, et envahit la Nouvelle-Zélande et l'Australie. L'Europe, neutre, est prise entre les feux des deux pays. Des fusées nucléaires sont partout prêtes à frapper, sur terre, sur mer et en orbite dans l'espace, et, par le jeu des alliances et menaces mutuelles, anéantir la planète. Aussi, même s'ils subissent de lourds revers militaires, les États-Unis hésitent à les employer. Le salut vient d'un scientifique qui a mis au point une molécule aux effets révolutionnaires : la *«love molecule»*, qu'il a

appelée «*Helen*», qui fait disparaître chez l'être humain toute agressivité. Malgré quelques réfractaires, la paix dans le monde est alors immédiatement déclarée.

S'en suit une période de prospérité fantastique, où l'amour fraternel entre tous les humains permet un développement profitable à tous. Mais l'augmentation de la consommation due à ces années de paix ne fait qu'accroître dramatiquement la pollution, et bientôt l'humanité est privée du soleil, qui est caché par le «*Nuage*» de pollution. L'oxygène se raréfie, obligeant chacun à porter un masque pour se déplacer. L'être humain est devenu un étranger sur sa propre planète.

C'est alors qu'un obscur scientifique polonais, Orlof, réfractaire à «*Helen*», décide d'anéantir l'espèce humaine, coupable selon lui de détruire la Création. Afin d'empêcher la propagation de l'être humain sur d'autres astres, il commence à envoyer depuis l'espace les dernières bombes encore en orbite autour de la Terre, qui sont des vestiges de la course aux armements à laquelle s'étaient livrées les grandes puissances pendant la guerre. Une femme, une seule, peut sauver l'humanité de la destruction : Judith, une États-Unienne de six ans sa cadette qui l'avait rejeté quinze ans auparavant. Elle se rend auprès de lui pour le convaincre d'arrêter le massacre. Elle se rend compte alors qu'il est en fait le seul être qu'elle ait jamais vraiment aimé. Leur amour mutuel, teinté d'absolu, les coupe complètement du reste du monde. Orlof en oublie d'envoyer les bombes, et Judith en oublie sa famille. Le monde leur semble alors si vain qu'ils décident de s'en affranchir une fois pour toutes en projetant leur navette au cœur du Soleil.

Commentaire

«*La tempête*» est un roman de science-fiction dans la lignée de «*La nuit des temps*», car les mêmes thèmes sont abordés : l'humanité face à un cataclysme universel, et la célébration de l'amour absolu. Barjavel restait fidèle à lui-même en exprimant une prospective toujours pessimiste. Et il donna une nouvelle fois la preuve de son incomparable talent littéraire, de son style brillant et enlevé. Cependant, «*La tempête*» reste un cran en-dessous de son chef-d'œuvre. En effet, si l'histoire réserve au lecteur de nombreux rebondissements, elle n'a pas le souffle épique de «*La nuit des temps*», en dépit du dénouement magnifique. La dimension universelle du cataclysme ne suffit pas à complètement captiver le lecteur. Peut-être est-ce dû également au manque de profondeur des personnages, Judith n'étant pas assez présente pour susciter l'empathie du lecteur.

Écrit pendant la «guerre froide», le livre critiquait la prolifération des armes nucléaires ; mais il a encore de nos jours une forte signification, notamment par la dénonciation de la pollution.

1982

«*Le journal d'un homme simple...vingt ans après "La charrette bleue"*»

Autobiographie

Reprise, en bonne partie de la première version, elle comprend sept parties :

- «*Introduction*»
 - «*Au rez-de-chaussée des moineaux*»
 - «*Une malle de plaisirs*»
 - «*Dieu est pour Barabbas*»
 - «*Demandez le programme*»
 - «*Bonne année ! Bons siècles !*»
-

1984

“L'enchanteur”

Roman de 480 pages

Il s'agit de l'enchanteur Merlin, bel homme amoureux de Viviane (mais qui ne cède pas à son amour pour ne pas perdre ses pouvoirs,) et fils du diable (qu'il cherche à mettre en échec, l'empêchant de s'emparer d'âmes assez noires pour peupler les Enfers). Il est en quête du chevalier parfait pour trouver le Graal ; mais il échoue dans cette entreprise.

On suit également les aventures du roi Arthur, de Guenièvre, de Lancelot, des quarante-et-un chevaliers-rois de la Table Ronde, de Perceval, de Gauvain, du roi Pêcheur, de Morgane.

Commentaire

Barjavel confia : *«J'ai écrit "L'Enchanteur" pour deux raisons. D'abord parce que je venais, avec mon livre précédent, "La charrette bleue", de retrouver mon enfance et que, en inscrivant le mot fin, je m'étais retrouvé très malheureux. Avec Merlin, je revenais vers elle : je me composais pour moi-même le roman que j'aurais aimé lire à huit ans !... Ensuite parce qu'il y avait longtemps que j'avais envie de réinventer l'histoire d'amour superbe qui unit Merlin à Viviane. Couple idéal, en face du couple malheureux de la reine Guenièvre et de Lancelot. Celui-ci est séparé par le destin mais il possède tout de même toute la richesse de l'amour humain. [...] Je n'ai pas plus trouvé que Merlin le secret du Graal. Mais comme le dit le personnage du roi Pêcheur dans "L'Enchanteur" : l'important n'est pas de prendre des poissons mais d'essayer de les attraper !»*

Si le roman s'intéresse aux exploits, mais surtout aux échecs des différents chevaliers en racontant avec tendresse leurs faiblesses, s'il traite de l'amour avec profondeur et naïveté, revenant ainsi à la source de la légende arthurienne, ce n'est pas simplement une nouvelle mouture respectueuse de la légende, contée par un auteur moderne, car centrer le récit sur Merlin, quasi-démiurge et grand ordonnateur de la Table Ronde et de la quête du Graal, permit à Barjavel d'approfondir ses rapports avec Viviane, et de le faire dialoguer avec son diable de père. En réinventant ces féeries à sa façon (et dans un style fluide et agréable, sans longueurs ni descriptions futiles, teinté d'humour et d'anachronismes [Merlin nourrit un village avec des boîtes de conserve ; il utilise des ascenseurs !]), il offrit un roman qui est à la fois le plus palpitant des romans d'aventures, le plus émouvant des hymnes à l'amour, qu'il soit charnel, filial ou confraternel, et la plus éblouissante des réflexions. Mais certains passages, sous prétexte d'explications sur les us et coutumes de ce temps, se font un peu trop didactiques.

Lorsqu'un des grands maîtres de la littérature française de l'imaginaire réinterprète la vie de Merlin, cela donne un livre drôle et magnifiquement écrit. Les expressions modernes des personnages apportent une touche amusante à ce récit d'aventures médiévales.

1985

“La peau de César”

Roman de 242 pages

Alors qu'une troupe de théâtre s'apprête à jouer trois soirs, aux Arènes de Nîmes, devant vingt mille spectateurs, la pièce de Shakespeare, “Jules César”, les commissaires Gobelin (qui est à un week-end de la retraite) et Mary (jeune et fraîchement débarqué de Paris) sont prévenus, par une lettre anonyme dont le texte est fait de mots pris dans le journal, que, le soir de la première, César, qui est interprété par un certain Faucon, sera vraiment tué par les conjurés. Ils assistent donc à la pièce pour tenter d'empêcher l'irréparable, sans toutefois se permettre de perturber le spectacle, car ce n'est peut-être qu'une mauvaise blague. Malheureusement, l'irréparable a lieu : Faucon est tué en même temps que son personnage. Commence une enquête policière rondement menée, le commissaire

Mary s'accrochant à une photo dont il ne nous dit rien mais qu'il sait être la clé de l'énigme, laissant le lecteur dans le flou pendant un bon tiers du roman. Les mobiles ne manquent pas : Faucon était un homme à femmes, mais aussi un monstre cruel, gourmand de chair fraîche, filles ou garçons, collectionnant les conquêtes en public, et détruisant les corps et les âmes en privé, par la drogue, le sexe ou les faux espoirs. La jalousie et la vengeance sont les motifs retenus par la police. Quel conjuré l'a frappé d'une lame acérée ? Est-ce le dernier à frapper César, Brutus ? Celui-ci, accusé par la foule lors de la seconde représentation, met fin à ses jours. Il n'y a plus qu'un soir pour démasquer l'assassin... C'est sur un coup de théâtre, bien sûr, lui aussi soigneusement mis en scène, que s'achève le roman.

Commentaire

Cette passionnante intrigue, qui fut l'unique incursion de l'auteur dans le genre policier, nous plonge dans le monde du théâtre, du simulacre et des faux-semblants. On craint un moment, au début de l'enquête, de s'embrouiller entre le nom des acteurs, leur nom de scène et leur rôle, d'autant qu'au fil des morts, les doublures se retrouvent sur le devant de la scène tandis que d'autres les remplacent. Heureusement, Barjavel restreint rapidement l'attention sur quelques-uns, et l'unité de temps et de lieu, règle de théâtre appliquée à ce roman, nous empêche de le lâcher avant la fin. Cependant, les amateurs trouveront l'astuce rapidement, car, bien qu'ingénieuse, elle n'est pas nouvelle. Barjavel incrusta aussi, en filigrane de son histoire, une critique acerbe de la société et de son voyeurisme, la mort de la «star» faisant plus recette que le texte de Shakespeare. Il fustigea également le vampirisme exercé par le cinéma sur les acteurs. Il nous laissa seuls juges des réalités cachées sous la devise du théâtre : «Le spectacle doit continuer».

Barjavel et Olenka de Veer donnèrent une suite aux *“Jours du monde”* :

1985

“La troisième licorne”

Roman

Il est centré sur la petite-fille d'Helen Greene (la grand-mère d'Olenka de Veer).

Même dans un âge avancé, Barjavel ne cessa d'écrire. Mais il laissa inachevé :

1986

“Demain le paradis”

Essai

Pour présenter son essai, Barjavel écrivit : *«Le passage du monde actuel au monde futur sera peut-être difficile, peut-être dramatique, mais l'avenir qui s'offre au regard est fabuleux. Nous vivons les dernières années des temps barbares. Demain commence la véritable histoire de l'homme.»* Il racontait comment les humains allaient profiter du travail des robots pour avoir du temps libre. Il décrivait l'ère de la civilisation des loisirs.

Mais il pensait qu'au lieu du «paradis», ce pourrait être plutôt l'enfer. Car, pour lui, l'être humain s'est donné les moyens de choisir. Il dispose de toutes les techniques nécessaires. Mais a-t-il bien compris que son choix sera irrévocable ? Tout est là.

Barjavel parcourait les allées de sa mémoire, et réfléchissait sur l'être humain. C'était comme une halte, une méditation flâneuse sur des sujets aussi divers que l'intelligence, le sens de l'aventure ou... la nourriture des bébés (en effet, dans la préface, il mentionna comment le docteur Paul Carton, grâce à son extraordinaire médecine naturelle, lui permit d'élever ses enfants sans accident de santé. Alors qu'il venait le consulter pour une otite dont souffrait son enfant, le médecin lui déclara : «Monsieur, vous êtes un assassin !». Et lui expliqua ensuite la conduite à tenir pour ne plus faire face à de tels soucis de santé, ce qu'il appliqua avec succès.). L'anecdote amusée se mêlait à des considérations sérieuses sur la biologie moléculaire.

À bâtons rompus, Barjavel s'entretenait avec ses lecteurs, pour essayer de donner d'autres éclairages, de construire des réponses. Il parlait en poète, en chantre de l'humanité, avec une clairvoyance de visionnaire. En effet, si le passé et le présent le nourrissaient, c'était le futur qui le passionnait. Il aurait tellement voulu que le monde ne coure pas à la folie, qu'il fasse une plus grande part à «l'être» au lieu de s'enivrer de possession. Moraliste, philosophe, baigné sans doute par l'étrange prémonition de sa fin proche, il voulut tout dire sans que la pensée passe par le miroir déformant d'une histoire irréaliste. Une réflexion en amenait une autre : l'image entraînait la prise de position. Au soir d'une vie, il évoquait l'amour, la mort, la religion, ces grands thèmes qui restent l'essentiel. Un rien de nostalgie pointait devant l'évolution de quelques techniques, devant des valeurs que le monde moderne a oubliées. Mais la passion, cette puissance fantastique de projection dans le futur l'arrêtait sur le chemin de la mélancolie. L'espoir, chevillé à l'âme, reprenait ses droits malgré la conscience aiguë d'une mutation difficile de société. Il oubliait alors les gouffres infinis, des visions d'Apocalypse pour admirer éperdument ce «*soleil si modéré, si bienveillant, qui a permis l'éclosion de la vie sur la terre*». Jusqu'au bout, au fond d'un pessimisme latent, l'étincelle apportait la lumière.

Commentaire

Le livre n'était pas terminé quand la mort saisit Barjavel. Il s'achevait sur une virgule et sur deux notes, indépendantes, griffonnées sur une feuille blanche : «*Tout s'accélère. Tout va aller très vite. Un nouveau monde doit naître, sans doute dans les douleurs. Nous arrivons à la fin des temps barbares. Le monde nouveau sera le vôtre (celui des jeunes). Faites le bien. Peut-être, familiarisé avec l'idée de mourir, l'homme choisira son temps de vie et s'en ira à sa volonté*». Inachevé, le livre était pourtant la somme des réflexions d'un écrivain qui voulait croire, plus fort que tout dans le dynamisme de la vie.

Le ton était donc plus optimiste dans cet ouvrage qui terminait son œuvre, et qui apparaît aujourd'hui comme un testament.

Il fut publié à l'initiative de sa fille, Renée.

René Barjavel, qui venait juste d'écrire une lettre dans laquelle apparaissaient ces quelques mots : «*Je n'ai pas envie de mourir, mais je crois que j'ai assez vécu. / Chaque instant est l'éternité. Je sais que ceux qui m'attendent ne m'apporteront rien de plus, je sais peu de choses, je ne saurai rien de plus, j'ai atteint mes limites, je les ai bien emplies, je me suis bien nourri d'être autant que je pouvais, à ma dimension, et de petit savoir, et de grande, grande joie émerveillée. Et maintenant je voudrais faire comme mon chat après son repas : m'endormir. / Si je continue, si je dure encore, je ferai mon métier aussi longtemps que je pourrai, avec application comme je l'ai toujours fait. Bien faire ce qu'on fait, quel que soit le métier.*», fut victime d'une crise cardiaque, et mourut le 24 novembre 1985 à l'âge de soixante-quatorze ans, à Paris.

La plupart des journaux rendirent hommage à l'auteur de romans de science-fiction : «René Barjavel, un poète de l'anticipation» ("Le Parisien", 26 novembre 1985) - «René Barjavel, le chevalier de la science-fiction» ("L'Auvergnat de Paris", 26 novembre 1985) - «L'auteur de "Ravage" est mort à soixante-quatorze ans...» (France-Soir, 26 novembre 1985) - «Celui qui savait s'émerveiller» ("Le journal du dimanche", 1er décembre 1985), etc.. Il apparut plus que jamais comme un visionnaire.

Fut presque oubliée la position équivoque pendant la guerre de celui qui avait collaboré à "Gringoire", à "Je suis partout", sauf par le quotidien communiste "L'Humanité", qui ne le ménagea pas, lui

reprochant de professer «les vieilles idées de la droite la plus extrême». Il était donc encore, en raison de l'idéologie réactionnaire de son premier roman, tenu dans un ostracisme injustifié car, en fait, il ne peut être classé politiquement, on peut même dire qu'il est apolitique.

Lui qui affirma : *«Je suis dévoré par une curiosité qui ne sera jamais satisfaite, je voudrais tout savoir et tout voir»*, fut toute sa vie journaliste et chroniqueur, scénariste / dialoguiste de films, mais surtout romancier, son œuvre ayant montré de grandes qualités novatrices, s'étant démarquée de la littérature de l'époque par son goût pour l'anticipation. Mais il précisa : *«Ce qui me met, je crois, en marge de la science-fiction, c'est qu'on ne trouve jamais dans mes livres de monstres extravagants ou d'extraterrestres. Mes personnages sont toujours des êtres humains. C'est le sort des hommes, de l'espèce humaine, qui est mon souci. Je me qualifierais plutôt de fabuliste. Mes romans sont des fables dont on peut tirer une moralité. Non pas une morale, c'est-à-dire une règle de vie, mais bien une moralité, c'est-à-dire un conseil pratique»*. Il ajoutait : *«La science-fiction apporte des voies nouvelles vers des horizons sans limites. Ce n'est pas un genre littéraire nouveau, c'est une nouvelle littérature qui comprend tous les genres : lyrique, dramatique, psychologique, satirique, philosophique, épique, etc.»* Il fut de ceux qui donnèrent à la science-fiction française ses lettres de noblesse, qui l'ont même créée dans une large mesure. Il fut le seul auteur français de science-fiction qui put imposer son univers au public français. *“Ravage”*, *“Le voyageur imprudent”* et *“La nuit des temps”* sont aujourd'hui considérés comme des classiques du genre, des titres à succès, édités massivement et sans cesse dans le monde entier.

Comme Jules Verne, il se tenait minutieusement au courant de l'actualité y compris scientifique, que son activité de journaliste l'amena souvent à commenter en direct sur les ondes, à la radio et à la télévision. Sa bibliothèque personnelle, qui présentait des rayonnages remplis d'encyclopédies, et les nombreux dossiers thématiques qu'il établissait, impressionnait ses visiteurs. Il était aussi en contact amical avec de nombreuses personnalités du monde des sciences, et aussi des spécialistes des problèmes contemporains, sociologues, religieux, biologistes.

Il s'était concentré, en particulier dans de remarquables essais, sur des thèmes permanents qu'il reprit dans toutes ses œuvres : *«Je suis, depuis mon adolescence, accroché à quelques idées fortes et simples dont l'âge n'a fait que me confirmer la justesse»*. Ces thèmes sont :

- l'angoisse fascinée, ressentie devant une science et une technique dont l'être humain ne maîtrise plus les conséquences ;
- la méfiance, et non l'opposition, à l'égard du progrès : *«La science, par les forces qu'elle a libérées, détruira un jour le monde. Avant de le frapper, elle le construira merveilleux et terrible. Les machines arracheront l'homme à sa peine et l'enchaîneront à mille besoins nouveaux. Elles feront tout pour lui, même choisir. L'individu s'effacera, se fondra dans la chair et l'âme collective. Quand viendra le jour de sa mort, il n'y aura plus rien en lui à tuer.»* ;
- l'imagination de la chute de la civilisation causée par les excès de la science et la folie de la guerre ;
- le retour, avec un écologisme militant, aux sources d'une vie primitive, à des valeurs ancestrales présumées naturelles ;
- le caractère éternel et indestructible de l'amour, et, s'il laissa transparaître sa hantise de la modernité et son goût des valeurs traditionnelles, il se montra aussi nettement favorable à la libération sexuelle ;
- l'interrogation empirique et poétique sur l'existence de Dieu, et sur le sens de l'action de l'être humain sur la nature (dans des essais tels que *“La faim du tigre”*) ;
- la foi en la vie : *«Pour moi, la vie est une merveille, et c'est par l'amour de la vie que l'on doit arriver à l'expliquer. Elle comporte des souffrances, bien sûr, et j'en ai eu ma part ; mais il y a deux façons de considérer le malheur. Une façon négative, qui renie la beauté de la vie et qui ne fait qu'ajouter au malheur ; une façon positive qui réside dans un certain détachement en face de lui et le rend moins cruel à supporter. Ce détachement n'a rien à voir avec l'indifférence. Il repose sur la foi que l'on garde dans la vie, dans l'incroyable merveille que représente la nature qu'elle anime. Et dans l'ordre qui organise cette nature. Car cet ordre existe, Il n'est pas le fait du hasard, il est même inscrit dans nos gènes...»*

La cohérence de ses idées resta remarquable ; il n'a fait que les préciser, sans jamais prendre une orientation différente. N'ayant jamais perdu l'émerveillement de son enfance, il a bâti tout un modèle de vie fondé sur la tolérance et sur la compassion pour la souffrance et l'injustice, pouvant faire remarquer : «*Les adversaires de la peine de mort guillotinaient volontiers les partisans de la peine de mort.*»

En disciple de Jean-Jacques Rousseau, il fut en quête du bonheur des autres et de leur compréhension mutuelle.

Ce grand barde de la fin du monde, pacifiste et écologiste avant l'heure, dont l'œuvre presque entière tisse des thèmes qui nous sont actuellement si proches : la peur de la technologie dévorante, la revanche d'une nature souveraine, la fin de la civilisation, reste extrêmement populaire plus de trente ans après sa mort. En 2012, les "Presses de la Cité" réunirent ses "*Romans extraordinaires*" dans la collection "Omnibus".

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions à cette adresse :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com